GALERIE HISTORIQUE DES HOMMES LES PLUS CELEBRES DE...

Digitized by Google

...DO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VI

Palchetto 3.

Num.° d' ordine 12-a-10

NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
1380
NAPOLI

Digitized by Google

83. Sw.
II
1930

Digitized by Google

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLEBRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

61C611

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME X.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1807.

Digitized by Google

Digitized by Google

PLATON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

London dires.t

Digitized by Google

PLATON.

Platon, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer *le Divin*, était d'une des plus illustres familles d'Athènes où il naquit 429 ans avant J. C. Il descendait de Codrus par son père, et de Solon par sa mère : mais on n'a pas trouvé cette origine assez belle, on l'a fait fils d'Apollon, et on a ajouté que peu de temps après sa naissance, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau, et déposa du miel sur ses lèvres; ce qui fut un présage de l'éloquence dont il devait être doué. Il reçut d'abord le nom d'Aristoclès; plus âgé, on lui donna, à cause de sa large poitrine et de ses épaules hautes, le surnom de *Platon* qui lui est resté. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il était né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère et les brûla. Il crut que le théâtre pourrait le dédommager de ce sacrifice; mais ayant connu Socrate, il supprima ses pièces et se voua tout entier à la philosophie. Il avait alors 20 ans.

Platon fut pendant huit ans le disciple assidu du plus grand des philosophes, mais plus avide d'opinions que de connaissances, il ne s'en tint

Digitized by Google

pas aux seules leçons de Socrate; dès ses premiers pas, un goût particulier l'entraînait vers le *Syncretisme,* ou cette espèce de philosophie qui cherchant à concilier entre elles et à s'approprier des opinions opposées, les dénature toutes. Platon porta les armes et fit trois campagnes. Il avait eu quelque temps l'intention de se consacrer aux affaires publiques; mais les secousses qu'éprouva sa patrie pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse, les fréquentes révolutions qui en peu de temps présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, et surtout la mort de Socrate l'en détournèrent. Dans cette dernière circonstance, il n'abandonna point son maître et son ami; il sollicita pour lui auprès de ses juges, il entreprit son apologie, il offrit sa fortune pour qu'il fût sursis au jugement. Après ce fatal événement, Platon se réfugia d'abord à Mégare avec plusieurs autres disciples de Socrate; mais bientôt le desir d'ajouter à son instruction lui inspira le dessein de parcourir tous les lieux où l'esprit humain avait fait des progrès. Son premier voyage fut dans la grande Grèce où la secte italique florissait encore. Il eut quelque accès auprès des Pythagoriciens. De là il se rendit à Cyrène où il apprit la géométrie sous Théodore. Il parcourut ensuite l'Egypte, et la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perse ni les Indes, il revint en Italie où les Pythagoriciens parurent

Digitized by Google

s'ouvrir à lui plus qu'ils n'avaient fait la première fois. Quelques années après il acheta leurs livres : c'est là qu'il puisa sans doute une partie de ses opinions. De retour dans sa patrie, Platon trouvant que le temps avait effacé les préventions contre l'école de Socrate, se voua à l'enseignement de la philosophie. Il y avait hors des murs d'Athènes un gymnase nommé Académie, d'*Academus* à qui ce lieu avait appartenu. Il était planté d'arbres et orné d'autels consacrés à l'Amour, aux Muses, à Minerve, et de plusieurs monumens élevés en l'honneur des Athéniens les plus illustres. Ce fut là, au milieu des Dieux et des mânes des grands hommes, que Platon établit son école dans une maison qu'il tenait de ses pères, et c'est de ce lieu que ses sectateurs ont été nommés *Académiciens*.

Il interrompit le cours de ses leçons pour faire trois voyages en Sicile. Dans le premier qu'il entreprit à 40 ans pour voir l'Etna, il fut introduit à la cour de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, par le fameux Dion son disciple et son admirateur. Sa noble franchise faillit lui coûter cher. Il osa soutenir en face de Denys que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste : *vous parlez comme un radoteur*, lui dit Denys; *et vous comme un tyran*, répondit Platon. Denys, pour se venger, le livra à l'ambassadeur de Sparte qui le fit vendre dans l'île d'Egine. Comme Athénien, il

Digitized by Google

devait y être condamné à mort; mais sa qualité de philosophe lui sauva, dit-on, la vie. Si le fait est vrai, il mérite d'être remarqué. Platon racheté, ramené dans sa patrie et rendu à son école, reçut une lettre de Denys qui voulait se justifier de sa trahison, et qui le priait de l'épargner dans ses discours: sa réponse fut, *je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denis.* Platon oublia effectivement le traitement indigne qu'il en avait reçu, et dans la suite, séduit par les instances de Denys le jeune, fils et successeur de ce tyran, il se rendit auprès de lui. Il croyait peut-être alors, comme Aristippe, que les philosophes sont faits pour être auprès des grands comme les médecins auprès des malades: Denys le détrompa. Ce prince n'aimait que la philosophie qui exerce l'esprit, parce qu'elle lui donnait occasion de briller; mais il faisait peu de cas de cette sagesse qui apprend à régler les mouvemens de l'ame. Il avait desiré d'avoir Platon près de lui pour ajouter à sa considération personnelle, et pour jouir des entretiens d'un homme aussi instruit qu'éloquent; le censeur l'importuna, le sage le fit rougir. Il se souvint qu'il était roi, fit succéder l'humeur et les caprices à l'enthousiasme et aux prévenances, et finit par vouloir traiter comme son sujet et même comme son esclave celui qu'il avait appelé comme son guide et son ami: Platon se retira. Un motif bien honorable le porta à se rendre une troisième fois à la

Digitized by Google

cour de Syracuse. Denys avait mis à ce prix la grâce et le rappel de Dion. L'amitié détermina Platon, âgé de près de 70 ans, à venir affronter de nouveau un despote altier. Il n'obtint rien, courut risque de la vie et ne dut sa liberté qu'aux instances de ses amis. Revenu à Athènes, Platon consacra le reste de ses jours à la philosophie et à son école. Il mourut l'an 348 avant J. C., âgé de 81 ans, le même jour qu'il était né.

Tous les ouvrages de Platon, à l'exception de 12 Lettres qui nous restent de lui, sont sous la forme de Dialogues. Malgré le zèle et les travaux de plusieurs écrivains estimables, on peut dire que, dans notre langue, ces ouvrages attendent encore un traducteur. Ils ont été traduits en latin par *Marsile Ficin* et par *Jean de Serres;* la traduction de celui-ci est la plus estimée.

Les principales circonstances de la vie de Platon font connaître que les sources où il puisa ce qu'on appelle sa philosophie sont, Héraclite, Parménide, Théodore et surtout Socrate et Pythagore. Il devint inventeur en fondant ensemble et en embellissant des charmes de son style les idées de ces différentes écoles. Socrate avait dit, en voyant ses premiers Dialogues : *Combien de mensonges ce jeune homme débite sous mon nom !* Ce fut encore bien pis lorsque, dans la suite, Platon connut et adopta la doctrine de la secte italique : pour conserver toujours la réputation attachée au titre

Digitized by Google

de disciple de Socrate, il prit alors le parti de faire parler celui-ci comme Pythagore. Le plus sage des Grecs regardait toutes les opinions des philosophes qui l'avaient précédé comme des délires de gens dont la folie était de se croire sages; il avait dit: il y a un Dieu, je crois à l'immortalité de l'ame, je n'en sais pas davantage; je pense même qu'il serait raisonnable de se borner à n'en savoir pas plus que moi, et d'étudier les rapports que les choses ont avec nous plutôt que de chercher ce qu'elles sont et comment elles sont. En suivant ce conseil on se fût trouvé dans le chemin des découvertes. Mais le génie de Platon dédaignait une méthode purement expérimentale; son éloquence demandait une carrière plus vaste où elle pût briller. Dieu, la nature de l'ame, l'essence des êtres, la formation de l'univers; voilà les objets sur lesquels il s'exerça et que d'abord il prétendit expliquer. Les loix du monde sensible, les facultés et les opérations de l'esprit humain, les principes de la morale et de la politique ne furent plus pour lui que les conséquences nécessaires de son système cosmogonique. Ainsi la doctrine de Platon, considérée dans son entier, n'est à proprement parler qu'un roman; mais c'est le roman d'un homme de génie, d'une ame élevée et vertueuse, qui pénétrée de la conviction d'une origine céleste, s'efforce de remonter jusqu'à son immortel auteur. Ce roman est quelque-

Digitized by Google

fois sublime. Souvent aussi il est rempli d'hypothèses frivoles, de sophismes ridicules, de raisonnemens inintelligibles ou absurdes; et l'on a lieu de s'étonner qu'un philosophe qui écrivit sur la porte de son école : *que celui qui ignore la géométrie n'entre point ici;* qui fit lui-même des découvertes dans cette science, dont les premiers disciples inventèrent les sections coniques, dont l'école produisit presque tous les géomètres et les astronomes de la Grèce, qui fut enfin le fondateur d'une secte de Sceptiques; que Platon put débiter tant de rêveries dans des ouvrages écrits d'ailleurs avec tant d'éloquence, et où l'on trouve souvent tant d'esprit, de bon sens et de finesse. On a prétendu l'excuser en alléguant qu'il suivit l'usage de la double doctrine, et qu'il ne voulut révéler dans ses Dialogues que la demi-philosophie qu'il croyait à la portée du vulgaire. Il est fâcheux que dans cette demi-philosophie, ce soit précisément les rêveries qui ayent été adoptées avec le plus d'avidité et qui ayent trouvé tant d'admirateurs. Quelque fondés que puissent être les reproches que l'on adresserait, sous ce rapport, à la philosophie de Platon, on applaudira toujours à son éloquence que Quintilien appelait *homérique*, à son style enchanteur, style que Cicéron trouvait si noble qu'il n'a point fait difficulté de dire que si Jupiter eût voulu parler le langage des hommes il ne se serait pas autrement

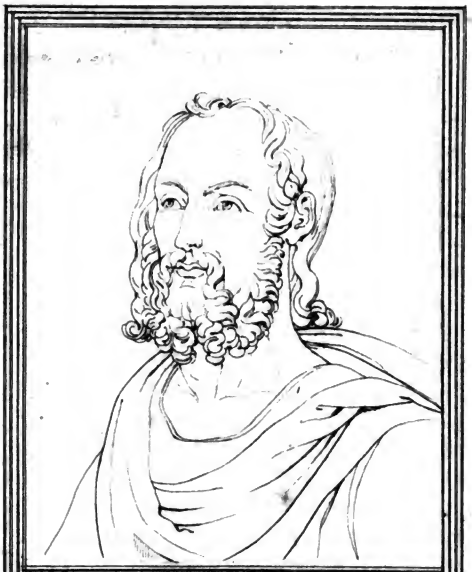
Digitized by Google

exprimé; on applaudira à cette imagination vive et brillante qui retrace les objets les plus abstraits sous une forme sensible, et qui fait disparaître la sécheresse des discussions philosophiques en les animant par des tableaux rians ou majestueux, par des traits gracieux ou piquans; à cette abondance de vues qui varie à son gré toutes les formes et déploie tous les aspects d'un sujet; à cet art particulier de mettre les personnages en action et de conserver à chacun leur caractère; à cette foule de maximes d'une morale douce et pure; à cet amour de la vertu qui est empreint dans toutes les pages et se communique à tous les lecteurs. Toutes ces beautés que le temps et les révolutions des opinions n'ont pu flétrir, doivent sans doute obtenir grâce pour les rêves philosophiques qui forment trop souvent le fond des ouvrages de Platon, et surtout pour cet abus des mots que Socrate avait tant reproché aux Sophistes, et dont il n'a pu préserver le premier de ses disciples.

F.

Digitized by Google

Digitized by Google



PLINE L'ANCIEN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

Landon direx.t

Digitized by Google

PLINE L'ANCIEN.

Caius Plinius Secundus, né à Côme sous l'empire de Tibère, porta les armes avec distinction, suivit quelque temps le barreau, s'acquitta plusieurs fois avec la plus grande intégrité de l'emploi de procurateur ou d'intendant, remplit avec la même exactitude les devoirs des autres charges dont il fut revêtu, ne négligea point l'amitié ni le commerce des princes sous lesquels il vécut; et, malgré ses occupations, cultiva les lettres et les sciences, et composa un si grand nombre d'écrits, qu'on aurait peine à concevoir comment il put suffire seulement aux recherches qu'ils durent lui coûter, si Pline le jeune, son neveu et son fils adoptif, dans la lettre qui renferme l'énumération des ouvrages de son oncle, ne faisait connaître en même temps quelle était la distribution de sa journée, et avec quel scrupule il en employait tous les instans.

De tous les écrits de Pline, il ne nous reste que son *Histoire naturelle*, « ouvrage d'une étendue et d'une érudition immense, et aussi varié que la nature elle-même. Indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, elle comprend l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains. C'est le répertoire le plus précieux des

Digitized by Google

connaissances de l'antiquité ; elle en marque le terme, et mérite à juste titre le nom d'*Encyclopédie* des anciens.

« L'éloquence que Pline a répandue dans son ouvrage, l'imagination qui colore et anime son style, lui donnent une place éminente parmi les auteurs du second âge des lettres romaines ; mais on ne trouve en lui ni la pureté, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste. Son caractère propre est la vivacité et l'énergie, mais il porte quelquefois trop loin la hardiesse ; ses pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées et même fausses : il tombe souvent dans la déclamation, et devient dur et obscur en cherchant la précision et la force. »

Nous avons une traduction complète en 12 vol. in-4° de l'histoire de Pline. Elle est précieuse par les recherches de physique et d'érudition dont elle est accompagnée, mais plus faite pour les savans et les littérateurs que pour les gens du monde. La Harpe indique à ceux-ci la traduction des morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline, de M. Gueroult.

Pline périt à l'âge de cinquante-six ans, dans la grande éruption du Vésuve, qui eut lieu l'an 79 de J. C. Les circonstances de sa mort sont consignées dans une lettre de Pline le jeune à l'historien Tacite. On y voit que Pline le naturaliste, qui commandait alors la flotte de Misène, fut la victime de son humanité autant que de sa curiosité et de son amour pour les sciences. M.

Digitized by Google

e ter-
pédie

n ou-
style,
uteurs
on ne
blicité
est la
uefois
nment
usses :
evient
rce. »
2 vol.
se par
nt elle
s et les
Harpe
xtraits
ult.
ans la
79 de
ignées
Tacite.
andait
n hu-
amour

Digitized by Google

PLINE LE JEUNE.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

PLINE LE JEUNE.

C. Cœcilius Plinius secundus, surnommé *le jeune*, pour le distinguer de l'ancien, naquit à Rome, l'an de J. C. 61 ou 62. Il était neveu de Pline le naturaliste, et reçut l'éducation que l'on donnait alors à la noblesse romaine.

Pline eut pour maître le célèbre Quintilien, et fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur. La reconnaissance de l'élève égala les talens de l'illustre professeur.

Envoyé en Syrie à la tête d'une légion, il s'y fit remarquer par son exactitude à remplir ses devoirs. De retour à Rome, Pline le naturaliste fut charmé de trouver dans son neveu les qualités qu'il aurait pu desirer dans un fils; il l'adopta.

Une faveur si glorieuse n'éblouit point Pline le jeune; il en connut tout le prix, mais il en sentit tout le poids. Persuadé que les grands noms déshonorent ceux qui les traînent, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à rendre le sien célèbre dans la postérité; il prit son oncle pour modèle.

Il n'eut pas le bonheur de s'instruire long-temps auprès de lui; il avait à peine dix-huit ans lorsque son oncle périt entre ses bras dans une éruption du Vésuve, victime de sa curiosité et martyr de son amour pour les sciences. Dans une de ses lettres à Tacite, le fils adoptif de Pline le naturaliste a transmis à la postérité les détails du tragique événement

Digitized by Google

qui enleva ce grand homme à sa patrie, à sa famille, et aux sciences, qui devaient tant à ses méditations et à ses veilles.

Destitué d'un tel appui, Pline le jeune n'en chercha que dans son propre mérite, et se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans, et parla depuis avec tant de succès, que plus d'une fois il fut obligé, ne pouvant percer la foule qui l'environnait, de passer au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place.

De toutes les belles actions de Pline, aucune ne lui fait autant d'honneur que ce qu'il entreprit pour venger Helvidius son ami, qui avait été condamné à mort sur la dénonciation de Publicius Certus. Après la mort de Domitien il demanda au sénat la permission d'accuser l'infâme délateur ; il ne fut retenu ni par l'immense crédit, ni par les richesses de ce Publius ; il ne fut pas arrêté non plus par la crainte des ennemis qu'allait lui attirer cette démarche. En vain ses amis lui remontrèrent-ils que par sa conduite il se rendait redoutable aux empereurs à venir, il eut la fermeté de leur répondre : *Tant mieux, pourvu que ce soit aux méchans empereurs.* Enfin, lorsque ce fut à lui à prendre la parole, il s'exprima avec tant de force et de véhémence, que si la clémence du nouvel empereur sauva la peine à Publius Certus, sa justice du moins nota l'indignité de cet homme infâme, en l'excluant du consulat, auquel il avait été nommé.

Digitized by Google

Pline s'éleva par degrés jusqu'aux premières charges de l'état ; il fut successivement tribun du peuple, préfet du trésor public, consul, gouverneur de Bithynie et de Pont, commissaire de la voie Æmilia, et enfin augure; espèce de dignité sacerdotale qui ne se perdait qu'avec la vie.

Pline, étant consul, prononça, au nom du sénat et du peuple romain, cet admirable panégyrique de Trajan, monument éternel du talent et de la reconnaissance de son auteur. En lisant cette harangue célèbre, on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du prince qui a pu mériter de tels éloges, ou de l'orateur qui sut les donner.

Après son consulat, Pline fut envoyé comme gouverneur en Bithynie. Il se fit remarquer dans ce nouvel emploi par sa bonté, sa justice et son humanité. De retour à Rome, il reprit ses occupations chéries. Il est probable que ce fut à cette époque qu'il se remaria : il avait perdu sa première femme lors de l'affaire d'Helvidius; Calpurnie, qui lui succéda, était aussi célèbre par son esprit que par sa beauté : il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des belles-lettres; ce goût devint même pour elle une passion, mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement quelle avait pour son mari, qu'on ne pouvait dire si elle aimait Pline pour les belles-lettres, ou les belles-lettres pour Pline.

On ne connait ni le temps ni les particularités de la mort de cet homme illustre, qu'on peut regarder comme un modèle de toutes les vertus.

Digitized by Google

Le *panégyrique* de Trajan, le plus connu des ouvrages de Pline, est le seul monument, dit M. de la Harpe, qui nous reste de ce siècle. On n'y trouve pas cette noble et belle simplicité de Cicéron: elle est remplacée par une multitude de traits brillans, par une foule de tournures épigrammatiques, qui plaisent moins à la longue qu'ils ne fatiguent. On s'est souvent étonné que Trajan ait eu la patience d'entendre ce long discours, où la louange est épuisée; mais si l'auteur a excédé les bornes, il n'a pas été au-delà de la vérité. Il a le rare avantage de louer par des faits, et tous les faits sont attestés. Nous avons de Pline, outre ce panégyrique, un recueil de lettres composé de dix livres. Dans cet ouvrage, car c'en est un, l'auteur n'a ni l'abandon ni la simplicité du style épistolaire; on voit qu'il écrivit pour être lu du public. Ces lettres font encore l'éloge de son esprit : elles ont plus de grace que de naturel; et si Pline ne nous intéresse pas, comme Cicéron, par le détail des intrigues et des révolutions du siècle le plus orageux de la république, il nous plaît du moins par un récit vif et piquant, semé de traits et d'anecdotes qui peignent les mœurs et le caractère de ses contemporains.

PH. L. R.

Digitized by Google

PLUCHE.

Blakey pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NACIONAL

Digitized by Google

PLUCHE.

Antoine Pluche naquit à Reims, en 1688, et mourut à Lavarenne-Saint-Maur, où il s'était retiré depuis 12 ans, en 1761, âgé de 73 ans.

Ses talens et sa conduite inspirèrent de bonne heure à ses concitoyens une confiance et une estime, qui ne se sont jamais démenties, parce qu'il les a constamment justifiées. Après avoir professé, avec succès, les humanités au collége de Reims sa patrie, il passa à la chaire de rhétorique où il déploya les mêmes talens et obtint les mêmes succès. On lui confia enfin la principalité de ce même collége, qui devint bientôt par ses soins l'un des plus célèbres que la province ait jamais comptés. Mais la part trop active que prit l'abbé Pluche, dans les discussions qui affligaient alors la religion, le força de se démettre de sa place, et d'en faire le sacrifice à la tranquillité publique. Le célèbre Rollin, qui honorait Pluche d'une estime particulière, parla de lui avec éloge à l'intendant de Rouen, M. de Gasville, qui lui confia l'éducation de son fils.

Ce fut pendant le cours de cette éducation, que l'abbé Pluche publia les différens ouvrages qui lui ont assigné un rang distingué parmi les hommes estimables, dont les travaux ont été consacrés à l'instruction de la jeunesse. Le plus con-

Digitized by Google

sidérable de ces ouvrages est le *Spectacle de la Nature*, qui jouit longtemps d'un succès mérité, mais qui a dû perdre nécessairement dans l'estime publique, en raison des progrès que les sciences naturelles ont faits depuis le milieu du dernier siécle. On sait que quand il en communiqua le plan et la première ébauche à Rollin, « *cela est fort bien*, « lui dit l'auteur du Traité des Etudes; *mais il y* « *manque une ame.* » Pluche sentit l'objet et l'étendue du reproche; il sut alors *animer* son ouvrage, par l'idée sublime, et qui s'y représente sans cesse, d'un Dieu qui remplit et vivifie tout par sa puissance créatrice; c'était ajouter au sentiment de l'admiration pour le Spectacle de la Nature, celui de l'amour et de la reconnaissance pour son auteur, et voilà ce que demandait l'illustre Rollin.

On a encore de l'abbé Pluche une *Histoire du Ciel*, une *Mécanique des Langues*, et une *Concorde de la Géographie des différens âges.*

A. D. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

PLUTARQUE.

Landon direx.t

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Digitized by Google

PLUTARQUE.

Comme moraliste, comme historien, comme philosophe, Plutarque est un des hommes les plus célèbres de l'antiquité. On ignore l'année de sa naissance, mais on peut conjecturer seulement, d'après quelques passages de ses écrits, qu'il naquit en Béotie, cinq ou six ans avant la mort de l'empereur Claude, c'est-à-dire l'an de J. C. 49 ou 50.

Une éducation soignée développa son heureux naturel, mais Plutarque dut peut-être plus encore à ses méditations qu'à son travail.

Il fit de bonne heure plusieurs voyages en Italie, où l'appelaient les affaires de la ville de Chéronée sa patrie. Il est impossible de dire précisément en quel temps il fit ces voyages; ce qu'il y a de certain c'est qu'il n'alla à Rome pour la première fois qu'à la fin du règne de Vespasien, et qu'il n'y alla plus après celui de Domitien, époque à laquelle il se fixa entièrement dans son pays.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa maison était continuellement remplie de tout ce que cette capitale de l'univers comptait alors de plus distingué. Les grands et les personnages connus par leur esprit, les gens de lettres illustres par leurs talens, se réunissaient auprès du philosophe de Chéronée pour écouter ses dissertations et profiter de ses leçons.

Quelques écrivains, Pierre d'Alexandrie et Eu-

Digitized by Google

sèbe ont voulu rechercher l'époque à laquelle Plutarque fut célèbre à Rome. Le premier la fixe à la troisième année du règne de Néron, sous le consulat de Capiton et de Rufus; et le second, dans sa chronique, la rejette à l'année suivante, et dans un autre endroit la recule sous l'empereur Adrien, l'an 120 de J. C. La vérité est que Plutarque ne commença à être connu à Rome que sous le règne de Vespasien, et que sa réputation fut dans tout son éclat sous le règne de Trajan, lorsque les Romains eurent lu son immortel ouvrage des *Vies des Hommes Illustres.*

Plutarque pouvait aspirer à la plus haute fortune s'il eût voulu rester à Rome, mais rien ne put l'engager à renoncer à sa patrie. Dans l'âge de l'ambition il quitta le séjour où il pouvait s'élever rapidement, il abandonna les personnages illustres qui admiraient ses talens et qui chérissaient sa personne, pour aller couler des jours sans éclat et goûter un repos sans gloire au milieu de ses compatriotes. Modèle des vertus civiles, bon fils, bon mari, bon père, il n'eut pas le sot orgueil de s'imaginer que de grands talens lui donnassent le droit de mépriser les petites dignités de la petite ville qu'il habitait. Il mit au contraire son honneur à remplir avec un soin tout particulier une place subalterne qu'on lui avait confiée, et quelque temps après, ses concitoyens récompensèrent son zèle en le nommant archonte, c'est-à-dire en l'élevant au rang de premier magistrat.

Digitized by Google

De même qu'on ne sait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque, on ne sait pas non plus celle de sa mort : Vossius assure qu'il a vécu jusqu'au règne d'Antonin le pieux ; ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'il mourut quelques années avant la fin du règne d'Adrien, à l'âge de soixante-douze ou soixante-quinze ans.

On demandait à un homme de goût lequel de tous les écrits de l'antiquité il voudrait conserver s'il n'en pouvait obtenir qu'un seul : « Les Hommes Illustres de Plutarque », répondit-il. En effet, de tous les ouvrages des anciens, c'est celui qui est le plus justement estimé, qu'on relit le plus, et qui est le meilleur à relire. L'amour de la vérité domine dans les Vies de Plutarque. Aussi l'histoire n'est nulle part aussi essentiellement morale que dans cet auteur; rien ne l'éblouit, il est sans passion, il pèse les hommes, et leur assigne leur véritable valeur. Si sa narration manque quelquefois de clarté et de méthode, il faut se ressouvenir qu'elle suppose toujours la connaissance antérieure de l'histoire générale. C'est de l'homme qu'il s'occupe plus que des choses. Son sujet est particulièrement l'homme dont il écrit la vie; il le remplit toujours ausi bien qu'il est possible, non pas en accumulant les détails, comme Suétone, mais en choisissant les traits. Quant aux parallèles qui en sont le résultat, ce sont des morceaux achevés; c'est-là sur-tout que Plutarque est supérieur, comme philosophe et comme écrivain. Mais s'il juge bien des hommes il ne sait pas moins

Digitized by Google

bien apprécier les choses ; c'est ce dont on peut se convaincre en lisant ses autres écrits, qu'on peut appeler une véritable *polyergie*. Tout est en général sain et substantiel dans cette multitude de petits traités qui composent ses *Oeuvres morales*. Il n'est qu'un seul ouvrage où Plutarque ait montré de l'humeur, et par conséquent où il se soit un peu écarté de ce ton de vérité qui fait son principal caractère ; c'est dans sa *Malignité d'Hérodote*. L'amour de la patrie peut seul lui servir d'excuse ; Hérodote n'avait pas rendu justice aux peuples du Péloponnèse, et sur le Péloponnèse, le bon Plutarque ne trouvait rien d'indifférent pour lui.

Les œuvres de cet écrivain célèbre ont été traduites en français par Amyot, Dacier, Ricard et La Porte-Dutheil ; en anglais par Dryden et Langhorne ; et en italien par Alex. Jaconnello de Riete, et par Lod. Domenichi. (Cette traduction a été confrontée avec le texte grec, par Lion Ghini.)

Ph. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE POGGE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Digitized by Google

LE POGGE.

Bracciolini Poggio, que nous nommons *le Pogge*, naquit en 1380 à *Terra Nuova* dans le comté d'Arezzo. Après avoir étudié à Florence sous *Jean de Ravenne* et sous *Emmanuel Chrysoloras* le restaurateur de la langue grecque en Italie, il alla chercher fortune à Rome vers 1402. Il y remplit pendant dix ans la place d'écrivain des Lettres apostoliques, et pendant 40 celle de secrétaire du pape. Au bout de 50 ans de services sous huit pontifes, le Pogge las d'une dépendance dont les fruits étaient à peu près nuls pour sa fortune, quitta Rome vers 1553 et vint s'établir à Florence, où il avait obtenu le droit de bourgeoisie en 1414. Nommé chancelier de la république et l'un des prieurs des arts, il goûta dans sa patrie les douceurs d'une vie paisible et honorée, et y mourut en 1459, âgé de 79 ans. — Le Pogge tient un rang distingué parmi les savans dont l'exemple et les travaux contribuèrent efficacement à la renaissance des lettres en Italie et par la suite dans toute l'Europe. Tandis que *Guarino* de Vérone, *Giovanni Aurispa* et *Francesco Filelfo* allaient en Grèce chercher les ouvrages de la vénérable antiquité, le Pogge également passionné pour elle, consacra ses loisirs à parcourir l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, pour y découvrir les écrits des anciens qui avaient échappé aux ravages du temps. Il fut amplement payé

Digitized by Google

de ses soins. En 1414, il avait trouvé, dans une vieille tour de l'Abbaye de Saint-Gall, un manuscrit complet de *Quintilien* : depuis, il découvrit successivement plusieurs ouvrages de *Cicéron*, une partie de *Lucrèce*, *Valerius Flaccus*, *Manilius*, *Silius Italicus*, *Ammien Marcellin*, etc. En même temps que le Pogge s'appliquait avec tant de zèle à remettre en lumière les classiques latins, il écrivait dans leur langue avec plus d'élégance que la plupart des auteurs de son temps. Le plus considérable de ses ouvrages est une Histoire de Florence; le plus connu est celui qui a pour titre : *Facetiæ* (Facéties). C'est un recueil de bons mots, de contes et d'anecdotes dans lequel, à travers beaucoup d'expressions et d'images licencieuses, on trouve des traits d'une originalité piquante, d'une satyre ingénieuse, et d'une véritable gaieté. Il est assez remarquable qu'un pareil ouvrage, le modèle de tous ceux qu'on a publiés depuis dans le même genre, ait été composé au Vatican, par un secrétaire du pape. Le Pogge avait un caractère irascible et fougueux, un esprit caustique et mordant, qui lui attira de fréquentes querelles. Sa correspondance était fort étendue; ses Lettres sont généralement intéressantes. On a cité avec raison celle dans laquelle, rendant à *Léonard Arétin* un compte détaillé de la condamnation et du supplice de *Jérôme de Prague*, il plaint le sort et loue l'éloquence et le courage de cet infortuné qui, dit-il, *marcha au bucher avec autant de calme que Socrate prit la ciguë.* F.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CARD.^AL DE POLIGNAC

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Digitized by Google

LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Melchior de Polignac naquit en 1661, au Puy en Velay, d'une des familles les plus illustres et les plus anciennes de France. Sa fortune n'était pas proportionnée à son nom; et malgré l'illustration de sa famille, il dut en grande partie son élévation personnelle à son esprit et à ses talens. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir à la cour : une belle physionomie, des manières insinuantes, des connaissances étendues. Il savait mettre à la portée de chacun les matières les plus abstraites, et l'on se croyait toujours de l'esprit et du savoir quand on causait avec lui. Ces formes gracieuses convenaient à la carrière diplomatique qu'il a parcourue; mais il faut joindre à cela pour obtenir de grands succès, une volonté forte, un caractère invariable; c'était ce qui manquait à M. de Polignac, et il vit périr entre ses mains presque toutes les affaires qui lui furent confiées. Pendant son ambassade en Pologne, il voulut faire élire le prince de Conti par la diète. Il y reussit d'abord; et si le prince avait été présent, sans doute il eût été roi; mais trois jours après l'élection, la faction anti-française de la diète reprit le dessus; l'électeur Auguste de Saxe fut élu et il entra sur-le-champ en Pologne avec une armée, pour prévenir une nouvelle variation dans les suffrages de la diète. Le prince de Conti arriva peu de jours après, et trouva l'électeur bien assuré de la couronne. Louis XIV sut très-mauvais gré à

Digitized by Google

l'abbé de Polignac d'une négociation peu réfléchie, qui avait fait faire au prince de Conti un voyage aussi ridicule, et l'ambassadeur fut rappelé, et exilé dans son abbaye de Bonport.

Ce fut alors qu'il commença son poëme de *l'Anti-Lucrèce*, sur lequel se fonde sa gloire littéraire. On a parlé des vers de *l'Anti-Lucrèce* comme des plus beaux vers latins qui aient été faits chez les modernes; peut-être n'auraient-ils pas obtenu tant de louanges, si l'auteur eût été un homme plus obscur. Bien des personnes pensent que *l'Anti-Lucrèce* n'égale pas les poëmes du P. Lemarsy et du P. Vanière.

La duchesse du Maine et M. de Torcy, qui aimaient beaucoup le cardinal de Polignac, parvinrent à le rétablir dans l'esprit de Louis XIV. Il reparut à Versailles, où sa grace et son esprit exercèrent encore leur empire, et le firent bientôt rentrer avec éclat dans la carrière diplomatique. Il fut un des plénipotentiaires français pour la paix d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, ils devint un des membres de la société intime de la duchesse du Maine. Lorsque les intrigues de la duchesse avec l'Espagne eurent été découvertes, il fut exilé de nouveau à son abbaye, où il acheva *l'Anti-Lucrèce*. Il mourut en 1741.

Le cardinal de Polignac fut généralement aimé; ses manières flatteuses lui ôtèrent sans doute de la considération, mais lui valurent des louanges, et des succès, et le préservèrent de l'envie et de l'inimitié. C'est lui que Voltaire prend pour guide dans le *Voyage au temple du Goût*. G.

Digitized by Google

Digitized by Google

POLINIÉRE.

C. dd.t Landon dirx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

POLINIERE.

Cet homme qui fut toute sa vie le modèle d'un véritable philosophe, qui n'entra dans aucune intrigue, qui ne demanda aucune grace, qui quittait la cour et la capitale de France pour aller méditer des vérités nouvelles dans le petit héritage que ses pères lui avaient laissé au milieu du bocage normand ; cet homme fut cependant en France le père de la physique expérimentale, l'illustre prédécesseur de Nollet, et celui qui contribua puissamment à l'heureuse révolution arrivée alors dans l'étude de la physique, révolution qui mit l'expérience à la place des vaines théories et des rêves de l'imagination.

Pierre Polinière naquit le 8 septembre 1671, à Coulonces près Vire. Sa mère, femme de beaucoup d'esprit, devina ce que son fils serait un jour : elle résolut de cultiver un si heureux naturel, et l'envoya faire ses premières études à l'université de Caen. Le jeune Polinière se rendit ensuite à Paris, où il étudia les mathématiques sous M. de Varignon. Il fit de tels progrès dans cette science, alors peu répandue, qu'il fut bientôt en état de composer *des élémens de mathématiques* plus simples et mieux raisonnés que ceux qui avaient paru jusqu'alors.

Cependant un goût dominant, un penchant irrésistible, entraînaient Polinière vers l'étude de la physique et des sciences naturelles qui s'y rattachent.

Digitized by Google

Il médita les ouvrages qui existaient sur ces diverses branches des connaissances humaines, et il ne tarda pas à s'apercevoir du peu de lumières qu'ils offraient. Il résolut de changer entièrement l'étude de la physique, de ramener tout à l'expérience, et de livrer au ridicule les méthodes systématiques en usage depuis Aristote. Polinière, dans cette grande entreprise, suivit les idées du chancelier Bacon et de l'illustre Descartes, qui consistent à reconnaître la nature par la voie de l'expérience.

Tout le monde connaît les traits satyriques que Boileau lança contre la philosophie d'Aristote. Ils consternaient tous les péripatéticiens; mais dans l'*Arrêt Burlesque* il n'était question que de logique et d'astronomie, Polinière y joignit la physique et ayant fait imprimer, ces deux pièces avec cette addition, il les répandit dans le public. Elles eurent l'effet qu'il en attendait, et la physique d'Aristote parut bientôt aussi ridicule que sa logique et son astronomie.

Dans le même temps, Polinière ouvrit au collége d'Harcourt un cours de physique expérimentale; tout Paris accourut à un spectacle aussi nouveau. Cette manière d'enseigner avait des attraits trop puissans pour manquer de partisans. Les savans donnèrent à l'auteur des éloges mérités. Fontenelle, qui lui avait confié l'éducation de son neveu, vanta par-tout et l'excellence de sa méthode et la profondeur de ses vues. La modestie de Polinière ne put le dérober à la gloire qu'il méritait et aux honneurs qu'il ne

Digitized by Google

cherchait pas. Il avait à peine publié son *Traité de physique*, ouvrage absolument nouveau, et qu'on désirait même dans le monde savant, que tout ce que la cour avait de plus grand et de plus spirituel voulut assister à ses leçons. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit faire à Polinière un cours d'expériences dont il fut satisfait, et l'habile physicien eut, peu de temps après, l'honneur de recommencer ce cours devant le jeune roi, qui témoigna plus d'une fois à l'auteur le plaisir qu'il lui faisait éprouver.

Le véritable talent de cet homme illustre était celui de faire des expériences ; il avait pour cela une adresse et une dextérité admirables. Ses raisonnemens répondaient à la justesse et à la netteté de ses opérations. Ils étaient clairs, précis, et à la portée de tout le monde. Il n'oubliait jamais que ses leçons étaient destinées pour des écoliers. Il se proportionnait à leur capacité, et mesurait son vol à leurs forces.

Estimé à la cour, considéré du premier ministre, Polinière aurait pu prétendre à une haute fortune ; mais, en véritable philosophe, il regarda toujours avec indifférence les honneurs et les richesses. Uniquement occupé des progrès de la science, seul objet de ses veilles, il ne pensa jamais à son intérêt particulier. Insensible à ce qui fait le bonheur du commun des hommes, il n'estimait que l'esprit et le talent, et ne connaissait d'autre plaisir que celui que procurent les sciences et la solitude.

Il avait donné en 1728 une troisième édition de

Digitized by Google

ses *Expériences de Physique*, avec des augmentations considérables. Encouragé par les suffrages du public, il se disposait à en donner une quatrième plus riche encore en nouveautés que la précédente, lorsqu'une mort subite vint terminer sa carrière et ses travaux, le 9 février 1734, à l'âge de soixante-trois ans.

Polinière était docteur en médecine, et membre d'une société des arts établie à Paris, sous la protection de M. le comte de Clermont, prince du sang. Il était d'un flegme et d'une douceur admirables. Frugal, laborieux, infatigable, obligeant, toujours égal, il fut regretté de tous ceux qui le connaissaient; et il suffisait de le connaître pour l'apprécier.

Sa famille après sa mort donna au public la nouvelle édition de sa *Physique*, qu'il préparait; elle parut à la fin de l'année 1734, en deux volumes in-12. On en a publié une cinquième édition en 1741. PH. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE C.AL POLUS.

Fra-Bartolmeo del Piombo pinx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Digitized by Google

LE CARDINAL POLUS.

Renaud de la Poole, connu sous le nom du cardinal Polus, naquit en 1499 de Richard de la Poole, et de Marguerite, comtesse de Salisbury, sœur de l'infortuné comte de Warwick, décapité sous Henri VII, et fille du duc de Clarence, étouffé dans un tonneau de Malvoisie, sous le règne d'Edouard IV, son frère. Renaud, comme puîné, fut destiné à l'état ecclésiastique; il fit de grands progrès dans les sciences, passa, pour s'y perfectionner, plusieurs années à Paris, puis en Italie, où il se lia avec les savans. Henri VIII, dont il était proche parent, voulant l'attirer en Angleterre et s'en faire un partisan, lui adressa l'apologie de sa conduite envers le pape : Polus y répondit par le livre de l'*Union de l'Eglise*, qui blessa tellement le roi, qu'il mit sa tête à prix. Paul III fit Polus cardinal, en 1536, et lui donna des gardes pour sa sûreté. Henri, furieux de ne pouvoir l'atteindre, fit condamner et exécuter la mère du cardinal, son frère, et plusieurs de ses parens. Polus fut légat au concile de Trente, et sur le point d'être élu pape en 1550. Il manqua la tiare par de vains scrupules, ou plutôt par les menées de ses rivaux, qui le peignirent comme un homme sans talens, et porté pour le luthéranisme. Il fut nommé légat en Angleterre à l'avénement de la reine Marie; mais Charles-Quint craignant que le vœu de la nation anglaise

Digitized by Google

ne forçât la reine à prendre pour époux le cardinal, qui n'était encore que diacre, le retint en Brabant jusqu'à ce que Marie eût épousé Philippe II, son fils. Polus entra dans Londres en 1554, précédé de la croix, fit passer dans le parlement un acte qui rétablissait l'autorité du pape, et réconcilia l'Angleterre avec le saint-siége. Dans les conseils qui furent tenus alors pour régler la conduite à suivre envers les réformés, il fut toujours pour la douceur, mais ses avis ne furent point écoutés. Il fut nommé archevêque de Cantorbéry en 1555, et par sa médiation l'empereur et le roi de France conclurent la trève de Vaucelles. Paul IV, dont elle contrariait les vues, révoqua les pouvoirs de Polus, et le cita même devant le tribunal de l'inquisition. Il le rétablit cependant dans ses fonctions, et en 1558, le cardinal mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, quelques jours après la mort de la reine Marie. Les écrivains protestans eux-mêmes ont vanté sa science, sa sagesse et ses vertus. « C'était, dit Rapin-Thoyras, un prélat d'un humeur douce et modérée, « qui n'approuvait point que l'on employât le fer « et le feu pour ramener les Anglais à leur ancienne « croyance, aussi ne fut-il jamais consulté sur ce « sujet, et cela même donna lieu à ses ennemis de « l'accuser de mollesse, et de pencher pour la religion réformée. »

M.

Digitized by Google

Digitized by Google

POMBAL.

J. C. François sculp.

London direct.

EMMANUELE III - BIBLIOTECA NAZIONALE - VITTORIO

Digitized by Google

POMBAL.

Sébastien Joseph Carvalho, marquis de Pombal, naquit à Soure, bourg de Portugal, dans le territoire de Coimbre. Il y fit un cours de droit, s'en dégoûta; prit le parti des armes, les quitta pour se marier, et, quelques années après, il fut envoyé à Londres. Sa mission était secrète, la politique lui imposait la loi de voir peu de monde; et, renfermé dans son cabinet, Carvalho y partagea son temps entre la négociation dont il était chargé, et l'étude des ouvrages dans lesquels il pouvait puiser les meilleures leçons sur l'administration. Les Mémoires de Richelieu et de Colbert, de Sully et de Louvois furent ses lectures favorites.

De retour à Lisbonne, il y supporta en silence et le chagrin que lui causait la perte de sa femme, et les tracasseries que ses envieux ne cessaient de lui susciter. Lorsque Rome eut un démêlé avec la maison d'Autriche, au sujet de l'extinction du Patriarchat d'Aquilée, Benoit XIV desira que la cour de Portugal arrangeât cette affaire, et le roi jeta les yeux sur Carvalho qui se rendit à Vienne: il eut l'adresse de concilier les deux partis. Remarquable par sa figure, et par une taille au dessus de l'ordinaire, Carvalho, avant de revenir dans sa patrie, obtint la main de la jeune comtesse de Daun. A son avénement au trône de Portugal, Joseph I

Digitized by Google

le nomma secrétaire des affaires étrangères ; et bientôt investi de toute la confiance du monarque, le ministre forma le projet d'enlever aux Anglais le commerce exclusif qu'ils prétendaient faire dans le Portugal, d'établir des comptoirs dans les Indes, enfin de réunir à la couronne les fiefs qui en avaient été démembrés dans le Nouveau Monde : pour y parvenir, il fallait une marine aux Portugais qui avaient de superbes ports et point de vaisseaux, Carvalho en fit construire, fixa le numéraire, et n'oublia rien de ce qui pouvait être utile à son pays.

Animé par le succès de ses différentes entreprises, Carvalho en méditait de nouvelles, lorsqu'en 1755, Lisbonne fut bouleversée par un tremblement de terre. De ce moment, Carvalho n'est plus l'homme d'état qui, du fond de son cabinet, s'occupe de l'administration du royaume, c'est un pilote qui soutenu sur les flots par quelques débris du navire que la tempête vient de briser, cherche, avec inquiétude, les compagnons de son infortune, et tâche de recueillir ceux que la mer n'a pas encore engloutis.

Carvalho parcourt les ruines, visite les décombres, rassemble les effets précieux qui s'y trouvent ensevelis, en fait retirer les malheureux auxquels il reste encore un souffle de vie, réunit les femmes, les vieillards et les enfans répandus dans les campagnes, assiste tous les indigens, employe tous les

Digitized by Google

ouvriers, bâtit des maisons, répare celles qui sont endommagées, punit les malfaiteurs, et rend aux loix l'activité que le désordre avait détruite.

A cette époque, devenu premier ministre, nommé successivement comte d'Oeyras et marquis de Pombal, il réprima les pirateries des Algériens, et conclut la paix avec le roi de Maroc. Dans le même temps encore, il fit des règlemens militaires, assujettit à la censure la librairie et l'imprimerie, borna le pouvoir de l'inquisition, éteignit les sectes, et supprima dans les cérémonies religieuses toutes celles qui tenaient à la superstition. Mécontent des jésuites, il leur ôta le droit qu'ils croyaient avoir d'être seuls les confesseurs de la cour.

Tel est le côté brillant sous lequel il est juste d'offrir Pombal; mais, autant son génie lui avait fait de partisans, autant aussi son orgueil, son despotisme et son avarice avaient exaspéré ses ennemis. On lui reprochait de vendre des priviléges exclusifs, d'avoir des manufactures à lui, de faire arracher les vignes des particuliers pour augmenter le prix des siennes, et enfin de s'approprier les richesses du Brésil.

D'accord avec le duc d'Aveiro, le marquis et la marquise de Tavora, les Jésuites, résolus de se venger, conspirèrent à la fois contre sa personne et contre celle du roi; le projet échoua: et, le 13 janvier 1759, le duc d'Aveiro et le marquis de

Digitized by Google

Tavora furent rompus vifs, la marquise eut la tête tranchée, les Jésuites furent chassés du Portugal; et Pombal, toujours menacé par la haine, ne sortit plus qu'escorté de cavaliers l'épée nue à la main.

Cependant Joseph mourut en 1777, et la reine, gagnée par les Jésuites, ordonna que l'on ouvrît les prisons dans lesquelles on retenait encore une foule de conjurés: on les justifia par un décret solennel; on fit le procès de Pombal, on le dépouilla de tout, ses juges le condamnèrent à mort, et la peine fut commuée en un exil perpétuel; Carvalho y termina ses jours le 5 mai 1782, âgé de plus de 80 ans. Quelque temps après, la reine rendit au fils les biens, le rang et les honneurs dont elle avait privé le père. On ne peut décider si elle regarda cette restitution comme un acte de justice, ou si elle ne fit que céder aux instances de la famille de Carvalho.

F. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mme DE POMPADOUR

Boucher pinx.t — Landon direx.t

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Digitized by Google

MADAME DE POMPADOUR.

Si une femme, qui n'eût jamais dû sortir de l'obscurité, a paru sur la scène du monde ; si elle a longtemps exercé une trop grande influence sur le gouvernement d'un royaume puissant, il faut bien lui accorder une place parmi les personnages dont l'histoire conserve le souvenir.

Jeanne Antoinette Poisson, fameuse depuis sous le nom de marquise de Pompadour, était petite-fille du comédien Poisson. Sa mère, avide et intrigante, donnant à son ambition le plus libre essor, saisit toutes les occasions de produire sa fille aux regards de Louis XV. Son plan réussit; le monarque, épris de la jeune Poisson, et commençant dès-lors à braver l'opinion publique, ne dissimula point ses nouvelles amours. Afin que la favorite pût paraître à la cour, on lui donna pour époux un M. d'Etioles dont on paya la complaisance, ou, pour mieux dire l'avilissement, et que l'on envoya vivre en province. Sa femme prit le nom de Pompadour, en achetant la terre d'une ancienne famille, alors éteinte. Ce n'est ni d'après les libelles du temps, ni d'après les opinions vénales de ceux qui recherchaient sa protection, que l'on doit juger cette favorite. On lui a attribué une grande partie des mesures impolitiques, prises pendant la durée de son pouvoir. On l'a représentée choisissant seule, et choisissant

Digitized by Google

presque toujours mal les ministres et les généraux. On a été jusqu'à dire qu'elle envoyait à ceux-ci des plans militaires, sur lesquels elle avait marqué avec des *mouches* les villes qu'ils devaient attaquer, les routes qu'ils devaient suivre, etc. Il y a sans doute dans ces reproches de l'exagération. Toutefois l'influence de madame de Pompadour sur les opérations du conseil et sur celles des armées, à une époque où la France perdit beaucoup de sa considération et de sa gloire, est un fait incontestable.

On ne pourrait, sans injustice, priver madame de Pompadour de quelques éloges pour un peu de bien qu'elle a fait. Elle avait le goût des arts, et ceux qui les cultivaient reçurent souvent d'elle des encouragemens. Elle eut le mérite de faire exécuter un projet utile; celui de l'établissement de l'école militaire, dont Paris Du Vernay était l'auteur. Après avoir joui, pendant 18 années, de la faveur du prince, madame de Pompadour mourut, en 1764, à l'âge de 44 ans. On prétendit dans le temps que le poison avait abrégé ses jours; mais on ne peut appuyer cette opinion que sur des conjectures. Louis XV, prince d'un caractère assez apathique, parut peu sensible à sa perte.

R. I.

Digitized by Google

Digitized by Google

POMPÉE.

BIBLIOTECA NAZIONALE

Landon dirext

Digitized by Google

CNÉUS POMPÉE.

Pompée, dès sa première jeunesse, se distingua par une prudence consommée et une maturité de caractère qui, chez la plupart des hommes, ne sont le fruit que d'une longue expérience. Il dut sans doute, cette sagesse anticipée à l'avantage qu'il eut de pouvoir cultiver de bonne heure les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Né la même année que Cicéron, 106 de Rome, il ne se contenta pas, dans sa jeunesse, d'exceller dans tous les exercices auxquels se forment les guerriers et les héros; il sut aussi dans une retraite profonde, de concert avec l'Orateur romain, son émule et son ami, cultiver ces arts précieux qui développent l'entendement, polissent l'esprit et les mœurs, et donnent aux hommes sur leurs semblables, cette autorité qu'ont toujours exercée les grands génies. Il fit ses premières armes sous un des capitaines les plus habiles de ce temps; c'était Pompée Strabon son père, général aussi détesté des Romains, que son fils en fut chéri et adoré. Le jeune Pompée, par son sang froid et par son courage, l'avait arraché à la mort, et en même temps était parvenu à arrêter la révolte de son camp, en s'étendant par terre, en travers de la porte par laquelle les soldats voulaient s'échapper. Mais la circonstance où ses qualités heureuses,

Digitized by Google

parurent pour la première fois avec le plus d'éclat, fut lorsqu'il se vit contraint de se justifier d'avoir eu part aux exactions de son père qui n'était plus. Lorsque les orateurs les plus distingués, Philippe entre autres et Hortensius, eurent parlé en sa faveur, il s'exprima lui-même avec une grâce, une sagesse et une modération qui lui gagnèrent tous les suffrages, et particulièrement celui d'Antistius, président du tribunal, dont quelque temps après il épousa la fille. Il reçut dès-lors les premiers témoignages de cette bienveillance générale qui l'accompagna presque toute sa vie. Il savait l'entretenir par une conduite modeste, par des mœurs pures, un caractère de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux et aisé, et des manières engageantes. Généreux et délicat, il savait, dit Plutarque, donner sans faste, et recevoir avec dignité; et à ces qualités du caractère, il joignait ces dons extérieurs qui sont une recommandation si puissante auprès de la multitude, et même auprès de ceux qui ne jugent pas comme elle.

Cependant Sylla, à la tête d'une armée peu nombreuse, mais qui lui était dévouée, venait de rentrer en Italie, et voyait accourir à lui tous ceux qui avaient été les victimes de la tyrannie de Marius, ou qui redoutaient celle des successeurs de ce farouche factieux. Pompée alors se trouvait dans le Picénium; il n'avait pas encore 25 ans, il lève et

Digitized by Google

forme une armée ; et général avant d'avoir été soldat, à la tête de trois légions, il triomphe de deux généraux qui veulent s'opposer à son passage, se dégage des autres qui tentent de l'investir, et parvient auprès de Sylla, moins dans l'état d'un homme qui cherche du secours, que comme un ami utile et capable de rendre des services. Sylla le salua *imperator*, et l'employa soit en Sicile soit en Afrique, où Pompée obtint les plus brillans succès. Il continua à servir ce cruel Dictateur. Si quelquefois il se prêta à sa vengeance, au moins les coups qu'il porta ne tombèrent que sur des chefs la plupart odieux et décriés, et il laissa à un grand nombre les facilités de se soustraire à la proscription.

Cependant ses victoires en Afrique, et l'amour que lui portaient les soldats donnèrent de l'inquiétude à Sylla. Il fit rappeler Pompée de la Numidie, et voulut d'abord s'opposer à ce qu'il eût les honneur du triomphe, sous prétexte qu'il n'était que chevalier romain. Mais l'opiniâtreté et la hardiesse du jeune vainqueur qui lui dit que *le soleil levant avait plus d'adorateurs que le soleil couchant*, déconcerta le despotisme du vieux Dictateur. Il céda, et le triomphe eut lieu. Toutefois Sylla avait donné à Pompée le surnom de *Grand*, et celui-ci eut la sage modestie de ne le prendre qu'après l'avoir mérité. Enfin Sylla mourut ; les dispositions de son testament prouvèrent qu'il

Digitized by Google

affectionnait peu celui qui devait le remplacer, mais non l'imiter. Tous les yeux en effet se tournaient vers Pompée. A cette époque, le système de la république avait entièrement changé. Autrefois la puissance publique étant divisée en un grand nombre de magistratures, il en résultait que le peuple, voyant passer dans les places, plusieurs personnages les uns après les autres, ne s'accoutumait à aucun. Mais depuis les derniers troubles et la corruption qui en était la suite, on voyait les plus puissans se faire donner par le peuple des commissions extraordinaires, et toute l'autorité se trouvait concentrée dans les mains d'un seul ou d'un petit nombre. C'est ce qui avait existé sous Marius et Sylla. C'est ce qui eut lieu encore sous Pompée. Lépidus, sa créature, que lui-même avait porté au consulat, voulut relever le parti de Marius; Pompée fut chargé de le combattre, et il abattit sans peine un homme qui n'avait que l'ambition d'un factieux sans aucuns des talens nécessaires à un chef de parti. Sertorius, par son courage et ses talens, se rendit redoutable en Espagne; ce fut encore Pompée qu'on envoya contre cet illustre rebelle. Mais ici sa gloire souffrit quelque échec, et le vieux Général, sans l'attentat du traître Perpenna, eût peut-être réalisé la menace qu'il avait faite, *de renvoyer*, disait-il, *ce petit garçon*, c'est ainsi qu'il appelait Pompée, *après l'avoir châtié, comme il le méritait.* Bientôt, aidé du

Digitized by Google

sage et valeureux Métellus, Pompée termina facilement cette guerre dès qu'il n'eut plus en tête que le lâche Perpenna. S'il se fit honneur en brûlant tous les papiers de Sertorius qui lui étaient livrés, et par lesquels beaucoup de Sénateurs eussent été compromis, il laissa éclater dès ce moment la disposition, où il fut toujours, de ne point souffrir d'égal dans la république. Dans ses lettres au Sénat, il s'attribuait presque exclusivement les succès de cette guerre dont Métellus devait partager la gloire. Il prétendit aussi avoir coupé dans sa racine celle des esclaves, parce qu'à son retour d'Espagne il était tombé sur les restes de l'armée de Spartacus qui venait d'être entièrement battue par Crassus.

Plusieurs traits de la jeunesse de Pompée avaient fait entrevoir, que ses vertus tiendraient difficilement contre son ambition. C'est ce qui parut surtout, lorsqu'il eut obtenu le consulat avant 30 ans, conjointement avec Crassus, dont il était haï. Pour balancer le crédit que son collègue s'attirait par ses énormes richesses, on le vit rétablir les tribuns du peuple, avec toute l'autorité dont les avait privés Sylla; rendre aux chevaliers la connaissance des causes criminelles, et se jouer ainsi des loix en augmentant tantôt l'autorité du Sénat, tantôt celle du peuple, selon qu'il convenait à ses intérêts. Quand il eut fait à son ambition le sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il

Digitized by Google

obtint tout ce qu'il voulut, et la libéralité du peuple fut sans bornes à son égard. Aussi bientôt Rome ne vit plus que lui qui fût capable, soit de subvenir à ses besoins, soit de triompher de ses ennemis, soit d'augmenter sa puissance: Pompée, il est vrai, sut répondre à tout ce qu'on attendait de lui. Faut-il pourvoir à la subsistance de la ville? C'est lui à qui l'on donne cette commission; et l'abondance règne dans Rome. Des Pirates ravagent les mers et interceptent le commerce, c'est encore lui qui est chargé de les combattre; il est investi, en dépit du Sénat, d'un pouvoir illimité; et en moins de trois mois toutes les mers, depuis les Colonnes d'Hercule, jusqu'au Bosphore Cimmérien, sont entièrement libres, et les brigands ont disparu. Des succès aussi rapides augmentent l'enthousiasme. Quelques citoyens plus éclairés s'opposent à la loi du tribun Manilius qui, créature de Pompée, propose qu'on donne à ce général le commandement de la guerre contre Mithridate; Cicéron lui-même parle en sa faveur: « Le refuserez-vous, dit-il, à un Citoyen « qui déja a remporté autant de triomphes que le « monde a de différentes parties, autant de vic- « toires qu'il y a de diverses sortes de guerre, et « qui a eu part à plus de combats que ceux de son « rang et de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. » Tout cède à l'ascendant de l'Orateur romain, et plus encore à la crainte de s'attirer le ressenti-

Digitized by Google

ment d'un homme aussi puissant que Pompée. Lucullus, qui plusieurs fois avait vaincu Mithridate, est forcé de remettre un commandement qui lui avait acquis tant de gloire. Pompée eut ainsi l'honneur de porter les derniers coups au dernier rival de la puissance romaine, et le peuple, ardent à se précipiter dans la servitude, lui accorda une autorité aussi étendue que celle qu'avait usurpée Sylla les armes à la main, et pendant sa dictature. Il seroit trop long de suivre Pompée dans les diverses expéditions qu'entraîna cette guerre, et qui remplirent l'univers de la gloire de son nom. Pour mettre à même de juger des résultats, il suffira de dire qu'il combattit contre 22 rois, qu'il tripla les revenus de la république, et recula tellement les frontières de l'Empire, que l'Asie mineure qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces du peuple romain, en occupait alors le centre. Il avait égalé peut-être tout ce qu'Alexandre avait fait de plus éclatant, mais il le surpassa par sa continence, par sa modération, son intégrité et sa piété. Comme lui, et comme tous les conquérans éclairés sur leurs véritables intérêts, lors de son retour, il se plut à rendre hommage aux lettres dans la personne de l'historien Théophane, et à la philosophie dans celle de Possidonius à la porte duquel il sembla soumettre sa grandeur et sa gloire, en défendant à ses lic-

teurs, lorsqu'il allait le voir, de frapper avec leurs faisceaux suivant l'usage.

Par tant de victoires et de conquêtes, Pompée était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Les gens de bien, comme Caton, Cicéron, Catulus, et plusieurs autres, tous zélés républicains, regardaient cette puissance excessive comme la ruine de la liberté, et tous tremblaient qu'il n'en abusât. Crassus même, soit frayeur réelle, soit politique perfide, fuyait de Rome avec éclat, emmenant ses enfans, et ce qu'il pouvait emporter de ses trésors. Mais l'ambition de Pompée avait un caractère particulier: il était avide de puissance, dit Velleius Paterculus, mais il ne voulait pas la ravir. Il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvait consentir à usurper l'autorité suprême; mais il aurait voulu qu'on la lui remît entre les mains. Aussi, maître encore une fois d'opprimer Rome et l'Italie, il eut la modération de congédier ses armées avant que d'y rentrer, et il y parut en simple citoyen. Cette modération n'était qu'apparente. Il espérait que ces actions qui le comblaient de gloire, feraient que dans la suite quelque chose qu'il entreprît au préjudice des loix, le Sénat se déclarerait toujours pour lui. Cependant comme depuis ce moment, ses manières ressemblaient plutôt à celles d'un grand prince envi-

Digitized by Google

ronné d'une cour nombreuse, qu'aux habitudes d'un citoyen habitant une ville libre; comme on voyait assez, que toute égalité le blessait, et qu'il eût voulu être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'en être le premier; comme il avait en outre mécontenté les Sénateurs en cassant les loix de Sylla; ceux-ci songèrent à lui opposer Lucullus justement irrité contre lui. Alors Pompée se jeta entièrement du côté du peuple, et ne craignit pas de s'associer à toutes les entreprises liberticides de César. On le vit fouler aux pieds toutes les loix de l'état; manquer à la foi jurée, à l'amitié; sacrifier le vertueux Cicéron à l'infâme Clodius; déshonorer le consulat, en y portant un Afranius; repousser de la Préture le grand Caton, qu'en vain il avait tenté de gagner, et y faire nommer un Vatinius. Ce fut alors qu'il fit à la république trois plaies que rien ne put guérir: il corrompit le peuple à force d'argent, mettant dans les élections un prix au suffrage de chaque citoyen; il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions; enfin, il se rendit le complice de César et de Crassus en se liant d'intérêt avec eux; ce qui fit dire à Caton que ce n'était point l'inimitié de ces trois hommes puissans, mais leur union, qui avait perdu la république. Dans ce moment, César était consul, et Pompée avait à cœur de faire légaliser toutes les opérations de son généralat.

Digitized by Google

Il y réussit; mais il ne vit pas que César, par une politique habile, en lui faisant appuyer la loi agraire qu'il proposait, le brouillait entièrement avec le Sénat, tandis qu'il brouillait le Sénat avec le peuple. Mais la faveur de la multitude n'est jamais constante. L'abus que Pompée en fit, fut cause qu'il y eut des temps où il vit diminuer son crédit. Il entendit le peuple lui appliquer au théâtre, un vers dont le sens était: *c'est pour notre malheur que vous êtes devenu grand;* lui-même enfin fut menacé d'être la victime de l'anarchie qu'il avait fomentée. Le désordre alors était au comble dans Rome. Ses créatures parlaient d'un dictateur, et on le désignait. Mais Caton avait pénétré ses desseins. Sans s'y opposer entièrement, parce qu'il sentait la nécessité de concentrer l'autorité, il trouva moyen de conserver encore quelque image de république, en se faisant nommer consul sans collégue.

Toutefois Pompée commençait à recueillir le fruit de ses intrigues et de ses démarches obliques. Il se voyait enfin élevé, par le consentement unanime, à cette souveraine puissance, objet de ses vœux. Ramené alors au parti de l'aristocratie, il s'occupait à réparer les maux qu'il avait faits à l'état. Mais il ne songeait point assez à se mettre en garde contre les entreprises d'un rival qui marchait à son but par des voies bien plus sûres et bien plus rapides: c'était César. Crassus, qui

Digitized by Google

pouvait tenir la balance entre César et Pompée, avait perdu la vie chez les Parthes; Julie, fille de César et femme de Pompée, et qui pouvait retarder une rupture entre son père et son époux, n'existait plus. Revenu vainqueur des Gaules, César ne cachait plus la résolution où il était de se faire accorder par la force, les mêmes prérogatives qu'on avait attribuées à son gendre. Tous deux couvrirent encore quelque temps leur ambition d'une modération apparente. Mais enfin les menaces de César forcèrent le Sénat de le déclarer rebelle et de se jeter dans les bras de Pompée. Celui-ci, trop confiant dans l'attachement des peuples d'Italie, avait cru pouvoir mépriser un ennemi qu'il devait prévenir. Il n'avait pris aucune mesure pour rassembler des troupes capables de lui résister, et César avait déja passé le fameux Rubicon, que Pompée était encore dans Rome, indécis sur ce qu'il devait faire, et exposé aux justes reproches de ceux qui avaient mis en lui toutes leurs espérances. Bientôt il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées; ce fut de céder et de fuir. Il sortit donc de Rome, suivi de tout ce qu'il y avait de citoyens distingués, y laissa le trésor public, ne put nulle part retarder un vainqueur actif et habile qui se faisait honneur par sa clémence, et gagnait des partisans par sa modération; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et de Brindes où César le tenait assiégé il passa à

Digitized by Google

Dyrrachium. Là, aux cinq légions qu'il avait emmenées, il put joindre de nouvelles forces, et il s'attacha surtout à former une flotte redoutable qui, distribuée le long des côtes de l'Epire et de l'Illyrie, le rendait maître de la mer et lui donnait une grande supériorité. Cependant l'élite des Sénateurs, les Consuls à leur tête, assemblés à Thessalonique, le revêtissait seul du commandement suprême. Par le soin qu'il prenait d'exercer lui-même ses troupes, par l'habileté qu'il montrait dans tous les exercices militaires, malgré son âge de près de 60 ans, il prouvait qu'il en était digne. César alors était occupé à défaire en Espagne les lieutenans de Pompée; mais bientôt il vint en Grèce le chercher lui-même. Les deux armées se harcelèrent longtemps; enfin Pompée obtint un avantage qui, s'il eût su vaincre, comme le disait César, pouvait être décisif. Mais, à la faute de n'en avoir pas profité, il joignit celle de poursuivre César dans sa retraite. Il fit plus: il renonça au plan que la prudence lui avait dicté, pour embrasser celui que la passion, la cupidité et une présomption aveugle suggéraient à ceux qui l'environnaient. Il avait la faiblesse de vouloir être approuvé, et il ne put supporter leurs accusations ou leurs railleries. Pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, ce fut de quitter la côte où, protégé par sa flotte, il était sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et par la faim. Après s'être réuni à Métellus Scipion dont

Digitized by Google

il avait épousé la fille, il joignit César à Pharsale, en Thessalie, lieu devenu célèbre par l'une des plus importantes batailles dont les fastes du genre humain ayent conservé la mémoire. On sait quels furent les résultats de cette fameuse journée. Pompée, avec une armée double de celle de son adversaire, fut entièrement vaincu. Sa brillante cavalerie dans laquelle il avait mis toute sa confiance, ayant été culbutée, il oublie tous les devoirs d'un habile général; et ce guerrier, dont la jeunesse avait été décorée de tant de triomphes, ne songe ni à remédier au désordre, ni à rallier les fuyards. Il se retire dans sa tente. Mais, étonné de l'activité de César qui le poursuit jusques dans son camp, il quitte à la hâte son armure, et fuit accompagné d'un petit nombre d'amis. « Ainsi cet « homme, dit Plutarque, qui naguères environné « d'un nombre infini d'hommes et de chevaux, et « soutenu par tout ce que la puissance a de plus « éclatant, attirait sur lui tous les regards de « l'univers, presque seul maintenant, et déchu « tout-à-coup de tant de grandeur, occupe un si « petit espace, qu'il échappe à la vue même de ses « ennemis qui le cherchent. »

Il suivit la vallée de Tempé, et gagna à pieds les bords de la mer. Il trouva un bâtiment de charge sur lequel il monta, et accompagné des deux Lentulus, de Favonius et du roi Déjotarus, il se rendit à Mytilène où il se réunit

Digitized by Google

à Cornélie son épouse, qu'il avait déposée dans cette ville. Repoussé des pays qui lui avaient été le plus favorables, et craignant l'activité de son ennemi, quoiqu'il eût rassemblé quelques vaisseaux, que son fils Sextus et une soixantaine de Sénateurs l'eussent rejoint, il songeait à chercher un asile chez les Parthes. Mais sa destinée lui fit prendre le chemin de l'Egypte, où le jeune Ptolomée dont il avait été nommé le tuteur, et qui ne devait le trône qu'à ses bienfaits, semblait lui promettre une plus grande sûreté. Il y fut indignement assassiné, au moment où il se levait pour descendre à terre, et quitter la barque sur laquelle le roi l'avait envoyé chercher par ceux qui devaient le tuer. Lorsqu'il se sentit frapper, voyant que la résistance serait inutile, il amena les deux pans de sa robe sur son visage, et se laissa percer de coups, sans rien dire qui fût indigne de lui. Ainsi fut terminée cette vie toute brillante de splendeur et de gloire.

Les meurtriers de Pompée lui coupèrent la tête, et la conservèrent pour l'offrir à César. Le corps fut jeté nu sur le rivage, et recueilli par Philippe, son affranchi, qui, des débris d'une barque de pêcheur, lui fit un misérable bucher, et lui donna la sépulture. Sur ses cendres, on mit cette inscription : *Celui qui méritait des temples, a à peine trouvé un tombeau.*

L. G. T.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

P. PONTIUS.

Il est peu de graveurs dont les ouvrages soient plus connus et plus recherchés que ceux de Paul Pontius; et cependant les écrivains ont donné peu de détails sur sa vie. Il naquit à Anvers, vers 1596, et fut disciple de Lucas Vosterman. Plus jaloux de perfectionner ses talens et d'assurer sa fortune par un travail assidu, que de chercher à se produire dans le monde, il n'étudia pas hors de son pays. Il se renferma dans un petit cercle d'amis, et vécut en quelque sorte ignoré.

Pontius joignait à la précision du dessin, à la finesse des caractères, un burin savant et harmonieux, une intelligence parfaite du clair-obscur. Il a rendu avec une sorte de magie l'effet des tableaux qu'il a traduits, et particulièrement ceux de Rubens. Ses estampes historiques sont fort recherchées; et il a traité le portrait avec le plus grand succès.

Pontius est un des trois graveurs pour lesquels Rubens avait une prédilection marquée; et, s'il le cède à Vosterman pour la délicatesse et la variété de l'exécution, à Bolswert pour la facilité, il est au moins leur égal pour la vigueur de la touche et de l'effet général.

On compte au moins 50 portraits gravés par

Digitized by Google

Pontius, d'après Rubens, Vandyck, et Holbein; et environ pareil nombre de divers sujets, la plupart d'après Rubens. On cite comme ses pièces capitales, la Pentecôte, et l'Assemblée des Dieux, d'après ce dernier maître.

On ignore en quelle année mourut Paul Pontius; on présume qu'il survécut à Vandyck avec qui il était lié d'une étroite amitié.

L.

Digitized by Google

POPE.

Vertue del. *Landon direx.*

Digitized by Google

POPE.

La réputation de Pope, l'envie qu'elle a excitée, la beauté de son esprit, et la difformité de son corps, la bizarrerie de son caractère et la bonté de son cœur, sont aussi généralement connus en France qu'en Angleterre; et peut-être est-ce chez nous que ses productions ont eu le plus de succès.

Alexandre Pope vit le jour à Londres, en 1688. Il était l'unique rejeton d'une famille ancienne et considérée. La faiblesse de sa constitution fit longtemps craindre pour sa vie. La nature qui lui avait refusé les avantages extérieurs, l'en dédommagea en lui prodiguant les qualités morales les plus précieuses. Dès la plus tendre enfance, il annonça un vif penchant pour l'étude, et des dispositions pour la poésie. Retiré avec son père dans un petit village appelé Binfield, au milieu de la forêt de Windsor, il composa, à l'âge de 12 ans, une ode pleine de naturel et de grâce, sur les charmes de la solitude.

A 14 ans, Pope savait assez le grec et le latin pour entendre les auteurs anciens. Il traduisit le premier livre de la Thébaïde de Stace; et la copie fut trouvée, par beaucoup de personnes, supérieure à l'original.

Possédant à fond les langues anciennes, il fit

Digitized by Google

un voyage à Londres pour apprendre le français et l'italien. De retour à Binfield, Pope, à peine âgé de 16 ans, donna des pastorales qui, revues par lui dans la suite, lui parurent, ainsi qu'aux connaisseurs, les plus correctes et les plus harmonieuses de ses productions. L'églogue sacrée intitulée *le Messie*, qu'il publia quelque temps après, et qui réunit le sublime des images à la noblesse de la versification; le poème sur *la Forêt de Windsor*, déja chantée par Cowley et Denham, surpassèrent encore les espérances qu'on avait conçues de son talent.

Quoique son *Essai sur la Critique* n'ait paru qu'en 1716, Pope n'avait guères que 20 ans lorsqu'il le composa. Il fit paraître, peu de temps après, *la Boucle de cheveux enlevée*, badinage plein de grâces et d'imagination, et la fameuse *Epître d'Héloïse à Abeilard*, où il a peint, avec les couleurs les plus vives, les combats de l'amour et de la grâce, et a montré une profonde connaissance des passions et du cœur humain.

Le travail le plus considérable de Pope est sa traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée qu'il commença en 1713. On prétend que ces deux ouvrages valurent à l'auteur plus de cent mille écus. C'est à cette époque que se forma contre Pope une ligue d'écrivains médiocres dont les noms seraient pour la plupart ensevelis dans

Digitized by Google

l'oubli, s'il ne leur avait donné, dans sa *Dunciade*, une honteuse immortalité.

Après s'être vengé de ses détracteurs par cette satyre, Pope, animé par des vues plus nobles, commença à travailler sur des sujets de morale. Il sut revêtir des charmes de la poésie la plus riche et la plus variée des dissertations philosophiques dans lesquelles il ne se montre pas moins habile métaphysicien et penseur profond qu'excellent citoyen et homme vertueux. L'*Essai sur l'homme* mit le sceau à sa gloire.

Pope ne fut pas moins recommandable par ses qualités morales que par son esprit et ses talens. Les hommes les plus illustres d'alors, lord Bolingbroke, lord Bathurst, sir Robert Walpole l'honorèrent de leur amitié; et l'on sait dans quelle intimité il vécut avec le doyen Swift, le docteur Arbuthnot, et Warburton. Malgré sa différence d'opinion avec Steele, il lui demeura toujours attaché; et, s'il se brouilla avec Wycherley et Addisson, ce ne fut point de son côté que vinrent les premières offenses.

Pope vécut dans des circonstances extrêmement difficiles. Il s'efforça, aussi longtemps que la chose fut possible, de garder une exacte neutralité entre les deux partis qui divisaient l'Angleterre; mais il lui arriva ce qui arrivera toujours aux hommes modérés : il passa aux yeux des *Whigs* pour un jacobite, et aux yeux des

Digitized by Google

Torys pour un républicain. Les uns et les autres rendirent cependant témoignage à la droiture de son cœur et à la pureté de ses intentions; et, lorsque les passions furent calmées, on reconnut généralement que si la sagesse de sa conduite avait eu plus d'imitateurs, on aurait eu bien moins d'excès à se reprocher.

Pope ne survécut que de peu à sa mère qu'il avait tendrement chérie, et qui mourut dans un âge très-avancé. Après avoir langui près d'une année, il s'éteignit plutôt qu'il ne mourut, n'ayant encore que 56 ans. Ses restes, ainsi qu'il l'avait desiré, furent réunis à ceux de son père et de sa mère. La seule épitaphe que l'on plaça sur leur tombe fut celle qu'il avait lui-même composée pour eux, et où il avait laissé en blanc l'époque de sa mort.

G. M.

Digitized by Google

Digitized by Google

A. Tardieu del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

POTEMKIN.

La famille et les premières années de Potemkin sont ignorées ; on sait seulement qu'il naquit en Russie en 1739, dans les environs de Smolensko ; qu'il entra fort jeune au service, et que le jour de la révolution de 1762, il se fit remarquer de Catherine. Cette princesse parcourait les rangs à cheval ; Potemkin s'aperçoit qu'elle n'avait pas de dragonne : il détache la sienne, s'avance vers Catherine, et la lui présente. Il avait alors vingt-trois ans : sa taille était avantageuse, et sa figure d'une beauté ravissante. L'impératrice, flattée de cette attention, n'en perdit jamais le souvenir ; elle le distingua et l'avança. Enfin, en 1774, elle voulut le connaître plus particulièrement ; de la bienveillance elle passa à l'amour le plus vif, et bientôt Potemkin eut tous les droits d'un amant heureux. Sa présomption pensa le perdre ; il se vanta de sa faveur devant ce fameux Grégoire Orloff, qui, après avoir été longtemps seul amant de Catherine, conservait encore sur son esprit un reste de crédit. Il exigea d'elle et obtint le renvoi de son nouveau favori.

Après un an d'exil, Potemkin fut rappelé, et l'impératrice lui rendit toute sa tendresse. Il l'accompagna dans son voyage à Moscow ; mais au retour, l'inconstante Catherine le quitta pour un jeune Ukrainien. Potemkin, suivant l'usage, reçut l'ordre

Digitized by Google

de voyager. Au lieu d'obéir, il se reposa sur la fortune, et vint le lendemain se placer vis à-vis de l'impératrice, qui s'apprêtait à faire une partie de whist. Catherine, étonnée, lui avance une carte, en lui disant qu'il jouait très-heureusement; depuis il ne fut plus question de l'éloigner. Il conserva ses emplois, ses honneurs, son crédit. D'amant il devint l'ami de l'impératrice, lui donna lui-même, par la suite, des favoris; il fut son confident, son ministre, et prit sur son esprit un empire absolu. En homme adroit et rusé, Potemkin sut gouverner sa souveraine. Il n'ignorait pas combien le trône de Constantinople flattait son ambition; il ne lui proposa jamais que ce qui pouvait contribuer à assurer le succès de ce brillant projet. En 1780, ce fut lui qui fit décider dans le conseil l'invasion de la Crimée, et qui décida en même temps l'empereur d'Allemagne à ne pas s'opposer à cette ambitieuse entreprise. Il commandait 40,000 hommes sur les frontières de cette province, lorsqu'elle fut cédée à la Russie par le traité de 1784. L'impératrice pour le récompenser, lui donna une grande partie des biens des princes Sapieha, et Lubomierski; et rendant à la Crimée son ancien nom de *Tauride*, elle honora Potemkin, qui en avait proposé la conquête, du surnom de Taurjezewsky. On dit que ce fut à cette époque que Catherine, après avoir perdu son amant le plus aimé, le jeune Lanskoi, résolut, soit par reconnaissance, soit par faiblesse, de s'attacher Potemkin par des liens

Digitized by Google

indissolubles : elle lui donna sa main en secret Son nouvel époux songea bientôt à s'affranchir des devoirs que ce nœud lui imposait, et à les déléguer à un favori plus jeune et plus complaisant que lui.

Après le voyage de Kerson, en 1787, Potemkin, avide d'honneurs et de richesses, parvint à faire renouveler la guerre contre la Turquie. A la tête de 150,000 hommes, ayant sous ses ordres les généraux Repnin, Suwaroff, et Kamenskoi, il inonda de sang les plaines de Kuban, d'Oczackow et de la Petite-Tartarie; Oczackow fut assiégée et emportée d'assaut; l'île de Beresan fut soumise, et la ville de Bender se rendit au vainqueur. Au mois de mai 1791, Potemkin revint à Petersbourg jouir de sa gloire; des fêtes brillantes lui furent prodiguées. L'impératrice l'éleva à la dignité de *hettman* des cosaques, et lui accorda 600,000 roubles. C'est alors qu'il surpassa dans son luxe le faste des satrapes de l'Asie, et des monarques de l'orient. Rassasié de grandeurs, de triomphes, de plaisirs, il abandonna bientôt la capitale pour retourner à Yassi, suivre les négociations entamées avec la Porte. Il n'eut pas le bonheur de les achever; attaqué de la fièvre épidémique qui régnait dans cette ville, il résolut d'abandonner un séjour aussi dangereux; mais à peine l'avait-il quitté, qu'il expira au milieu de la campagne, entre les bras de la comtesse Branicka, sa nièce, le 15 octobre 1791.

La postérité n'accordera peut-être pas à Potem-

Digitized by Google

kin le titre de grand homme, mais elle ne pourra du moins s'empêcher d'avouer qu'il fut, en tout, un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru sur la scène du monde. Ses mœurs, qui tenaient à-la-fois du Tartare et de l'Européen; sa politique, souvent barbare, mais quelquefois pleine d'adresse; son peu d'instruction, et cependant sa connaissance des hommes et des choses; ses manières, tantôt polies et tantôt brutales; son caractère indolent et actif; son avarice et sa magnificence; son despostisme, sa popularité; tout enfin donne à sa physionomie morale un aspect original; tout répand de l'intérêt sur ses moindres actions; tout en fait un des personnages historiques les plus singuliers du dix-huitième siècle.

Ph. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

POUSSIN.

N. Poussin pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE

LE POUSSIN.

Le Poussin, né en France, forma ses talens en Italie. C'est là qu'il produisit ses nombreux chef-d'œuvres, et termina sa carrière. Rome le place parmi les plus grands peintres de son école; mais une voix puissante le réclame à plus juste titre; celle de la patrie glorieuse de lui avoir donné le jour.

Plus jaloux d'émouvoir l'ame par la grandeur de la pensée et la force de l'expression, que de charmer les yeux par les prestiges de l'art, le Poussin a été nommé avec raison *le peintre des philosophes et des gens d'esprit*. Pénétré des beautés de l'antique, il en fit l'étude de toute sa vie; et, par l'effet de ses méditations, autant que par un sentiment naturel, il sut allier dans tous ses caractères l'énergie, la noblesse, la simplicité. Chez lui, la grâce est toujours compagne de la modestie et d'une gravité douce; et les passions, qu'il a si fortement exprimées, ne le sont jamais aux dépens des convenances et de la dignité.

Nicolas Poussin naquit, en 1594, aux Andelys, petite ville de Normandie. Ses parens, nobles d'origine, mais dont les ancêtres avaient été ruinés durant les guerres civiles, en servant sous

Digitized by Google

Charles IX, Henri III et Henri IV, jouissaient d'une très-petite fortune. Cependant l'éducation de Nicolas Poussin ne fut pas négligée, et l'étude des lettres ne fit que donner un plus noble essor au penchant invincible qui le portait vers la peinture. A l'âge de 18 ans, sans secours, sans recommandation, il quitta la maison paternelle et se rendit à Paris; il y fit la connaissance d'un jeune homme de qualité qui le prit en affection, et le plaça chez Lallemand, ensuite chez Ferdinand Elle, peintres médiocres : le Poussin n'y resta que quelques mois, et suivit ce jeune homme dans sa famille qui habitait le Poitou. Mais le Poussin ne tarda pas à s'éloigner de cette maison où il était regardé comme un hôte inutile et incommode, et revint à Paris. Obligé de travailler dans la province pour faire les frais de ce voyage long et pénible, il tomba malade, et alla passer une année dans son pays natal, pour y rétablir sa santé. A son retour, il reprit ses travaux avec une nouvelle activité, et s'appliqua surtout à copier des estampes d'après Raphaël et Jules-Romain. Ce fut alors qu'il se sentit animé du desir de voir Rome; mais il ne put aller que jusqu'à Florence, et revint sur ses pas. Quelque temps après, un second voyage éprouva les mêmes obstacles, et la mauvaise fortune du Poussin semblait l'éloigner pour toujours

Digitized by Google

de la patrie des beaux-arts ; cependant, comme il s'était fait connaître avantageusement par l'exécution de six tableaux à fresque qu'il peignit en moins de huit jours pour l'église des Jésuites, le cavalier Marini qui était alors à Paris le vit, et l'engagea à le venir joindre à Rome. Le Poussin y fut accueilli, comme il s'y était attendu, et recommandé par le célèbre poète au cardinal Barberini. Bientôt la mort lui enleva le premier de ces deux protecteurs, et l'autre quitta Rome pour se rendre à ses légations. Le Poussin se trouva tout-à-coup dans une situation pénible. Forcé de donner à vil prix ses meilleurs tableaux, il vécut longtemps dans la détresse ; mais, ferme et calme au sein de l'adversité, il ne porta ses regards que vers la perfection de son art ; il n'estimait pas assez les richesses pour les acquérir, soit en donnant moins d'attention à terminer ses ouvrages, soit en se conformant au goût qui dominait alors parmi les peintres italiens, étrangement dégénéré de celui des grands maîtres qui les avaient précédés, et dont les principes semblaient être méconnus. Ennemi du luxe et de l'ostentation dont quelques artistes n'ont pas su se défendre, il conserva, par goût, lors même que dans la suite la fortune cessa de lui être contraire, cette réserve et cette austère simplicité de mœurs dont la nécessité lui avait fait une loi

Digitized by Google

dans ses premières années. Sa vie privée n'offre rien de remarquable. Le Poussin est tout entier dans ses ouvrages. Travaillant dans le silence et la solitude (personne n'était admis à le voir peindre), il connut peu la société des gens du monde. L'Algarde, et François Flamand avec lequel il demeurait, l'un et l'autre excellens sculpteurs, étaient seuls admis dans son intimité. Leurs entretiens ordinaires avaient pour objet les beautés des chef-d'œuvres anciens, et le Poussin dut beaucoup aux observations d'aussi habiles artistes.

Il pensait qu'il est plus utile de méditer sur les tableaux des grands maîtres que d'en faire des copies. Cependant il peignit, dans les premiers temps de son séjour à Rome, plusieurs groupes d'enfans d'après le Titien dont il admirait le coloris. Celui du Poussin, à cette époque, parut avoir acquis de l'éclat et de la finesse; mais, soit qu'il ne sentît pas en soi l'aptitude nécessaire pour exceller dans cette partie de l'art, soit qu'il craignît de ne pouvoir l'acquérir qu'en négligeant les parties les plus essentielles, l'invention, l'ordonnance, l'expression, qu'il possédait déja au plus haut degré, il cessa de s'attacher au coloris, et donna même peu de soins à la pratique du clair-obscur; aussi est-il facile de remarquer que la plupart de ses tableaux, excepté

Digitized by Google

peut-être quelques paysages, n'ont été peints que d'après des dessins. Ses draperies surtout, généralement d'un grand style, mais quelquefois surchargées de plis, paraissent avoir été peintes de pratique ou d'après de trop petits modèles. Ce genre d'exécution expéditive devait convenir plus que tout autre à un artiste dont l'imagination inépuisable, sans cesse agitée du besoin de produire, était incapable de s'appesantir sur les détails ; c'est sans doute pour cette raison qu'il ne peignit presque jamais que des tableaux de chevalet.

Sa réputation s'étant répandue en France où l'on possédait déja plusieurs de ses ouvrages, Louis XIII le manda pour peindre la galerie du Louvre ; il lui fit écrire par le ministre Denoyers, et lui écrivit lui-même pour l'engager à venir. Le Poussin eut beaucoup de peine à s'y résoudre. A son arrivée, il reçut une pension, et trouva un appartement aux Tuileries. Ses premiers ouvrages furent deux grands tableaux : l'un, représentant la Cène, était destiné pour la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye, et l'autre pour les Jésuites de Paris : le sujet de ce dernier était un Miracle arrivé aux Indes. Il est à remarquer que ces deux tableaux, celui du Martyre de S. Erasme que le Poussin avait fait à Rome pour l'église de S. Pierre du Vatican, l'Allégorie du Temps et de la Vérité que l'on

Digitized by Google

voit au Musée Napoléon, et la Sainte Marguerite du Musée de Versailles, sont à peu près les seuls ouvrages qu'il ait exécutés de grandeur naturelle.

Le Poussin avait déja commencé les peintures de la galerie, lorsque ses rivaux, par leur cabale, entre autres Vouët, Fouquières, et l'architecte Le Mercier dont il avait changé les dispositions, décrièrent tous à l'envi ses travaux, et le dégoûtèrent du séjour de Paris; il voulut revoir Rome, jouir de la liberté et de la tranquillité auxquelles il avait renoncé avec tant de peine; et il obtint la permission d'y retourner, sous prétexte d'aller chercher sa femme pour s'établir en France. Peu de temps après son arrivée à Rome, ayant appris la mort du roi et la retraite de M. Denoyers, il ne voulut plus revenir, quelque instance qu'on fit pour l'engager à terminer la galerie. A cette époque, le Poussin avait déja passé vingt années à Rome, et, durant les vingt autres qu'il vécut, il se livra sans interruption aux travaux de son art. Après avoir fait, par son génie, l'admiration des savans et des hommes de goût, et s'être concilié, par la franchise et la candeur de son ame, l'estime et la vénération de tous ceux qui le fréquentaient, il mourut le 19 novembre 1665, âgé de 71 ans et cinq mois. Il fut enterré à l'église de S. Laurent *in lucinâ*. Son buste a depuis été placé au Panthéon par un amateur français, M. Dagincour.

Digitized by Google

Malgré l'extrême assiduité du Poussin, on est en droit de s'étonner du grand nombre des productions d'un homme qui ne se fit jamais aider dans l'exécution de ses ouvrages dont la plupart sont très-compliqués. Félibien, à qui l'on doit des détails sur la vie du Poussin, a décrit ses principaux chef-d'œuvres. Il cite, entre autres, le tableau de Germanicus, la Prise de Jérusalem, la Peste des Philistins, Rebecca, la Femme adultère, les Sept Sacremens qu'il peignit deux fois avec des changemens considérables, le Frappement du rocher, l'Adoration du Veau d'or, la Manne, le Ravissement de S. Paul, Moyse sauvé des eaux, nombre de Paysages qu'il enrichit de sujets historiques, enfin les Quatre Saisons. L'Hiver est ce fameux tableau du Déluge qui fut son dernier ouvrage : il se ressent, à la vérité, de la faiblesse de sa main, mais on y trouve toute la vigueur, tout le feu de la jeunesse.

Ces divers tableaux ont exercé le burin des meilleurs graveurs de toutes les écoles. L'œuvre entière est composée de plus de 300 pièces.

Le Poussin n'a formé qu'un seul élève, Gaspre Dughet, son beau-frère, qui s'est rendu célèbre par la beauté de ses paysages, quoiqu'il soit fort inférieur à son maître, pour la majesté, la richesse de la composition et la variété des sites.

En lisant les écrits de Mengs, on a lieu

Digitized by Google

d'être surpris de son injuste sévérité envers le Ponssin. On ne sait si c'est prévention ou vanité de la part de Mengs. Il est plus probable que le jugement et le goût de cet artiste n'ont pu s'élever à la hauteur des productions du grand peintre qu'il paraît vouloir déprimer.

« Ceux qui se contentent de l'idéal ne parvien-« dront jamais qu'à faire des ébauches, parce qu'il « leur manquera nécessairement le mécanisme « pour pouvoir les finir. Pour donner un exemple « de cet inconvénient, je pourrais citer le Pous-« sin.... » Puis, en parlant de quelques peintres qui détournent l'attention de l'objet principal par de belles figures accessoires : « Le Poussin, dit « Mengs, est tombé dans ce défaut, ainsi que le « prouve son tableau de la Femme adultère qui « est si fameux, et qui ne serait guères estimé, si « l'on en ôtait les accessoires, etc.... Il affectait « trop d'érudition, et je crois qu'il a composé « des tableaux exprès pour y mettre ce qu'il avait « vu ou lu de l'antique.... Il est froid et roide « dans le noble, et mesquin dans le gracieux.... « Le Poussin était néanmoins un excellent peintre « pour l'expression de la nature commune et pour « les caractères bas et violens. » On a peine à croire qu'une opinion aussi fausse soit celle d'un artiste célèbre.

L.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉVILLE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Romanet del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

PRÉVILLE.

Pierre-Louis Dubus Préville naquit à Paris en 1721. Son père, intendant de l'Abbaye Saint-Antoine, était d'une telle sévérité, que tous ses enfans s'enfuirent de chez lui dans leur jeunesse. Préville, sorti de la maison paternelle, fut forcé, pour subsister, de servir pendant quelques jours des maçons. Il entra ensuite clerc chez un notaire, refusa de revenir chez son père, et n'écoutant que le penchant qui l'entraînait, se fit comédien et alla débuter en province. Il parut successivement à Strasbourg, à Dijon, à Rouen, et fut ensuite directeur du spectacle de Lyon, où il acheva de se perfectionner. Après la mort de Poisson, en 1753, il reçut ordre de venir débuter à Paris. Il y parut, pour la première fois, dans le rôle de *Crispin*, dans le *Légataire universel*. On n'avait vu jouer jusqu'alors ce rôle que par les Poissons, qui l'avaient pour ainsi dire crée; cette circonstance, et la jeunesse de Préville, le firent mal juger d'abord, mais la vérité et le naturel de son jeu lui ramenèrent bientôt les suffrages. On remit pour lui la comédie du *Mercure Galant*, et, un mois après son début, en sortant de le voir jouer dans cette pièce et dans *Amphitryon*, Louis XV chargea le maréchal de Richelieu d'annoncer à Préville qu'il le recevait au nombre de ses comédiens.

Cet acteur joignait à une mémoire prompte et sûre,

une physionomie pleine d'expression, une gaieté franche, un esprit toujours naturel et sans apprêt. Il fit pendant trente-trois ans les délices de la capitale, sur-tout dans le *Mercure Galant*, dans *Turcaret*, dans *Sosie*, *Figaro*, *le Bourru bienfaisant;* on peut dire même que dans quelque rôle qu'il jouât, il était toujours aux yeux du spectateur le personnage qu'il représentait. Très-attaché à son état, il s'en occupait sans cesse, et se plaisait à donner des conseils et des leçons aux jeunes acteurs. Il leur recommandait sur-tout de ne pas se faire un besoin des ris universels, et des applaudissemens de la multitude, écueil dangereux, qu'il avouait n'avoir pas su éviter lui-même dans sa jeunesse. Il donna aussi quelquefois de très-bons avis aux auteurs. Préville quitta le théâtre en 1786, en même temps que sa femme, qui jouait avec succès les rôles de *grandes coquettes*. Il reparut sur la scène quelques années après; mais il fut bientôt obligé d'y renoncer. Il mourut à Beauvais en 1799, à soixante-dix-neuf ans. Lors de la première formation de l'Institut, il en avait été nommé membre, pour la classe des beaux-arts.

Préville avait le caractère le plus aimable; il était sans fiel, ami tendre et d'une générosité extrême; la bonté allait même chez lui jusqu'à la faiblesse. M. Dazincourt, son ami et son émule, a donné sur cet acteur une notice historique dont cet article n'est qu'un extrait.

M.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉVOST D'EXILES.

Schmidt del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Digitized by Google

L'ABBÉ PRÉVOT.

La vie entière de l'abbé Prévôt a prouvé quel est le malheur de ces hommes qui, nés avec tous les dons de l'esprit et du cœur, mais dominés par une imagination vive et par des passions ardentes, ne savent ni régler l'une, ni captiver les autres sous le joug de la raison. Jamais existence ne fut plus agitée que la sienne. Tour-à-tour moine ou militaire, trop sensible aux attraits de cette passion qui fait tant de victimes; incapable de jouir des plaisirs du monde avec modération, ou de pratiquer les vertus du cloître avec exactitude;

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
VOLT.

et malheureux également dans l'un et l'autre état, il finit par rompre tous ses liens, quitta la congrégation de Saint-Maur où il était engagé, et se retira en Hollande. Il n'avait point de fortune; ses talens y suppléèrent. Les *Mémoires d'un homme de qualité* qu'il publia, firent sa réputation. Il avait d'abord fixé sa résidence à la Haye; mais bientôt il passa en Angleterre. Son ouvrage périodique intitulé, *le pour et le contre*, fit des mécontens, et eut peu de succès. Il ne tarda pas à obtenir son retour en France. Les soins généreux du prince de Conti, qui lui offrit un asile; le choix que le chancelier Dagues-

Digitized by Google

seau fit de ses talens pour la rédaction de l'*Histoire générale des Voyages ;* la faveur de quelques grands, le succès de ses ouvrages, tout contribua à lui rendre une considération, qu'il méritait d'ailleurs par ses qualités personnelles. Il pouvait se promettre enfin des jours tranquilles et une vieillesse honorable, lorsqu'un accident affreux termina sa carrière. Assis au pied d'un arbre, dans la forêt de Chantilly, il fut saisi d'une attaque d'apoplexie. On le crut mort; on l'ouvrit, et il expira dans l'opération. Ainsi périt, en 1763, âgé de 66 ans, cet auteur fécond, né à Hesdin, en 1697. Nous ne pourrions faire ici l'énumération de tous ses ouvrages; la totalité monte à près de 200 volumes. On distingue ses *Traductions des Romans de Richardson*, des *Lettres familières de Cicéron*, et de beaucoup d'autres productions; mais surtout ses romans, dont quelques-uns, entre autres *Cléveland*, renferment des beautés du premier ordre. Tous les ouvrages de l'abbé Prévôt, prouvent ce qu'il eût pu faire, si la nécessité où il était de travailler pour le libraire, lui eût permis de polir davantage ses écrits, de mettre plus d'ensemble et de régularité dans ses plans, plus de précision dans ses récits et dans ses réflexions, et plus de vraisemblance dans les faits. Il étonne par la fécondité de son imagination, il intéresse par la pureté et l'élégance de son style.

L. G. T.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRIOR.

NAPOLI

Richardson pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

PRIOR.

Mathieu Prior, poète, courtisan et diplomate, naquit à Londres, le 21 juillet 1664. Après la mort de son père, son oncle, riche cabaretier, l'envoya à l'école de Westminster, et le fit ensuite garçon de sa taverne. C'était dans cette taverne que le comte de Dorset se réunissait avec quelques seigneurs. Burnet raconte qu'un jour on y citait un passage d'Horace, dont le sens paraissait obscur. Quelqu'un de la compagnie offre en plaisantant de consulter le garçon qui venait de leur servir du punch. On l'appelle, il n'ose d'abord parler; on insiste, alors il explique le passage avec une clarté et une élégance, qui étonnent les auditeurs. Cette circonstance fit sa fortune. Dorset, protecteur des talens, envoya le jeune Prior au collége de S. Jean, à Cambridge, et le présenta ensuite à la cour du prince Guillaume. Le roi le nomma, en 1690, secrétaire d'ambassade à la Haye, où toutes les puissances de l'Europe conclurent une ligue contre Louis XIV. Il remplit successivement le même emploi auprès des Plénipotentiaires au traité de Ryswick et du comte de Portland, ambassadeur à la cour de France. Revenu à Londres, Prior, qui ne regardait la poésie que comme un amusement, composa des couplets aux belles, et des odes sur les événemens publics. Son Epître à Boileau sur la

Digitized by Google

victoire de *Bleinhem*, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, attira sur lui les regards de cette Souveraine. A la paix, il suivit Bolyngbrocke à Paris, et, après le départ de celui-ci, il resta seul chargé des fonctions d'ambassadeur, et n'en eut que le titre l'année suivante. Il avait l'amabilité d'un français; il fut recherché dans les cercles les plus brillans, et l'on citait ses reparties. Un Seigneur lui montrant les victoires de Louis XIV, peintes par Le Brun, dans la galerie de Versailles, lui demanda s'il y avait de semblables décorations dans le palais du roi d'Angleterre. *Les belles actions de mon maître*, répondit-il, *se voyent partout, excepté chez lui.*

Prior, de garçon cabaretier, parvenu à la plus belle ambassade de l'Europe, était au dernier degré de son élévation et au premier de ses infortunes. La Reine meurt; les Whigs ont le dessus; Prior est rappelé, arrêté, et, par arrêt du parlement, jeté en prison, où il reste deux ans. Il n'en sortit que pour se trouver, à 55 ans, sans autre fortune que son traitement de l'université. On le blâmait, pendant sa prospérité, de conserver ses modiques honoraires: *Je les garde*, disait-il, *pour avoir un jour de quoi vivre.* L'amitié vint à son secours. On l'engagea à faire une édition de ses œuvres. Les souscriptions furent nombreuses, et produisirent plus de 200,000 fr. Prior, retiré du monde, passa les dernières années de sa vie dans une campagne dé-

Digitized by Google

licieuse, qu'il devait à la généreuse amitié du comte Harley. C'est dans cette heureuse retraite, riche des plus beaux aspects de la nature, qu'il composa *Salomon, ou la Vanité humaine*, poème moral, qui fit voir que l'auteur ne convenait pas à traiter le genre élevé. Prior mourut le 18 septembre 1731, et fut enterré à Westminster.

Prior, dit Johnson, est correct et plein de pensées brillantes, mais qui ne lui appartiennent pas toujours: il manque souvent d'imagination, et le plan de ses ouvrages n'a pas dû lui coûter de grands efforts. Ses vers ont tout le mérite que peut donner le travail, et, s'ils ne charment pas toujours l'oreille, ils ne la blessent jamais. Il a quelquefois voulu imiter Horace, mais il est resté loin de son modèle. Prior ne réussit que dans les poésies légères, et, par un contraste assez singulier, il déploya ses talens, comme négociateur, dans les affaires les plus importantes et les plus délicates. Il parlait avec facilité, et aimait à s'emparer de la conversation. Le docteur Swift, son ami, s'en plaignait: « Le moyen, disait-il, de vivre avec M. « Prior; il occupe seul tout l'espace, et n'en laisse « point aux autres pour remuer le coude.» On lit, dans le second volume des *Anecdotes anglaises*, que Prior étant devenu sourd dans sa prison, on lui reprochait d'avoir négligé sa santé: *Comment pouvais-je*, disait-il, *prendre soin de mes oreilles, quand je n'étais pas sûr de ma tête.*

Digitized by Google

On ignore assez généralement que Prior a fait en français un impromptu, que M. Hennet rapporte dans sa poétique anglaise. Il était placé dans un souper près d'une très-jolie personne, et l'on chantait une chanson dont le refrain était :

Bannissons la mélancolie.

Son tour étant venu, il improvisa le couplet suivant :

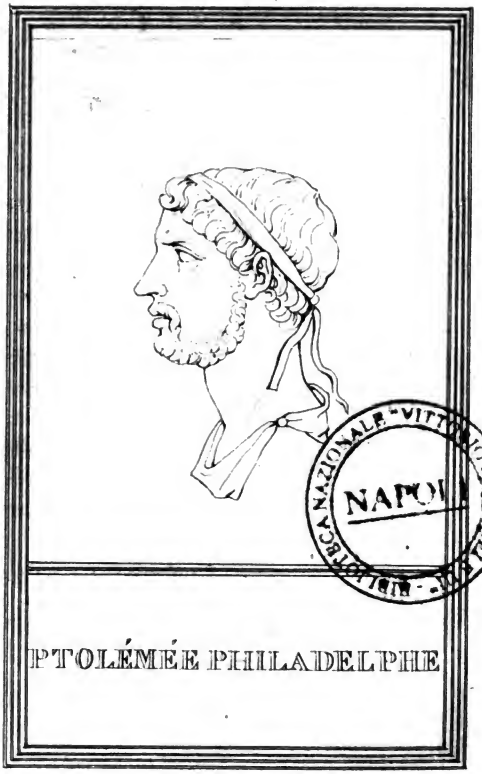
Mais cette voix et ces beaux yeux
Font Cupidon trop dangereux,
Et je suis triste quand je crie,
Bannissons la mélancolie.

Les œuvres complètes de Prior, qui comprennent ses Poésies amoureuses, ses Poèmes sur divers événemens publics : *Alma* et *Salomon*, et l'Histoire de ses Négociations, ont été publiées à Londres, en 1733, cinq vol. in-12.

Ph. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" - NAPOLI

PTOLÉMÉE PHILADELPHE

London direx.t

Digitized by Google

PTOLÉMÉE PHILADELPHE.

A la mort d'Alexandre, l'Egypte, conquise par ce Monarque, devint le partage de Ptolémée, fils de Lagus, qui renouvella la gloire et la splendeur de cet empire. Son fils, *Ptolémée Philadelphe,* lui succéda et marcha sur ses traces. Les premières actions de la jeunesse de ce prince nous sont inconnues; mais son goût pour les sciences et les arts, et ses heureux efforts pour faire fleurir le commerce dans ses états, nous assurent de la bonté de sa première éducation. Deux ans avant la mort de son père, il avait été associé à l'empire, et on lui donna le surnom de *Philadelphe*, si l'on en croit M. Le Vaillant, pour marquer l'amitié qu'il voulait entretenir avec son frère Ceraunus. Parvenu sur le trône, 285 ans avant J. C., il donna à ses peuples la fête la plus magnifique dont il soit parlé dans l'antiquité, et qu'Athénée décrit assez longuement. On y voyait des productions de tous les climats et des hommes de tous les pays; les parfums de l'Yémen, les troupeaux de l'Indus éblouissans de blancheur, les Abyssins chargés de poudre d'or, les fourrures du Nord, et les aromates des îles d'Asie, décoraient le cortége, et prouvaient que l'Egypte était le centre du commerce de l'univers.

Tandis que l'ambition des successeurs d'Ale-

Digitized by Google

xandre mettaient l'Asie en cendre, Ptolémée, tranquille au milieu de ses peuples, dont il était chéri, donnait tous ses soins à former sa belle bibliothéque d'Alexandrie, qu'il laissa à sa mort, composée de cent mille volumes. Voulant l'enrichir encore des Livres de Moyse, qui contenaient l'Histoire des Juifs, il forma le dessein de les faire traduire d'hébreu en grec. Le grand-prêtre Eléazar, qu'il avait comblé de présens, en lui demandant des traducteurs, fit partir 72 des juifs les plus instruits, qui achevèrent cet ouvrage en 72 jours. C'est ce qu'on appelle *la Version des Septante.*

Le bruit des exploits des Romains engagea Ptolémée à leur envoyer des ambassadeurs. L'année suivante ceux-ci conclurent avec lui un traité d'alliance et d'amitié.

Plusieurs révoltes engagèrent ce prince à prendre les armes: la plus considérable fut celle de 4,000 Gaulois qui prétendaient s'emparer de l'Egypte; ils furent forcés de se renfermer dans une île du Nil, où ils s'entre-tuèrent, pour ne pas mourir de faim.

Libre de ses ennemis, Ptolémée tourna tous ses regards vers le commerce. Il imagina d'enlever aux Tyriens tout celui de l'Orient. Pour y réussir, il continua le canal qui devait joindre la mer Rouge au Nil, et, plus heureux que Necos et Darius, il eut la gloire de l'achever. Il com-

Digitized by Google

mençait à la branche Pelusiaque et la ville de Cophtos, et se prolongeait jusqu'à Arsinoé, aujourd'hui Aggerout. La navigation du Golfe Arabique étant dangereuse à son extrémité, il fit bâtir la ville de Bérénice, à l'entrée du golfe, dans le pays des Troglodytes. On y portait par terre les marchandises de Cophtos, et, depuis cette ville jusqu'à la première, il construisit des citernes et des hôtelleries où les caravanes trouvaient des rafraîchissemens au milieu des déserts. Dans la suite, on se servit du port de Myos-Hormos, voisin de celui de Bérénice et beaucoup meilleur. De telles entreprises assurèrent à l'Egypte le commerce de l'Inde, de l'Ethiopie et de la Troglodytique, si célèbre dans l'antiquité; commerce, que Ptolémée protégea par une marine formidable dans la mer Rouge et dans la Méditerranée.

Antiochus Theos, jaloux de la gloire de l'Egypte, l'attaqua avec toutes les forces de Babylone et d'Orient; mais la révolte d'une partie de ses peuples, qu'il fut obligé d'aller dissiper, et son mariage avec Bérénice, fille de Ptolémée, rétablirent la paix entre les deux nations. Ptolémée n'en jouit pas longtemps; la mort d'Arsinoé, sa femme et sa sœur, qu'il aimait tendrement, causa la sienne. Il mourut, après un règne de 38 ans, l'an 247 avant J. C., à l'âge de 64 ans.

Ptolémée eut beaucoup de qualités et peu de défauts. Le ressentiment qu'il fit paraître contre

Digitized by Google

Démétrius de Phalère qu'il réduisit à se donner la mort, est la seule chose qu'on puisse lui reprocher. Il eut les goûts des grands monarques; il aima et protégea les sciences, les arts et les lettres, et ne négligea rien de ce qui pouvait servir à étendre les connaissances. Dionisius, par son ordre, parcourait l'Inde, et composa d'excellens Mémoires sur cette antique contrée; Ariston relevait les côtes de la mer Rouge; Euclide donnait aux mathématiques une direction nouvelle; et Lycophron, Callimaque, Théocrite, transportaient à Alexandrie les beaux jours de la poésie d'Athènes. Ptolémée fit plus pour sa gloire que ces fameux conquérans, qui ne laissent que leur nom après leur mort. Il encouragea les manufactures, et fit fleurir le commerce d'Egypte, qui n'a fait que s'accroître par la succession des siècles, en servant de lien entre l'Orient et l'Occident. Aussi, comme le remarque M. Rollin, « on doit regarder ce « Prince comme le bienfaiteur, non-seulement de « son royaume, mais du genre humain et de toute « la postérité. »

Ph. L. R.

Digitized by Google

PTOLÉMÉE.

Landon direx.t

Digitized by Google

PTOLÉMÉE.

Ptolémée naquit à Ptolémaïde en Egypte. Il vécut à Alexandrie, vers l'an 130 de l'ère chrétienne, sous les empereurs Adrien et Antonin. La ressemblance de son nom avec celui des souverains de l'Egypte a fait penser à quelques auteurs qu'il était de la famille royale; mais cette supposition, qui n'ajouterait rien à son mérite comme astronome, ne paraît pas fondée. La postérité a oublié sa naissance; il n'est resté que ses ouvrages.

Ptolémée a fait un grand nombre de découvertes importantes pour l'astronomie. C'est lui qui a reconnu le premier, celle des inégalités du mouvement de la lune que l'on nomme l'*érection*. Dans les premières idées que les hommes se sont faites du mouvement des astres, ils ont dû d'abord le supposer uniforme et circulaire; c'était l'hypothèse la plus simple que l'on pût imaginer. Mais, en observant avec plus de soin, on a pu bientôt s'apercevoir qu'elle ne suffisait pas à représenter les positions des astres, qui vont tantôt plus lentement, tantôt plus vîte, et qui se trouvent dans certains temps plus près de la terre, dans d'autres plus loin. On a donc été obligé de former de nouvelles hypothèses pour expliquer complètement les variations. C'est l'objet de tous

Digitized by Google

les systèmes astronomiques. Ptolémée en avait imaginé un, très-ingénieux, qui a été longtemps adopté. Il traçait autour de la terre une première circonférence, sur laquelle il faisait mouvoir le centre d'une autre circonférence, sur celle-ci le centre d'un troisième et ainsi de suite jusqu'à une dernière circonférence sur laquelle il plaçait l'astre dont il voulait représenter le mouvement. En multipliant suffisamment ces cercles, en variant convenablement leurs rayons, on parvient à suivre et à imiter toutes les irrégularités de l'astre. Mais cette hypothèse assez compliquée ne suffit pas aussi bien à représenter les variations de distance. Cet inconvénient était moins sensible du temps de Ptolémée, où l'on n'avait que très-peu de moyens d'apprécier et même d'apercevoir ces variations; aussi régnait-il alors une grande incertitude sur le rang qu'il fallait donner dans le ciel aux différens corps célestes, sur l'éloignement de la terre où il fallait les placer, et surtout sur le centre autour duquel ils devaient exécuter leurs révolutions. Toutes ces choses sont maintenant bien connues, et l'on sait, avec la plus grande certitude, que la terre et tous les corps qui composent notre système planétaire tournent autour du soleil; mais il n'en était pas de même alors. Ptolémée adopta l'opinion vulgaire qui plaçait la terre au centre du monde; il ne connut pas ou il n'apprécia point les découvertes des Egyptiens

Digitized by Google

sur les vrais mouvemens de Mercure et de Vénus autour du soleil, non plus que les idées justes et grandes exposées par Pythagore sur l'arrangement de l'univers, idées qui, s'il les eût suivies, l'eussent conduit dès-lors à la connaissance du véritable système du monde.

Ptolémée donna une exposition complète de son système dans un grand ouvrage intitulé *Almageste*, où il rassembla toutes les connaissances astronomiques de son temps, et qui est un des plus précieux monumens de l'antiquité. Cette entreprise eût suffi à elle seule pour occuper toute la vie d'un homme moins laborieux; Ptolémée n'y borna pas son activité. On a de lui beaucoup d'autres ouvrages sur diverses parties des mathématiques, sur l'astronomie, la chronologie, et la musique qui chez les anciens faisait, comme on sait, partie des études des philosophes. Il a aussi composé un Traité d'Optique que l'on croyait perdu, mais dont il existe une traduction latine manuscrite à la Bibliothéque nationale. Enfin, un de ses ouvrages les plus importans et les plus utiles, est une Géographie en huit livres, dans lesquels il donne les diverses méthodes de projections propres à représenter le globe terrestre ou ses parties, et où il a fixé la position des lieux qui étaient connus de son temps. C'est là que l'on voit, pour la première fois, les déterminations des lieux par longitude et latitude, procédé imaginé

Digitized by Google

par Hipparque, et qui est devenu la base de toutes les cartes géographiques. Ptolémée, auteur de tant de travaux variés, a été pendant longtemps regardé comme le premier des astronomes; ses opinions ont régné après lui pendant quatorze siécles. Mais, lorsque son système fut renversé, et qu'on l'eût remplacé par des idées plus vraies de l'univers, on passa, comme cela n'est que trop ordinaire, d'une trop grande admiration à un injuste mépris. M. Laplace a réparé ce tort dans son grand ouvrage, qui est en quelque sorte l'*Almageste* de notre âge, et il a assigné à Ptolémée une place qu'on ne lui ôtera plus.

I. B.

Digitized by Google

Digitized by Google

PUFFENDORF.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Hoecker Ehrenstrahl pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

PUFFENDORF.

En fait de connaissances politiques et de véritables idées morales, les modernes l'emportent de beaucoup sur les anciens. Citoyens de petites républiques, et justement fiers de la gloire de leur patrie, les philosophes grecs portaient le patriotisme à l'excès: ils ne voyaient dans les autres peuples que des barbares, dans les vaincus que des êtres avilis, faits pour l'esclavage. Enthousiastes de quelques législateurs devenus célèbres par les résultats de leurs institutions, ils consacraient par leurs éloges les violations les plus outrageantes faites à la morale, à la pudeur, à l'humanité. Cicéron eut des idées plus saines que les sages du Portique et de l'Académie: dans son *Traité des Offices,* il assigne les devoirs de tous les âges et de tous les états; dans son *Traité des Lois,* il donne à la morale de bases antérieures à tous les gouvernemens, à toutes les conventions humaines. Sans avoir le génie de l'orateur romain, Puffendorf fit, sur le droit naturel, un ouvrage plus profond que ceux du sage de Tusculum; il sème, il développe tous les principes; il examine la nature de l'homme, l'origine des sociétés; il établit tous les préceptes qu'une créature raisonnable peut suivre; il discute les devoirs de toutes les professions, l'étendue du pouvoir civil, le droit de vie et de mort, celui de faire la paix et la guerre, de contracter des alliances; il se montre souvent le

Digitized by Google

défenseur de la dignité humaine, l'ennemi des violences et de l'oppression; mais il n'est point toujours exempt d'erreurs. On ne doit point excuser celles des hommes célèbres, parce qu'elles produisent sur les esprits de funestes impressions. On est révolté de voir qu'il justifie la loi barbare qui fait peser sur les enfans les fautes des pères, qui les dépouille de la fortune et de l'honneur : doctrine d'autant plus affreuse qu'elle frappe l'innocent après avoir puni le coupable, et qu'elle offre à l'horreur de la société celui qui ne devrait être pour elle qu'un objet de compassion. Puffendorf déroge sur ce point à ses propres principes; il regarde l'esclavage comme une horrible violation des droits de l'humanité. Que produit-il? il fait rejaillir sur les enfans la dégradation du père; il leur fait partager son exhérédation sociale, quoiqu'ils n'aient été personnellement ni rebelles ni vaincus; et cet esclavage, que Puffendorf réprouve avec justice quand il est le résultat de la victoire, il en légitime les plus tristes effets lorsqu'il s'agit de la postérité de l'homme que le crime, ou quelquefois l'erreur des juges, a flétri. Il émet un autre principe, dont l'application pourrait être dangereuse, et qui ne sera point admise devant les tribunaux. Il excuse le larcin quand il est l'effet de l'extrême nécessité et du besoin de nous soustraire à une mort certaine. Cicéron, sur cette matière, avait exprimé une opinion différente.

Le *Traité du droit de la Nature et des Gens*, qui a fait la réputation de Puffendorf, exige un

Digitized by Google

lecteur méditatif et difficile à rebuter. On y trouve peu de méthode, peu de clarté, des détails inutiles, et des objets importans qui ne sont qu'indiqués, une métaphysique aride, et une morale que la chaleur de l'ame n'anime point.

Ce célèbre publiciste fit beaucoup d'autres ouvrages moins connus; son nom fait encore lire l'histoire de la Suède, sujet qui aurait exigé une plume plus éloquente. Puffendorf était dépourvu de cette imagination qui nous transporte sur le théâtre des grands événemens, et les présente à notre pensée comme si nous en avions été les témoins; de cet enthousiasme qui nous passionne pour les grands hommes et les grands caractères, de cette sensibilité qui nous attendrit sur les malheurs qu'offrent à chaque page les annales des nations; et, sans ces qualités, il est impossible de bien sentir et de bien peindre. Il eût eu besoin du talent de narrer de Vertot; et Vertot aurait eu besoin de sa science et de sa philosophie. Son introduction à l'histoire des principaux états de l'Europe ne méritait point d'être traduite dans notre langue : c'était l'ébauche des leçons que Puffendorf donnait comme professeur, et les meilleures leçons des plus habiles maîtres forment rarement un ouvrage digne du public.

La vie de ce philosophe, né en 1631, offre peu de circonstances intéressantes. Il dut le jour au ministre d'un village de Misnie, dans la haute Saxe. Son père, pauvre mais instruit, lui procura l'avantage d'une excellente éducation. L'état de pré-

Digitized by Google

cepteur est souvent méprisé ; car peu de parens sont capables d'en donner de bons à leurs enfans, et le mauvais choix des hommes avilit la profession. Puffendorf la remplit, d'une manière digne de lui, près des fils d'un ambassadeur de Suède à la cour de Danemarck. La guerre ayant éclaté entre ces deux états, l'ambassadeur suédois fut arrêté avec toute sa suite. C'est pendant la captivité que Puffendorf essuya dans cette occasion qu'il conçut le plan de son principal ouvrage. Dans la suite Puffendorf occupa une chaire de professeur de droit de la nature et des gens à Heidelberg, dans le Palatinat, chaire qui fut instituée pour lui. Charles XI, roi de Suède, se l'attacha en qualité de conseiller et d'historiographe. Puffendorf eut les mêmes titres auprès de Guillaume, électeur de Brandebourg. On ne sait point s'il dut celui de baron à Charles XI ou à Léopold. Ce fait est resté indécis, parce qu'il est indifférent : la noblesse d'un philosophe est fondée sur les lumières qu'il communique à l'espèce humaine. Il mourut à Berlin en 1694. Il jouit dès son vivant de toute sa réputation, et ses ouvrages furent regardés comme classiques dès l'instant qu'ils parurent.

Digitized by Google

PUGATSCHEW.

De Mailly pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

PUGATSCHEW.

Ymilca, ou Iehelman Pugatschew, né à Simonisk, sur le Don, servit d'abord la Russie contre le roi de Prusse, et contre les Turcs, déserta ses drapeaux, passa en Pologne chez les hermites du rit grec, gagna la petite Russie, rassembla une troupe de Cosaques vagabonds, prit des forteresses dans le gouvernement d'Orenbourg, s'y fit des prosélytes auxquels il permit une vie sans discipline, massacra ceux qui lui résistèrent, parvint à soulever une partie de l'empire, et fit payer des roubles à son effigie, autour de laquelle était écrit, en langue russe, *Pierre III, empereur de toutes les Russies :* au revers, on lisait : *redivivus et ultor.*

Catherine II mit sa tête à prix, promit cent mille roubles à celui qui l'apporterait à Pétersbourg, et fit marcher contre lui le général Alexandre Bibikow, dont les forces divisées défirent successivement les pelotons de rebelles qu'il atteignit, ou qui ne craignirent pas de l'attaquer.

La noblesse de Casan fut la première qui forma un corps pour la défense de la patrie, et Catherine en fut si reconnaissante qu'elle voulut, non-seulement être membre de cette noblesse, mais regardée comme bourgeoise de la ville.

Cependant l'armée principale de Pugatschew

Digitized by Google

était composée de trente mille hommes, à la tête desquels il faisait journellement de nouvelles conquêtes; mais il eut la maladresse de négliger la prise de Moscow, où cent mille serfs l'attendaient pour s'armer en sa faveur; et cette faute décida sa perte. Ses partisans même en hâtèrent l'instant; et, dénués de tout, indignés de ses cruautés, ils le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck.

Amené à Moscow, dans une cage de fer, le 21 janvier 1775, Pugatschew y subit la mort la plus violente; et autant ses victoires lui avaient inspiré d'audace, autant l'approche du supplice le rendit lâche et pusillanime.

« Après Tamerlan, dit l'impératrice dans une « de ses lettres à Voltaire, il n'est point de scé- « lérat qui ait fait autant de mal à l'espèce hu- « maine. Hommes, femmes et enfans, officiers et « soldats, il n'épargnait personne, et livrait au « pillage les maisons même de ceux qui l'avaient « bien accueilli. »

Catherine crut d'abord qu'il était l'instrument de quelque puissance ennemie, mais on ne lui trouva aucune correspondance qui en offrît la présomption: le malheureux ne savait ni lire, ni écrire.

F. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

PUGET.

Puget Fils pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

Digitized by Google

PUGET.

Pierre Puget, que l'on a surnommé avec raison le Michel-Ange de la France, fut, ainsi que cet artiste étonnant, peintre habile, grand architecte et célèbre sculpteur. Né à Marseille, en 1622, il eut le caractère impétueux du génie. Son père, architecte et sculpteur, lui enseigna les premiers élémens du dessin. Placé ensuite chez un constructeur de galères qui exécutait lui-même les ornemens souvent grossiers de ces sortes de bâtimens, Puget surpassa bientôt son maître, et dirigea même ses ateliers. Mais il sentait en lui le germe d'un talent supérieur, et il partit pour l'Italie. Arrêté quelque temps à Florence où il espérait trouver l'occupation lucrative que son peu de fortune lui rendait nécessaire, il se fit admirer des sculpteurs orgueilleux qui d'abord l'avaient regardé avec mépris. Avant 20 ans, Puget était célèbre dans la patrie de Michel-Ange.

Il quitta Florence pour se rendre à Rome où il était attiré par la réputation de Pietre de Cortone : admis dans l'école de ce peintre, il fit des progrès rapides, et accompagna son nouveau maître qui allait à Florence pour y peindre les plafonds du palais Pitti. Malgré les tentatives que l'on fit pour le retenir dans cette ville, Puget voulut revoir sa patrie, et revint à Marseille à 21 ans. Accueilli

Digitized by Google

avec distinction, il y fut chargé de faire le dessin du plus beau vaisseau qu'il pût imaginer: le vaisseau fut exécuté et surnommé *la Reine*, en l'honneur de la reine mère, Anne d'Autriche, surintendante de la marine française.

Un Feuillant, qui allait à Rome par ordre de cette princesse, pour faire dessiner tous les monumens antiques, ne crut pas pouvoir mettre ce travail en de meilleures mains que celles de Puget qui, fier de l'exécuter, y employa cinq à six années: malheureusement, on ne sait ce qu'est devenue cette précieuse collection.

A son retour de Rome, il fit plusieurs tableaux, et, se livrant avec trop d'ardeur à la peinture, il tomba malade; forcé d'abandonner cet art, il ne pratiqua plus dès-lors que l'architecture et la sculpture. Les deux Termes qui ornent la façade de l'hôtel-de-ville à Toulon, furent son premier ouvrage dans cette ville: à Marseille, il fit des projets d'embellissement qui assurent sa réputation comme architecte. Fouquet l'envoya à Gènes pour choisir des marbres, et, ce surintendant ayant été disgracié, Puget séjourna dans cette ville qu'il enrichit de plusieurs chef-d'œuvres. On y voit encore avec admiration un S. Sébastien, un S. Ambroise, une Assomption et plusieurs décorations en peinture et en architecture.

Il était dans la destinée de Puget de ne pouvoir se fixer nulle part, non par inconstance, mais par

Digitized by Google

la bizarrerie des circonstances qui lui promettaient partout un sort brillant et renversaient toutes ses espérances au moment où il se préparait à jouir de sa gloire. C'est ainsi qu'il perdit, en peu de temps, le duc de Mantoue, son protecteur, et le duc de Beaufort qui lui avait ordonné à Toulon des travaux considérables. Puget avait, dans ce port, la qualité de directeur des ouvrages relatifs à la décoration des vaisseaux, avec une pension de 1200 écus que lui fit obtenir Colbert à qui Bernin, alors en France, ne cessait de vanter le mérite de l'artiste français. Cette générosité de la part de Bernin honore également ces deux grands sculpteurs.

Puget travailla encore, pour Gènes et pour Toulon, à différens modèles qu'il n'eut point la satisfaction d'exécuter par l'effet des obstacles que la fortune et l'envie lui opposèrent. Il en fut de même des projets qu'il fit pour une place publique et pour la statue de Louis XIV à Marseille. Cependant il introduisit à Toulon l'usage de plusieurs machines ingénieuses pour le service de la marine. Enfin le marbre qui recélait la célèbre statue du Milon arriva de Gènes, et Puget fit sortir du bloc un chef-d'œuvre qui, placé dans le parc de Versailles, est encore aujourd'hui l'honneur de la sculpture moderne. Son groupe de Persée et Andromède, que, dans le temps, l'on opposa au Milon, offre des beautés d'un autre genre.

Puget vint à Versailles, où Louis XIV lui fit

Digitized by Google

un accueil distingué ; mais, peu fait pour vivre à la cour, il se retira bientôt à Marseille où il se fit bâtir, vers la porte de Rome, une petite maison que les étrangers visitent encore avec intérêt. Il donna aussi les plans de l'église des Capucins et de celle de la Charité qui fut achevée par son fils.

Il travaillait, pour se délasser, à son bas-relief d'Alexandre devant Diogène ; et entreprit ensuite celui de la Peste de Milan qu'il laissa imparfait. Les intendans de la santé le firent placer dans leur chapelle à l'entrée du parc à Marseille.

On recherche avec empressement des dessins de marine sur vélin que Puget terminait avec un soin et une intelligence admirables.

Ami de tous les arts, doué de tous les talens, né avec un esprit solide, une ame élevée, Puget mena une vie agitée sans cesse par de nouvelles contrariétés ; il est célèbre, et ne fut point heureux. Il mourut dans sa patrie, épuisé de fatigues, le 2 décembre 1694, à l'âge de 72 ans et deux mois. Peut-être faut-il attribuer à l'âpreté de son caractère une partie des troubles et des chagrins que lui suscita l'Envie.

L. G.

Digitized by Google

Digitized by Google

PUYSEGUR.

NAPOLI

Tournière pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

LE M^CHAL DE PUYSÉGUR.

Jacques-François de Chastenet, marquis de Puységur, chevalier des ordres et maréchal de France, naquit à Paris en 1655. Il était fils de Jacques de Puységur, qui, après avoir servi plus de quarante ans avec le plus grand zèle et beaucoup de distinction, a laissé des mémoires estimés. Le fils entra au service dès qu'il fut en état de porter les armes, et s'éleva de grade en grade par des actions d'éclat; il était lieutenant-colonel du régiment du roi lorsque Louis XIV le distingua et apprécia son mérite. « Puységur, *dit le duc de S.-Simon*, fut l'ami « du maréchal de Luxembourg, et, en qualité de « maréchal-des-logis de son armée, l'instrument de « tout ce que ce général fit de beau dans ses der- « nières campagnes. M. de Luxembourg se repo- « sait de tout sur lui avec une confiance entière, à « laquelle Puységur répondit avec une capacité « supérieure, une simplicité et une modestie qui ne « se démentirent jamais, mais qui ne l'empêchaient « point de dire la vérité tout haut, et de soutenir « avec fermeté son opinion. A la valeur, aux « talens dans toutes les parties de l'art militaire, « Puységur unit toujours *une grande netteté de* « *mains*, une grande équité à rendre justice par « ses témoignages, *un cœur et un esprit citoyens*, « qui le dirigèrent uniquement et très-souvent au « mépris et au danger de sa fortune, avec une fer-

Digitized by Google

« meté qui ne faiblit jamais, quoique bien souvent à « l'épreuve, et qui jamais aussi ne le fit sortir de « sa place ». Cet éloge ne peut être suspect de la part du duc de S.-Simon, auquel on ne peut pas reprocher de ne voir dans les hommes que leurs belles qualités. « A la fin, ajoute-t-il, Puységur « est devenu maréchal de France, avec l'applau- « dissement général, malgré le ministre qui le fit, « et qui, après une longue résistance, n'osa se « commettre au cri public, et au déshonneur qu'il « aurait fait au bâton s'il ne le lui avait pas donné. « Il le fit chevalier de l'ordre avec la même répu- « gnance et les mêmes délais ». En effet, Puységur, lieutenant-général dès 1704, regardé par Louis XIV comme un de ses meilleurs officiers, honoré de sa confiance et de celle de l'armée entière, appelé par l'estime générale au conseil de guerre établi après la mort du roi, en 1715, ne fut créé maréchal de France qu'en 1734, encore sa nomination ne fut-elle déclarée qu'au commencement de l'année suivante, et il ne fut chevalier des ordres qu'en 1739. Il mourut en 1743, laissant sur *l'art de la guerre* un ouvrage estimé qui fut publié par son fils, en 1749, *in-folio* et *in*-4°. Cet écrit, dans lequel le maréchal de Puységur examine les causes des victoires et des défaites, et l'utilité des diverses évolutions, est du plus grand intérêt pour les militaires qui veulent connaître à fond leur profession. Il en a paru un fort bon extrait en deux volumes *in*-12, sous le nom d'*Etudes militaires*. M.

Digitized by Google

Digitized by Google

PYTHAGORE

BIBLIOTECA NAZIONALE

London direx.

Digitized by Google

PYTHAGORE.

Ce philosophe jouit d'une très-grande réputation, quoiqu'il n'ait rien écrit et que sa doctrine ait été singulièrement altérée. L'histoire de sa vie est mêlée d'une foule de fables au travers desquelles il est bien difficile de trouver la vérité. Les ennemis du christianisme lui attribuèrent des miracles, dans l'intention de jeter des doutes sur la divinité du Christ; efforts qui n'ont point empêché le triomphe de sa religion sur toutes les opinions des philosophes et sur toutes les conceptions de la sagesse humaine.

Pythagore naquit à Samos, vers l'an 592 avant Jésus-Christ. Il voyagea dans sa jeunesse; il prit dans l'Inde le système de la Métempsycose, répandu chez la plupart des peuples de l'Asie; système approprié aux idées du vulgaire, et qui, en préservant l'ame de l'anéantissement, la fait changer de domaine, la fait survivre à toutes les mutations, la fait passer du corps de l'homme dans celui de la brute. Cette doctrine est encore celle des Banians du Mogol et des Talapoins de Siam. Elle est bien loin d'inspirer la même élévation d'esprit que les idées d'immortalité que nous présente le Christianisme. D'après ses dogmes augustes, l'ame ne se sépare du corps que pour aller expier ses fautes ou pour aller jouir de ré-

Digitized by Google

compenses éternelles. Toutes les idées grandes et sublimes s'attachent à cette glorieuse immortalité. Le juste est appelé à la contemplation de l'Etre des êtres, à l'étude de ses perfections, et il doit jouir, pendant des siécles sans fin, des merveilles qui se sont dérobées ici bas à son intelligence.

Pythagore reçut des leçons de Phéracide, qui était à la fois poète, astronome et moraliste, et le premier qui ait écrit en prose sur l'immortalité de l'ame et sur la nature des Dieux; car les premiers philosophes écrivirent en vers ainsi que les premiers historiens.

Crotone fut le lieu que Pythagore choisit pour y placer son école. Les uns disent qu'il réforma les mœurs de cette ville corrompue, qu'il détruisit le goût du luxe, des amours illicites, qu'il établit dans toutes les familles la paix, l'innocence et la concorde. D'autres assurent, au contraire, que les Crotoniates l'accablèrent de mauvais traitemens, qu'ils troublèrent la paix de son école, et l'égorgèrent à l'âge de 104 ans.

Lequel de ces récits faut-il croire? Malheureusement celui qui honore le moins les hommes est le plus vraisemblable. En général, ils haïssent la vertu, les lumières excitent leur jalousie, les grands talens leur portent ombrage. L'histoire est partout remplie des malheurs et des persécutions que les génies supérieurs ont eu à essuyer, et de

Digitized by Google

l'humiliant triomphe de la perversité, de la sottise et de la superstition.

Sa manière d'initier ses disciples à la science était propre à rebuter ceux qui ne se sentaient point un ardent amour pour la sagesse : on leur imposait plusieurs années de silence ; on leur interdisait l'usage des viandes et du vin ; on ne leur permettait que des alimens qui ne pouvaient point troubler les opérations de l'esprit. D'ailleurs la musique et la danse, en donnant au corps un agréable exercice, répandaient sur leurs ames une douce sérénité. L'école de Pythagore ressemblait à un monastère ; mais les principes des disciples étaient bien différens de ceux des moines. Les Pythagoriciens ne se séquestraient du monde, pendant quelques années, que pour y reparaître plus instruits, plus vertueux, plus capables de lui être utiles ; tandis que nos Cénobites se faisaient honneur de rompre entièrement avec la société, et faisaient consister la perfection dans l'indifférence et le mépris pour leurs semblables. Pythagore avait deux modes d'enseignement ; l'un se faisait dans les places, sous les portiques, dans les temples ; l'autre ne se communiquait qu'avec le mystère le plus imposant et le plus propre à subjuguer les imaginations. Un dévouement parfait à la doctrine du maître devait être le résultat d'une instruction aussi habilement dirigée. L'école de ce Sage ne subsista guères néanmoins

Digitized by Google

que deux siécles après sa mort. Le savant professeur Meyners prétend, dans son Histoire des Sciences chez les Grecs, que cette école s'éteignit par l'effet de la violence, que le mystère dont elle s'environnait la rendit suspecte aux tyrans, et que le zèle des Pythagoriciens pour les droits des peuples leur mérita l'honorable proscription dans laquelle ils furent enveloppés. Cette opinion n'est point appuyée sur des monumens assez authentiques pour mériter une entière confiance. Il est probable que l'école pythagoricienne s'anéantit plutôt par l'éclat de celle de Socrate, agrandie, embellie par l'éloquence de Platon, honorée par le grand nombre d'hommes d'état, de guerriers qui en sortaient; qu'elle dut céder à la popularité du système d'Epicure; et que la doctrine de Zénon, toute sévère qu'elle était, devait être préférée, par les jouissances qu'elle présentait à l'orgueil, à une secte paisible, qui n'offrait que les plaisirs calmes de la contemplation, et qui jetait peu d'éclat au dehors. Il est à remarquer qu'aucun Romain, illustre dans les beaux jours de la littérature, ne parut s'occuper de la doctrine de Pythagore; tandis que celles de Platon, d'Epicure, d'Aristote, furent étendues, embellies par d'habiles écrivains. Ovide est le seul poète latin que nous connaissions qui ait développé le système de la Métempsycose, bien plus favorable à la poésie que le système des Atômes que Lucrèce

Digitized by Google

eut le malheur de revêtir du charme de ses vers. Il n'y eut point de véritables Pythagoriciens sous les empereurs; il n'y eut que des Eclectiques qui prirent, de Pythagore, de Platon et des autres philosophes, ce qu'ils jugèrent de plus convenable, ce qui s'associait le mieux à leurs systèmes. Appollonius de Thyane n'appartient à la secte pythagoricienne que par quelques idées; l'ensemble de son système est son propre ouvrage. D'ailleurs, sa vie et sa doctrine ont été tellement défigurées qu'on ne sait si cet homme extraordinaire doit être regardé comme un sage ou comme un imposteur.

Dans la courte époque de son existence dans la Grèce, le Pythagoricisme fut illustré par quelques hommes d'un mérite éminent, tels qu'Archytas, géomètre célèbre, homme d'état, excellent citoyen qui servit une patrie ingrate, et eut le courage de ne point se repentir du bien qu'il lui avait fait; et Empédocle, dont l'amour du merveilleux fit un magicien, parce qu'il connaissait les secrets de la nature, et savait tirer un heureux parti de ses connaissances, et qu'il joignait à l'esprit observateur du physicien le génie du poète et le talent du moraliste.

On peut renfermer en peu de mots l'idée que présente la doctrine de Pythagore, d'après les discours conservés par ses disciples. Ce qu'il nous dit sur la musique ne nous apprend rien;

Digitized by Google

sur la métaphysique, il est obscur comme la plupart des philosophes ; en morale, il est clair, précis, il dit des choses excellentes, par la raison qu'il est aussi facile de bien parler sur la morale qu'il est difficile de la bien pratiquer. Ses préceptes sur la santé ne nous sont pas plus utiles que ceux d'Hésiode sur l'agriculture. Il employe souvent des expressions symboliques ; mais ses maximes ne sont point des oracles dont il soit impossible de pénétrer le sens. Les *Vers dorés* qu'on lui attribue ne lui appartiennent pas.

L....e

Digitized by Google

Digitized by Google

QUESNAY.

NAPOLI

J. Chevallier pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

QUESNAY.

François Quesnay, médecin ordinaire du roi, de l'académie des sciences, naquit en 1694.

Jusqu'à sa dix-septième année il ne s'était occupé que des travaux de la campagne ; mais à cet âge, pressé par le besoin de s'instruire, il s'adressa au chirurgien de son village, qui lui donna les premières leçons de latin, de grec, et même de chirurgie. Dans l'intervalle de ses leçons, Quesnay lisait avec un intérêt particulier *la Maison Rustique*, et c'est vraisemblablement à cette lecture que la secte des économistes doit son origine.

Les progrès de Quesnay dans la chirurgie furent si rapides, que son maître s'étant emparé des extraits que son élève rédigeait, s'en servit pour se présenter à l'Ecole Saint-Côme, qui l'accueillit avec distinction. Cette circonstance révélant à Quesnay ses forces, l'encouragea à se faire admettre lui-même.

Il alla d'abord s'établir à Mantes, où il passa plusieurs années. Garengeot, célèbre chirurgien, apprécia les talens de Quesnay, le fit connaître à la Peyronie, qui l'appela à Paris, pour y remplir les fonctions de secrétaire de la nouvelle académie de chirurgie. Il en devint un des ornemens, en publia les mémoires, et la préface de cet ouvrage peut être regardée comme un modèle en ce genre.

La goutte ayant enlevé à Quesnay la faculté

Digitized by Google

d'exercer la chirurgie, il se livra tout entier à la pratique de la médecine. Il fut nommé médecin ordinaire du roi, et conserva dans ses fonctions la même ardeur pour le travail, la simplicité et la franchise de son caractère.

Le dauphin père de Louis XVI, s'entretenant avec lui, se plaignait de la grande difficulté pour les rois d'apprendre à bien gouverner. « Monseigneur, je n'y trouve aucune difficulté, repartit Quesnay. — Que feriez-vous donc si vous étiez roi? — Je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait? — Les lois. »

Après la petite-vérole de ce prince, Louis XV donna des lettres de noblesse à Quesnay, qu'il appelait *sonpenseur*, et voulut que ses armoiries fussent composées de trois fleurs de pensée.

Quesnay s'occupa toujours beaucoup plus des intérêts des autres que des siens propres; son humanité, sa générosité, étaient extrêmes; et quoiqu'il eût des emplois très-lucratifs, il amassa peu de fortune. Il porta jusqu'au scrupule la crainte d'abuser de la faveur dont il jouissait. Croyant avoir contribué au gain d'un procès pour lequel il avait employé le crédit de madame de Pompadour, il envoya à la partie condamnée la somme que devait lui coûter la perte de ce procès.

Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages de médecine; les plus importans sont le *Traité sur l'Economie animale*, où l'auteur s'est souvent laissé entraîner par son imagination, mais où il a dé-

Digitized by Google

veloppé avec beaucoup d'art l'influence réciproque du physique et du moral de l'homme; et le *Traité sur les Fièvres*, dans lequel on trouve, parmi des opinions hasardées, une exposition très-utile de la doctrine des anciens.

Le besoin du travail et de la méditation était si impérieux chez lui, qu'à l'âge de quatre-vingts ans, on le vit se livrer avec ardeur à l'étude des mathématiques, et à la résolution des problèmes de la plus haute géométrie. Il crut même avoir fait des découvertes qui sont regardées comme impossibles. Cette illusion donna d'heureux momens à sa vieillesse.

Ce fut aussi vers les quinze dernières années de sa vie qu'il s'occupa plus particulièrement de l'économie politique appliquée à l'économie rurale. Il publia divers articles dans l'*Encyclopédie*, et plusieurs opuscules relatifs à cette science, entre autres *Le Physiocrate, ou du Gouvernement le plus avantageux au genre humain;* ouvrage assez obscur, que certains critiques ont dit être l'Alcoran des économistes.

Quesnay mourut à Versailles, le 16 décembre 1774, sept mois après Louis XV, qui l'avait honoré d'une constante amitié.

Comme chirurgien, Quesnay a été jugé par ses pairs, puisque l'académie de chirurgie lui accorda, ainsi qu'à Petit, l'honneur de faire placer, de son vivant, son buste dans la salle de ses assemblées. Comme médecin, il a joui d'une considéra-

Digitized by Google

tion méritée par ses écrits et par ses talens ; comme économiste, il ne nous appartient pas de le juger. Quelques passages d'un éloge fait par un de ses sectateurs achèveront de faire connaître le caractère, l'esprit et le cœur de Quesnay.

« La méthode fut le caractère propre de son esprit, l'amour de l'ordre et de la justice fut la « passion dominante de son cœur ; voilà l'origine « de ses découvertes, voilà la source de ses vertus. « Dur à lui-même, mais sensible à l'excès pour « l'humanité souffrante, une action généreuse lui « arrachait des larmes ! Jamais homme ne fut plus « contredit, et jamais homme ne porta moins d'aigreur dans la controverse. Il discutait toujours pour « l'intérêt de la vérité, mais jamais il ne disputait « pour l'intérêt de son amour-propre..... Le calme « de son ame s'annonçait par la sérénité de son « visage..... Il souffrait tranquillement les infirmités de la vieillesse : *Il n'y voyait*, disait-il, « *que l'opération lente de la nature, qui démolissait des ruines.* L'observation de la nature lui « était devenue une habitude..... Ne se pressant « jamais de parler, écoutant attentivement, il rapprochait très-vivement ce qu'il venait d'entendre : l'ordre qu'il mettait dans vos idées vous « les éclaircissait à vous-mêmes; et comme Socrate avec lequel il avait quelque ressemblance « dans les traits de la figure, il avait fait une étude « particulière de l'art d'accoucher les esprits..... »

E. J. B.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUINAULT.

NAPOLI

Edelinck del.[t] *Landon direx.*[t]

Digitized by Google

QUINAULT.

« J'étais fort jeune, dit Boileau dans une de ses « lettres, quand j'écrivis contre M. Quinault, et il « n'avait fait aucun des ouvrages qui lui ont acquis « depuis une juste réputation. » Il faut voir dans cet aveu une véritable rétractation, car c'étaient ces mêmes ouvrages que Boileau avait désignés par les vers si connus de la dixième Satire,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique:

Vers que M. de la Harpe a fort heureusement retournés ainsi:

Ces accords languissans, cette faible harmonie,
Que réchauffa Quinault des feux de son génie.

Au demeuraut, que Boileau ait ou non senti le charme d'*Atys*, d'*Armide*, de *Roland*, d'*Isis*, de *Proserpine*, etc.; qu'il ait été injuste envers le poète, ou seulement trop sévère envers le genre, ce qui est bien plus vraisemblable; il n'est pas moins certain que Quinault, doit être compté, comme le dit Voltaire, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siécle éternellement mémorable de Louis XIV. Il a vraiment créé le drame lyrique, et il n'a pas été surpassé dans ce genre, quoiqu'il ait eu pour successeurs des hommes de mérite: c'est là surtout ce qui a fait reconnaître le sien. Quinault travailla très-jeune pour le

Digitized by Google

théâtre. Il fit des tragédies, et malheureusement pour lui deux ou trois de ses pièces, non moins mauvaises que les autres, eurent un grand succès. Ce fut assez pour allumer le courroux d'un homme qui, comme Boileau, s'était formé l'idée de la perfection de l'art, avant même que Racine la réalisât sur la scène et donnât Andromaque. Aussi les premières satires firent-elles justice de l'auteur d'*Astrate*. Quinault réussit mieux dans la comédie. Profitant des leçons de Molière, il donna la Mère coquette, et cette pièce est restée au théâtre. Enfin les fêtes de Louis XIV, en associant les talens de ce poète à ceux du musicien Lulli, appelèrent Quinault dans la carrière où son talent devait briller avec éclat. Il composa des tragédies lyriques, et dès-lors il mérita une place parmi nos meilleurs écrivains. Intéressant dans le choix de ses sujets, ingénieux, riche et varié dans ses plans, et surtout facile, doux, harmonieux, plein de grâce et de délicatesse dans son style, il créa et sut employer tout ce que le genre peut offrir de beautés. Cependant on crut assez longtemps qu'il devait à Lulli presque toute sa réputation. Aujourd'hui, on ne chante plus la musique de Lulli, et on lit toujours Quinault. Cet auteur, né en 1636, avait été destiné à la profession d'avocat. Un riche mariage le mit en état d'acheter une charge d'auditeur des comptes. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, fut reçu à l'Académie française en 1676, et mourut en 1688.

F.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RABELAIS.

Ille ego Gallorum Gallus Democritus, illo
Gratius aut si quid Gallia progenuit.
Sic homines, sic et Cœlestia Numina lusi
Vix homines, vix ut Numina lœsa putes.

Les deux derniers vers de cette épitaphe de Rabelais, conservée par Pasquier, sont à la fois son apologie et l'explication de sa manière de penser. Il s'est moqué de *tout;* mais, pour faire paraître impunément une des plus fortes satyres qu'on ait jamais dirigées contre l'espèce humaine, il s'est couvert du masque de la Folie, il a prodigué les bouffonneries et jusqu'aux extravagances. Jetons un coup-d'œil rapide sur les diverses fortunes de cet homme singulier dont la vie offre presque autant de bizarreries que ses ouvrages.

Rabelais naquit à Chinon, en Touraine, vers l'an 1483. Son père, aubergiste ou apothicaire de profession, connut si peu la vocation de son fils, qu'il le plaça chez les Cordeliers de Fontenay-le-Comte. Rabelais eut deux grands torts aux yeux de ses confrères, celui d'avoir beaucoup d'esprit et celui de chercher à se rendre savant. Du prix des sermons qu'il composait, et qu'il récitait avec un grand succès, il acheta des livres, et parvint à apprendre seul le latin et le grec. On profita d'une étourderie qu'il fit pour le relé-

Digitized by Google

guer dans la prison du couvent. Il y resta plusieurs années; mais enfin des amis l'en tirèrent de vive force. Rendu à l'indépendance qu'il espérait ne plus perdre, Rabelais alla étudier en médecine à Montpellier. Il y mérita le bonnet de docteur; et bientôt un service important qu'il rendit à l'université lui concilia l'estime de ce corps. Rabelais, apprenant qu'on venait de supprimer les priviléges de la Faculté, court à Paris, et s'adresse au chancelier Duprat. Les deux premières parties de Gargantua venaient de paraître, et le ministre qu'elles avaient diverti ne put rien refuser à l'auteur. La Faculté reconnaissante arrêta que les jeunes médecins reçus docteurs porteraient à l'avenir, le jour de leur réception, la robe de Rabelais. Après avoir publié une traduction latine d'Hippocrate, il alla exercer la médecine à Lyon. Là il connut le cardinal Du Belloy qui devint son protecteur, et le conduisit à Rome. Les saillies et l'érudition de Rabelais plurent tellement au pape et aux cardinaux qu'il fut absous d'avoir quitté son couvent sans permission. Il obtint ensuite un canonicat. Enfin, en 1545, il fut nommé curé de Meudon. Là, par une conduite régulière, qui étonna sans doute ceux qui l'avaient connu jusqu'alors, il acquit l'estime et la confiance de ses paroissiens; ils aimèrent encore en sa personne l'habile médecin qui leur prodiguait, avec une générosité rare, les secours

Digitized by Google

de son art. Cependant, comme le naturel ne peut jamais être totalement dompté, Rabelais, quoique devenu plus circonspect dans sa conduite, n'en composa pas moins, à cette époque, les dernières parties de son Pantagruel. Il mourut à Paris, en 1553, âgé d'environ 70 ans.

Rien de plus contradictoire que les jugemens portés sur l'ouvrage auquel Rabelais doit sa réputation, disons même son immortalité. Quand cette satyre parut, elle lui fit de nombreux ennemis. La Sorbonne, assez éclairée pour la craindre, la fit condamner par arrêt du parlement; mais, dès ce temps même, le joyeux conteur trouva, dans des hommes moins scrupuleux ou de meilleure foi, d'ardens panégyristes. Le cardinal Du Belloy ne donnait jamais à la production de Rabelais, d'autre nom que *le livre;* et proportionnait son estime pour ceux qui l'approchaient à l'admiration plus ou moins forte qu'ils manifestaient pour l'auteur de Pantagruel. Ce fut un autre prélat, le cardinal de Châtillon, qui engagea Rabelais à terminer la merveilleuse histoire de son héros. Ce qui n'est pas moins remarquable, ou, si l'on veut, moins plaisant, c'est que François I, que l'on voulait prévenir contre Rabelais, ne vit rien que d'*orthodoxe* dans l'ouvrage.

A la tête de tous les écrivains qui ont attaqué Rabelais, il faut placer Voltaire dont l'opinion,

Digitized by Google

en fait de goût, est une autorité presque irrécusable. Toutefois on doit balancer l'extrême sévérité de son jugement par des suffrages illustres. Parmi ceux qui n'ont pas dédaigné de s'amuser et même de s'instruire en lisant Rabelais, on compte deux des plus piquans romanciers de l'Angleterre, Swift et Sterne; le bon La Fontaine dont il faisait les délices; Dufresny, et Molière lui-même. Dans le siécle de Voltaire, l'auteur de Figaro a plus d'une fois reproduit, en les rajeunissant, les mots heureux de Rabelais. Au reste, il faut bien abandonner à la critique les bouffonneries, et surtout les obscénités qui déparent l'ouvrage de cet auteur original. Mais les adversaires de Rabelais doivent avouer qu'il a su à peu près tout ce que l'on pouvait savoir en son temps; que les langues anciennes et modernes, l'histoire, la philosophie, la médecine, la jurisprudence lui étaient familières, et qu'à lui seul peut-être il eût alors été permis de soutenir la thèse ambitieuse du prince de la Mirandole, *de omni scibile.*

On n'a point parlé des plaisanteries presque toujours assez fades, des avantures incroyables dont plus d'un écrivain a jugé à propos de grossir la vie de Rabelais. De telles platitudes ne méritent pas même d'être réfutées. C'est dans les bonnes pages de Rabelais qu'il faut puiser une juste idée de ses connaissances et de son esprit.

D. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

RACAN.

NAPOLI

Debeaux del. *Landon direx.*

Digitized by Google

RACAN.

Doué d'un esprit facile et élevé, disciple et ami du créateur de la poésie française, Racan se place à côté de Malherbe, et leurs noms sont inséparables au Temple de Mémoire.

Il peut paraître singulier que ce poète à qui Boileau accordait plus de génie qu'à Malherbe ait borné ses prétentions à marcher sur les traces de celui-ci. On a cru voir, dans le juste respect qu'inspirait le célèbre lyrique, et dans la disproportion des âges, la cause de cette déférence. On aurait pu dire encore que l'amour du repos l'emportait chez Racan sur toute autre passion. On reconnaît ce penchant à la lecture de ses poésies; même lorsqu'il prend un ton élevé. S'il parle des conquérans, il nous dit :

« La gloire qui les suit après tant de travaux
« Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
« Du pied de leurs chevaux. »

Et bientôt il revient à ses chères *bergeries*, aux douceurs d'une vie sans ambition. L'homme qui savait si bien apprécier le néant des grandeurs, a sans doute porté dans son travail cette insouciance philosophique, il n'a pas voulu acheter la renommée au prix de ces efforts continus dont le plus heureux génie ne dispense pas. Ajoutons encore

Digitized by Google

que Racan n'eut pas besoin de cet aiguillon dont Horace lui-même reconnaît la nécessité, qu'il ne dut pas chercher dans ses talens des moyens d'existence. Il naquit, en 1589, au château de la Roche-Racan, en Touraine, d'une famille distinguée. Le marquis de Racan, son père, le fit nommer page de la chambre de Henri IV, sous le duc de Bellegarde, dont l'épouse était sa cousine germaine. Ce fut chez ce duc que Racan connut Malherbe, et contracta avec lui une amitié intime. il fut de l'Académie française, lors de la formation de ce corps illustre. On lui doit des Mémoires sur la vie de Malherbe, dans lesquels on trouve des passages curieux sur l'histoire de la poésie française.

Racan termina son honorable et paisible carrière, en 1670, à l'âge de 81 ans. Il avait eu quelque temps l'intention d'embrasser la profession des armes; Malherbe consulté par lui sur le choix d'un état, lui cita la fable du Pogge *le meunier, son fils et l'âne*, que notre inimitable La Fontaine a transportée dans notre langue avec tant de succès, et lui conseilla de suivre uniquement son goût. Racan profita de cet avis, et eut lieu de s'en féliciter. Ainsi ce fut en partie à l'amitié qu'il dut son talent, sa réputation et son bonheur

D. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

JEAN RACINE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM... NAPOLI

J. B. Santerre pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

RACINE.

Le plus parfait de tous les poètes français, celui dont les siécles modernes n'offrent point l'égal, et à qui l'antiquité ne peut opposer que Virgile, Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. Il commença ses études au collége de Beauvais, et les continua à Port-Royal. Claude Lancelot, sacristain de cette maison, le mit bientôt en état de lire dans l'original les auteurs grecs les plus difficiles. Il lui arracha un jour des mains le roman de *Théagène et Chariclée*, et le jeta au feu. Racine s'en procura un autre exemplaire qui eut le même sort. Il en acheta un troisième, l'apprit par cœur, et le porta à son maître, en lui disant : *Vous pouvez brûler celui-ci comme les deux autres.* Il fit de bonne heure des vers français : les premiers furent très-mauvais. Il ne commença à montrer quelque lueur de talent que dans son ode de *la Nymphe de la Seine*, faite pour le mariage de Louis XIV. Elle lui valut des éloges de la part de Chapelain, et, ce qui valait mieux, un présent de cent louis et une pension de 600 liv. de la part du roi. Un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela auprès de lui pour lui résigner un de ses bénéfices. Il se livra sans

Digitized by Google

goût et sans succès à l'étude de la théologie ; son penchant l'entraînait vers la poésie, et la poésie l'attirait à Paris, seul séjour où son talent pût se perfectionner et se montrer. Il y revint, et y acheva sa tragédie des *Frères ennemis* commencée à Uzès. On ignore quelle en fut la réussite. *Alexandre*, qui parut ensuite, eut des partisans et des censeurs. Corneille, après l'avoir lu, dit à l'auteur qu'il avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait pas pour la tragédie. *Andromaque* donna bientôt un noble démenti à Corneille : de cette pièce aux précédentes l'intervalle était immense. Racine eut, vers ce temps, un procès *que ni ses juges, ni lui n'entendirent*. Ce procès lui suggéra l'idée *des Plaideurs*, auxquels Aristophane et ses amis contribuèrent. Racine, brouillé avec Molière, avait pris la défense du *Misanthrope :* Molière, à son tour, prit la défense des *Plaideurs*. *Britannicus* fut froidement accueilli : on fut longtemps à en sentir le mérite. Quelques vers de cette belle tragédie firent renoncer Louis XIV à se donner en spectacle sur le théâtre de la cour. *Bérénice* fut un duel entre Corneille et Racine. Madame, première femme de Monsieur, en avait fourni le sujet aux deux poètes. Corneille fut vaincu : il eut la faiblesse de s'en venger, en faisant une critique injuste de *Bajazet*. Racine ne tarda point

Digitized by Google

à remporter sur lui une victoire plus brillante encore : il donna *Mithridate*. Corneille n'aurait pas conçu plus fortement le rôle de *Mithridate*, et il ne l'aurait pas écrit aussi bien. *Iphigénie* parut, et l'on convint qu'Euripide avait été surpassé par son imitateur. Racine le fut par lui-même, lorsqu'il donna *Phèdre*, qu'il faudrait appeler avec Voltaire le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si *Athalie* n'était là pour lui disputer ce glorieux titre. On vit alors le plus honteux scandale qui ait jamais souillé les fastes de la littérature. Le plus mauvais ouvrage d'un poète qui n'en a fait que de détestables, la *Phèdre* de Pradon fut préférée à la *Phèdre* de Racine, et une femme, auteur de jolis vers, madame Deshoulières, fit contre cette dernière tragédie un sonnet qui n'est plus injurieux que pour elle-même. Funeste effet de cette odieuse injustice! Racine désespéré se tut pendant douze années. Qui sait de combien de chef-d'œuvres ce silence nous a privés? Racine, né tendre et élevé religieusement, chercha des consolations dans la piété. Il se réconcilia avec Port-Royal qu'il s'était aliéné par ses ouvrages profanes, et contre lequel il avait écrit deux Lettres qu'on a mises à côté des *Provinciales*. La religion avait enlevé Racine au Théâtre; elle le lui rendit. A la sollicitation de madame de Maintenon, il fit pour la

Digitized by Google

maison de Saint-Cyr *Esther* qui eut un succès prodigieux, et *Athalie* qui n'en eut aucun..... Boileau lui prédit qu'un jour elle en aurait un fort grand ; il ne le vit point. Il mourut le 21 avril 1699, à l'âge de 59 ans, victime de son excessive sensibilité. Le roi avait surpris, entre les mains de madame de Maintenon, un Mémoire sur la Misère du Peuple, que le poète avait composé à la prière de cette dame, et en avait témoigné quelque mécontentement. Racine en fut instruit, et le chagrin que lui causa cette légère disgrace, abrégea ses jours.

Racine fut lié toute sa vie avec Boileau d'une amitié fort tendre, et il en reçut d'excellens conseils pour la perfection de ses ouvrages. Il était naturellement fort caustique : quelques épigrammes qu'il a laissées le témoignent assez. L'âge et la dévotion avaient fini par dompter son penchant à la raillerie. Il était le meilleur des maris et des pères. Il eut sept enfans, cinq filles et deux fils, dont l'un l'auteur du Poème de *la Religion*, a été très-heureusement caractérisé par ce mot de Voltaire : *le grand versificateur Louis Racine, fils du grand poète Jean Racine.* Ce fils a laissé des Mémoires fort intéressans sur la vie et les ouvrages de son père, qui est encore mieux peint dans le Recueil de ses propres Lettres adressées à l'aîné de ses fils : jamais la bonté jointe au génie ne s'est expri-

Digitized by Google

mée avec une simplicité plus touchante. Racine était courtisan ; mais, plus empressé qu'habile, il laissait trop percer l'envie d'obtenir la faveur et de paraître l'avoir obtenue ; ce qui lui attira quelques ridicules. Il ne brava qu'une seule fois le ressentiment du roi, ce fut en se faisant enterrer à Port-Royal. Un homme de la cour dit à ce sujet : *il n'aurait jamais osé en faire autant de son vivant.* Racine était fort aimable dans la conversation ; il s'entretenait avec facilité sur toute sorte d'objets, et sa prononciation, aussi nette qu'agréable, ajoutait beaucoup au charme de ses discours. Sa figure était très-belle : Louis XIV la cita un jour comme une des plus heureuses de son royaume.

Le talent de Racine joignait à la plus rare perfection une flexibilité dont il n'y a peut-être pas un autre exemple. L'auteur de tant de tragédies tendres et sublimes a fait une comédie qui est un chef-d'œuvre de gaieté et de plaisanterie. Ses *Cantiques*, ses chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, remplis d'onction et de majesté, l'ont placé au premier rang de nos lyriques. Ses épigrammes, d'un sel si piquant et d'un tour si vif, suffiraient, quoique en petit nombre, pour lui faire une réputation en ce genre. Seul parmi les grands poètes de son temps, il a eu le don de bien écrire en prose ; et portant dans cet autre langage la même souplesse de talent que

Digitized by Google

dans celui des vers, il s'est élevé sans effort à toute la hauteur de la prose oratoire dans son Discours pour la réception de Thomas Corneille, et il a saisi avec une égale aisance toutes les grâces, toutes les finesses de la prose familière dans ses deux Lettres à l'auteur des *Visionnaires*. En un mot, on ne conçoit pas qu'il eût été possible de faire mieux que Racine dans tout ce qu'il a tenté, et l'on ne saurait imaginer rien qu'il n'eût été capable de bien faire, s'il l'avait entrepris.

A.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS RACINE.

Louis Racine se fit peindre, tenant à la main les œuvres de son père, et l'œil fixé sur ce vers de Phèdre :

« Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père. »

Mais les amis des lettres, en rendant hommage à son extrême modestie, ne l'ont pas moins regardé comme un de nos plus estimables poètes. Aucun n'a possédé à un plus haut degré, une diction juste, sage et pure, aucun n'a mieux connu le mécanisme des vers.

Louis Racine, le second des deux fils de notre immortel Jean Racine, naquit à Paris, le 2 novembre 1692. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père : Boileau se chargea de surveiller son éducation. Cet homme célèbre, interprète des volontés de son ami, essaya de combattre le penchant que le jeune Racine témoignait pour la poésie, et il lui conseilla d'étudier en droit; mais Louis Racine fit peu de progrès dans cette profession. Par un excès de ferveur, il passa quelque temps chez les pères de l'Oratoire, et prit même l'habit de leur ordre. Ce fut dans cette retraite qu'il composa, en 1720, un poème sur *la Grâce*, où malgré l'aridité du sujet, il eut le talent d'introduire plusieurs morceaux intéressans. Cet ouvrage

Digitized by Google

le fit connaître du chancelier d'Aguesseau, alors retiré dans sa terre de Fresnes. L'illustre magistrat l'appela près de lui, et le dissuada d'embrasser la vie religieuse. Racine, rendu au monde, presque malgré lui, fut reçu à l'Académie des belles-lettres. L'Académie française se disposait également à lui ouvrir ses portes ; mais Racine était janséniste, et le cardinal de Fleury, alors tout puissant, ne put lui pardonner son opinion en matière de foi. Sous prétexte d'adoucir les regrets du poète, et de lui procurer une existence aisée, le Ministre l'envoya dans la province, en 1722, avec une place de directeur des fermes. Racine se soumit à la nécessité, et, pendant le reste de sa vie, il exerça successivement à Marseille, à Salins, à Moulins, à Lyon, à Soissons un état qu'il n'avait accepté qu'avec répugnance. Il passa 15 ans dans la dernière de ces villes, et y composa son poème de *la Religion*. La sagesse du plan, la belle distribution des parties, et une foule de beautés de détail feront toujours de cet ouvrage une des plus estimables productions de la poésie française. Le premier novembre 1755, époque du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne, Louis Racine perdit son fils unique, entraîné dans la mer près de Cadix. Quelle que fut sa résignation aux décrets de la Providence, les regrets de cette perte remplirent d'amertume ses dernières années. Il mourut le 29 janvier 1763, à 71 ans. En lui s'éteignit le nom de Racine.

D. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

RALEIGH.

NAPOLI

Holand del.[t] *Landon direx.*[t]

Digitized by Google

RALEIGH.

Walter Raleigh, designé souvent par le titre de noble et valeureux chevalier, fut un des hommes les plus célèbres de l'Angleterre, sous le règne d'Elizabeth. Il naquit, en 1552, d'une famille ancienne et riche du Dévonshire, fut élevé avec soin, entra au service après avoir terminé ses études à l'université d'Oxford, et montra dès ses premières campagnes ce qu'il devait être un jour. Raleigh apporta à la cour, avec la réputation d'une grande bravoure, presque toutes les qualités qui y promettent des succès. Il avait une taille avantageuse, de la noblesse et de l'aisance dans ses manières, de la vivacité et de la hardiesse dans ses discours; il joignait à un esprit cultivé, un génie actif et vaste, un caractère avantureux et romanesque, mais ferme et persévérant. On assure que ce fut un trait de galanterie qui fixa sur lui les regards de la reine: il est certain qu'il ne dut qu'à l'éclat et à la continuité de ses services, l'estime et la faveur dont elle se plut à lui donner des marques pendant tout le cours de son règne.

Les heureuses expéditions des Espagnols et des Portugais fixaient alors l'attention de l'Europe, et excitaient particulièrement l'émulation des Anglais. Attaqués par Philippe II, ils commençaient à s'apercevoir que l'élément qui les protégeait contre

Digitized by Google

ce redoutable adversaire, devait être le principal théâtre de leurs exploits, et serait un jour la source de leur richesse. Effingham, Drake, Hawkins, Frobisher, par la hardiesse de leurs expéditions, jetaient les fondemens de la puissance maritime de l'Angleterre. Raleigh se montra bientôt l'égal de ces grands capitaines. Sans aucun secours du gouvernement, il conduisit, en 1584, une petite flotte au nord de l'Amérique, découvrit le pays qu'il appela *Virginie*, en l'honneur de la plus douteuse des qualités d'Elizabeth, comme l'a dit Fontenelle, et y établit une colonie. Peu d'années après il fit encore à ses frais un nouvel armement, se dirigea vers la Guiane, brûla les établissemens des Espagnols à la Trinité, remonta l'Orenoque et prit Comana. Les galions de l'ennemi, interceptés par ces hardis navigateurs, payaient avec usure les frais de leurs entreprises. Raleigh en prit un en 1592, estimé 5 millions, et donna à la reine la moitié de cette somme : c'était le plus beau présent qu'un sujet pût faire à son souverain. En 1588, il avait contribué à la destruction de la célèbre Armada; en 1596, il prit une part principale à la brillante expédition contre Cadix: l'année suivante il alla aux Açores attendre les galions, en prit un, et s'empara de Fayal. Raleigh se trouvait alors à l'apogée de sa gloire et de sa fortune. Elizabeth l'avait comblé d'honneurs; il était secrétaire d'état et capitaine des gardes. La mort de la reine, qui arriva en

Digitized by Google

1603, mit fin à tant de prospérités. Jacques I ne pardonnait pas à Raleigh d'avoir été un des plus ardens ennemis du comte d'Essex; et il lui pardonnait encore moins d'avoir demandé qu'avant de reconnaître le successeur d'Elizabeth on lui imposât des conditions. On le soupçonnait d'ailleurs d'appartenir à une secte philosophique que l'on appela depuis *Free Thinkers* (esprits forts); sa violence et ses hauteurs avaient indisposé le peuple contre lui : il fut privé de tous ses emplois. Bientôt après on l'accusa d'avoir pris part à une conspiration qui n'a jamais été prouvée, et on le condamna à perdre la tête. Jacques I n'osa pas alors faire exécuter la sentence, mais il refusa à Raleigh le pardon qu'il accordait aux lords Grey et Cobham, ses prétendus complices; il le dépouilla de la plus grande partie de ses biens, et le retint 13 ans enfermé à la tour de Londres. Au milieu de ses occupations politiques et militaires, Raleigh avait toujours cultivé les lettres; il leur consacra tous les momens de sa longue captivité. On le vit, avec une surprise mêlée d'admiration, faire succéder à la vie active du courtisan, du capitaine et du ministre, les travaux paisibles et assidus du littérateur et du savant. Il avait été un des plus fermes appuis de l'Angleterre; il devint un de ses meilleurs écrivains, et mérita d'être mis au nombre des réformateurs de la langue. Parmi tant de productions qui sont sorties de sa plume, on distingue surtout l'*Histoire du monde*,

Digitized by Google

dont il publia un volume en 1614, et qu'il ne continua pas. Cet ouvrage, malgré des défauts qui tiennent au goût du temps, est cité avec raison comme le premier modèle, parmi les Anglais, de la manière d'écrire l'histoire. L'emploi que Raleigh faisait de son temps, sa fermeté dans le malheur et ses ouvrages, le souvenir de ses services, la rigueur et la durée de sa détention, tout intéressait alors en sa faveur; mais Jacques I restait inflexible. Pour sortir de prison, Raleigh proposa d'aller exploiter une mine d'or qu'il avait autrefois découverte à la Guiane. Il ne put obtenir sa grâce, mais il eut une commission pour tenter cette nouvelle entreprise. Elle se borna à l'attaque de la petite ville de S. Thomas, occupée par les Espagnols. Ils en portèrent leurs plaintes à Jacques I qui, pour les satisfaire, signa, en 1618, l'arrêt prononcé contre Raleigh 15 ans auparavant. Ce grand homme montra dans ses derniers momens le même courage qu'il avait déployé dans tout le cours de sa vie. *Le remède est aigu*, dit-il en mettant le doigt sur la hache du bourreau, *mais il est sûr pour tous les maux*; et il plaça sa tête sur le billot avec une sorte d'indifférence. La mort de Raleigh excita, parmi les Anglais, un murmure universel: ils virent avec indignation sacrifier un de leurs plus illustres citoyens à la jalousie de l'Espagne, et peut-être à la haine de Jacques I.

F.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAMEAU.

NAPOLI

Caffieri del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

RAMEAU.

Jean Philippe Rameau, l'un des plus célèbres musiciens français, naquit à Dijon le 25 octobre 1683. Il s'appliqua, avec succès, dans sa jeunesse, à l'étude de l'orgue; et, ayant laissé à son jeune frère l'emploi d'organiste de la cathédrale, occupé par leur père, il vint à Paris, et fit admirer ses talens sur l'orgue des jésuites et sur celui des PP. de la Merci. Son habileté le fit demander par le chapitre de la cathédrale de Clermont en Auvergne; mais, s'étant bientôt ennuyé d'une position où il ne pouvait pas développer le goût qu'il avait pris pour la composition vocale, il donna sa démission; et, après avoir fait, dans le nord de l'Italie, un voyage de peu de durée, il revint à Paris où il se mit à enseigner le clavecin, à composer pour cet instrument, et à faire des recherches sur la théorie de la musique. En 1722, il publia son Traité d'harmonie, qui fut suivi de plusieurs autres ouvrages du même genre; il soutint aussi, en 1727, avec le fameux d'Aquin, un concours pour l'orgue de S. Paul, où celui-ci eut l'avantage. Quelques années après, âgé d'environ 50 ans, il desira travailler pour le théâtre, et s'adressa à Pellegrin pour avoir un poème. L'on avait une opinion si désavantageuse de son talent en ce genre, que Pellegrin, ne

Digitized by Google

voulant pas courir les risques de l'événement, exigea de lui 500 l. pour le poème d'*Hippolyte et Aricie*. Mais, après avoir entendu la répétition du premier acte, il déchira l'obligation de Rameau, et préféra s'associer à ses succès. *Hippolyte et Aricie* fut représenté, pour la première fois, le 1 octobre 1733. Cet ouvrage, qui parut alors d'un genre neuf, eut le plus grand succès, et il fit, comme on le pense bien, crier la jalousie et la médiocrité; mais les beautés de *Castor*, de *Dardanus* et de *Zoroastre* réduisirent l'Envie au silence, et portèrent, au plus haut degré, la réputation de leur auteur. Rameau continua de s'occuper de composition et de théorie jusques en 1760; alors il renonça à toute espèce de travail, et jouit en paix de sa gloire, jusques à sa mort, arrivée le 17 septembre 1767. Elle s'opposa aux bonnes intentions du roi Louis XV qui allait lui accorder une pension, des lettres de noblesse, le cordon de S. Michel, etc.

Les travaux de Rameau forment une véritable époque dans l'histoire particulière de la musique dramatique en France, et dans l'histoire générale de l'art.

Avant Rameau, les musiciens français marchant avec plus ou moins de succès dans la route tracée par Lully, n'offraient dans leurs compositions dramatiques qu'un récitatif et des airs d'une simplicité extrême, sujette à dégénérer

Digitized by Google

en monotonie. Rameau sut donner à ses chants plus d'ornement et de variété, à ses chœurs plus de mouvement et d'effet. Il excella surtout dans les airs de danse, dont un grand nombre seront toujours entendus avec le plus grand plaisir. Mais si l'on ne peut lui refuser de la verve et de l'imagination, on doit convenir aussi qu'il a trop aimé le bruit, qu'il a manqué de sensibilité, que ses chants sont baroques et souvent de fort mauvais goût; et, en cela, il est d'autant moins excusable qu'il connaissait les meilleurs modèles en ce genre, ayant entendu, dans son voyage en Italie, les ouvrages d'A. Scarlatti, de Léo, de Durante, et que le seul motif qui l'empêcha de s'en rapprocher, est cette ridicule jalousie qui, de tout temps, a animé les musiciens français contre les compositeurs italiens.

L'harmonie de Rameau, surchargée de dissonances, convient peu au style dramatique; sa facture est fort incorrecte: il est, en ce point, très-inférieur à La Lande, à Campra, à Bernier, à Clérambault et autres, comme l'a remarqué Kirnberger.

Malgré tous ces défauts, les compositions de Rameau ne devraient pas être négligées, comme elles le sont aujourd'hui; il y a lieu de croire que, retouchées par une main habile, plusieurs d'entre elles auraient même le plus grand succès. Mais la gloire la plus solide qui reste à

Digitized by Google

jamais à cet homme supérieur est dans ses découvertes théoriques. On veut parler ici de son Système de la Basse fondamentale. En effet, quoique plusieurs des idées sur lesquelles est fondé ce système, ainsi que des preuves dont il l'a appuyé, eussent été entrevues avant lui; quoiqu'il règne, dans la détermination qu'il a faite de ses élémens, une confusion d'idées qui rend fautives la plus grande partie de ses règles d'harmonie; quoiqu'il ait exposé lui-même son système avec beaucoup d'obscurité et une profusion fatigante de démonstrations de physique et de géométrie qui n'ont point de rapport à son objet principal, il n'en est pas moins vrai qu'il a le premier fait, de ces aperçus isolés, un corps de doctrine imposant par son ensemble, qu'il a donné à ses successeurs le moyen de mieux faire, et que son ouvrage perfectionné est devenu une théorie vaste et lumineuse qui sert de liaison et de confirmation à toutes les règles connues avant lui. Le Système de la Basse fondamentale, convenablement modifié, est reçu aujourd'hui dans toutes les écoles, et c'est une gloire que les étrangers envieront toujours à la France, sans pouvoir jamais la lui ravir.

A. Ch.

Digitized by Google

Digitized by Google

RANCÉ.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Hyac. Rigaud pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

L'ABBÉ DE RANCÉ.

Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé naquit à Paris, le 9 janvier 1626, de Denis de Rancé et de Charlotte Joly de Fleury. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour les lettres. Dès l'âge de 12 ou 13 ans, il donna une édition d'Anacréon avec des notes : on ajoute, il est vrai, que ce fut avec l'aide de son précepteur. Il entra fort jeune dans les ordres, et eut bientôt des canonicats, des prieurés et des abbayes, au nombre desquelles était celle de la Trappe. Il soutint avec distinction ses épreuves théologiques, prêcha avec succès, se montra avantageusement dans l'assemblée du clergé de 1655, et fut nommé aumônier de Gaston, duc d'Orléans. Il était fait pour arriver à tout dans l'église; mais l'amour du plaisir l'arrêta au commencement de sa carrière. Les femmes et la chasse étaient ses passions dominantes; il s'y livra avec fureur. Ses désordres mêmes furent cause de sa conversion. Il était l'amant de madame de Montbazon, si fameuse par sa beauté, sa galanterie et ses intrigues. Il y avait quelques jours qu'il ne l'avait vue, lorsque s'étant introduit chez elle par des détours à lui connus, il aperçut, dans un plat, sa tête qu'on avait séparée du corps, pour la faire entrer plus facilement dans un cercueil de plomb

Digitized by Google

qui s'était trouvé trop petit. Cette vue fit sur lui une impression terrible et salutaire. Il y a des historiens qui démentent cette histoire ; mais tous s'accordent à dire que M. de Rancé, étant sorti, comme par miracle, de plusieurs dangers très grands dans lesquels ses passions l'avaient jeté, crut voir le doigt de Dieu marqué dans ces événemens, et dès-lors songea sérieusement à son salut. Il commença par se retirer du monde, et bientôt sollicita du roi la permission de *tenir en règle* son abbaye de la Trappe que jusques là il avait *tenue en commende*. Il se fit lui-même religieux de l'ordre de Citeaux, et obtint, en cour de Rome, les expéditions nécessaires pour introduire la réforme à la Trappe. On sait à quel point, on peut dire presque, à quel excès d'austérité il porta la règle de cette maison, où l'on vivait auparavant dans un relâchement scandaleux. Il avait imposé à ses religieux la loi de rompre tout commerce avec le monde ; mais il ne s'y crut point assujetti. Du fond de sa retraite, il attaqua, se défendit, combattit sans cesse. Les plus célèbres de ses adversaires furent Mabillon, Quesnel et Fénélon.

Forcé par ses infirmités de donner sa démission, Rancé fut autorisé à se choisir lui-même un successeur. Il mourut le 26 octobre 1700.

A.

Digitized by Google

Digitized by Google

RANTZAU.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE III

G. Rouvelet del.t Tandon direx.t

Digitized by Google

RANTZAU.

Une valeur fougueuse, un courage intrépide, un esprit inconstant et un caractère factieux firent de Rantzau un guerrier d'un ordre distingué, mais n'en firent ni un grand général ni un homme supérieur. Né dans le duché de Holstein, il fit ses premières armes sous Gustave Adolphe. Il suivit Oxenstiern en France où Louis XIII le retint et le fit maréchal de camp. La facilité avec laquelle le Chancelier de Suède, qui se connaissait en talens, l'abandonna dans un pays étranger, prouve qu'il ne se faisait point une très-haute idée des services qu'il pouvait rendre. Cependant Rantzau, toujours intrépide, quoique presque toujours malheureux, justifia le choix du Prince français; ses cicatrices, la perte de ses membres faisaient éloquemment l'histoire de ses actions. Un coup de mousquet lui creva un œil au siége de Dole; il perdit une jambe et fut estropié d'une main à celui d'Arras. A sa mort, *il ne lui restait*, suivant l'épitaphe que lui fit Boursaut, *rien d'entier que le cœur*. Sa belle défense de Saint-Jean-de-Lone en Bourgogne contre le général Galas; son intrépidité au siége d'Aire et de Gravelines lui valurent le bâton de maréchal de France, honneur qu'il obtint par un sacrifice que les ambitieux font facilement, celui de sa croyance; il abjura le Luthéranisme. Il fut nom-

Digitized by Google

mé gouverneur de Dunkerque, place qu'il perdit pendant la guerre de la Fronde. Ses indiscrétions l'avaient rendu suspect à la Cour; présomptueux à l'excès, il croyait les grades les plus brillans au dessous de ses services. L'emportement de son caractère, fortifié par sa passion pour le vin, le mettait à la discrétion de ces hommes méprisables qui transforment en crimes des discours imprudens. Il fut l'ennemi de Gassion, comme lui élève de Gustave, et il était détesté du prince de Condé dont la haine pouvait nuire lors même que sa volonté n'y aurait point eu de part. Il mourut, en 1650, à l'instant où la Cour, revenue de ses préventions, se disposait à le rétablir dans son commandement. Rantzau n'était propre qu'aux actions qui n'exigent ni réflexion, ni sang froid. Il croyait suppléer, par la vigueur du courage, au travail de l'esprit. Les excès de table auxquels il se livrait l'empêchaient de maintenir cette subordination qui a sa source dans la vénération qu'inspire le chef, et donnaient lieu à de violentes rixes; il avait d'ailleurs l'esprit cultivé, savait la plupart des langues de l'Europe, et il était naturellement éloquent. Sa taille était majestueuse, et sa figure belle et noble avant les honorables cicatrices qu'il reçut dans les combats.

L....e

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPHAËL.

Raphael pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

RAPHAEL.

Raphaël est un de ces hommes extraordinaires qui ne peuvent plus rien gagner à être loués. Aucun peintre n'est plus justement célèbre que lui; et l'on semble n'estimer les autres grands maîtres que selon qu'ils ont plus ou moins approché de la perfection de ses ouvrages: ceux mêmes qui le prennent pour modèle ne pensent pas à l'égaler, et l'on ne peut devenir un bon peintre, si l'on ne sent la supériorité de cet homme unique. C'est ainsi que les connaisseurs le jugent; mais Raphaël jouit, entre les plus fameux artistes, d'un genre de gloire qui lui est particulier: son nom a pénétré jusques dans la classe du peuple qui croit que tout ce qui lui semble beau en peinture est de Raphaël; il ne connaît que ce peintre; et, en fait de gloire, la voix du peuple n'est pas aussi indifférente qu'on feint de le penser.

L'histoire de Raphaël n'offre pas, comme celle de tant de grands hommes, quelques-unes de ces vicissitudes malheureuses qui ajoutent à l'intérêt qu'inspire le génie. La fortune le combla de toutes ses faveurs, et la nature l'avait doué de tous les agrémens: une taille avantageuse, une physionomie noble, une éloquence persuasive furent ses moyens de plaire; il eut les vertus les plus douces, les plus aimables; sa candeur, sa modestie, son

Digitized by Google

désintéressement lui firent des amis de tous ceux qui l'approchèrent. Jamais il ne connut la jalousie; et, malgré ses succès éclatans, il paraît qu'il n'excita guères que celle de Michel-Ange, qui cependant se plut toujours à lui rendre justice. Pour lui, il s'écriait quelquefois: je rends grâce au ciel d'être né dans le siécle de Michel-Ange!

Il ne faut que parcourir les époques de sa vie, malheureusement trop courte, pour juger de l'excellence de ses talens.

Raphaël naquit à Urbin, à 50 lieues de Rome, en 1483. Son père, Jean Sanzio, peintre médiocre, mais doué d'un sens droit, prévit tout ce que son fils pourrait devenir entre des mains habiles : il le plaça sous la direction du Pérugin qui jouissait alors d'une très-grande réputation, et qui n'a guères d'autre titre aujourd'hui, que celui d'avoir été le maître du premier peintre du monde. L'élève fit ce qu'il voyait faire, c'est-à-dire qu'il imita la nature avec exactitude et sécheresse. Ayant bientôt surpassé le Pérugin, il sentit qu'il savait peu de chose encore, et se rendit à Florence où l'attirait la renommée de Michel-Ange et de Léonard de Vinci. La vue de leurs ouvrages lui découvrit une nouvelle route ; leurs querelles mêmes lui furent utiles par les lumières qu'elles répandaient, et il peignit dès-lors dans une manière plus grande, mais loin de celle qu'il devait se former un jour. Il ne faut pas omettre de dire

Digitized by Google

que la justesse de son esprit lui faisant tirer parti de tout pour ses progrès, la vue des peintures de Masaccio, mort en 1443, et les conseils de Barthélemi de Saint-Marc, excellent coloriste, contribuèrent beaucoup à ce premier changement.

La réputation de Raphaël commençait à s'établir en Italie. Des affaires de famille le rappelèrent à Urbin qu'il enrichit de plusieurs ouvrages; il quitta cette ville pour retourner à Florence où il demeura quatre ans. Il n'en avait que 25, lorsque Bramante, son oncle, architecte de Jules II, persuada à ce pape de choisir Raphaël pour décorer les salles du Vatican. Ce choix fut sans doute regardé dans le temps comme une injustice commise envers les autres peintres de mérite déja employés par le pape. Bramante, qui avait vraisemblablement deviné le génie de son neveu, prévint tous les Grands en sa faveur; et, quoique Raphaël n'eût encore rien fait de très-remarquable, il fut reçu dans la capitale du monde chrétien, comme un homme destiné à rendre aux beaux-arts leur antique splendeur. Si l'on se figure ce jeune peintre placé à la tête de la plus vaste entreprise, entouré de gens intéressés à le rabaisser, et dans un temps où l'art était encore si loin de la perfection, on aura une idée de la force de son talent qui lui fit surmonter tous les obstacles, répondre à l'attente générale et surpasser tous ses rivaux. « Il est probable, dit Raynolds, que c'est

Digitized by Google

« au bonheur de s'être trouvé dans cette situation « critique et remarquable, que nous sommes re- « devables des magnifiques chef-d'œuvres que nous « possédons de lui. » Son premier ouvrage capital dans le Vatican, est la fresque connue sous le nom de Dispute du Saint-Sacrement. Dans la partie supérieure de ce tableau, on reconnaît encore l'élève du Pérugin ; dans l'autre, il se montra tel qu'il fut dans la suite. L'Ecole d'Athènes, son second morceau, mit le comble à sa gloire ; c'est le chef-d'œuvre du dessin chez les modernes. Dès-lors Raphaël n'enfanta plus que des productions incomparables, qui toutes prouvent que la poésie, l'histoire et les sciences lui étaient presque aussi familières que la peinture. Il ne se reposa pourtant pas sur ses succès, au point de négliger les études ; l'antique fut toujours l'objet de ses méditations, et les beautés de la Chapelle Sixtine dans laquelle Bramante l'introduisit, malgré les défenses de Michel-Ange, élevant tout-à-coup son génie, lui firent prendre un essor qu'il n'avait pas eu jusqu'alors. On peut s'en convaincre à la vue des *Loges*, autre partie du Vatican qu'il peignit après les salles. Mais, dans la suite, le nombre prodigieux de ses occupations, et la complaisance qu'il eut pour le pape de s'occuper d'architecture, ne lui permirent pas d'exécuter, même en partie, les compositions dont il était chargé ; il se contenta d'en faire les dessins, et en confia l'entière exécu-

Digitized by Google

tion à ses élèves, parmi lesquels Jules-Romain, François Penni, Polidore de Caravage, Perrin del Vaga sont les plus célèbres.

Une grande fortune fut le fruit de tant de travaux : chez lui tout respirait la magnificence d'un prince. Penni avait la direction de sa maison ; elle était sans cesse ouverte à tous ceux qui aimaient ou cultivaient la peinture. Il était lié avec les premiers littérateurs de son siècle ; l'Arioste, Bembo, Castiglione, etc., se félicitaient d'être ses amis, et charmaient ses momens de loisir. Raphaël se faisait un devoir d'aider les artistes dont il connaissait les besoins ; et, bien loin de faire un secret de son savoir, il prodiguait les conseils à ses élèves toujours attentifs, toujours dans l'admiration ; il leur donnait généreusement la plupart de ses dessins, quittait souvent son travail pour surveiller leurs études, et c'était toujours au milieu d'eux qu'on le voyait se promener dans les rues de Rome.

Léon X, en succédant à Jules II, ne fit qu'améliorer le sort de Raphaël ; cependant il nourrissait le desir de quitter Rome. François I.er commençait avec éclat un règne qui, malgré de grands revers, fut pour la France celui des lettres et des arts : il fit proposer au Peintre illustre de venir à sa cour ; Raphaël allait céder à ses instances ; mais les prières de Bramante et de nouveaux bienfaits de Léon X lui ôtèrent sa liberté. C'est

Digitized by Google

alors qu'il envoya au monarque français un tableau de S. Michel entièrement peint de sa main. Le Prince le paya si magnifiquement que Raphaël se crut obligé, pour s'acquitter, d'en envoyer un second: c'est la fameuse Sainte-Famille. Le roi voulut mettre à cette sublime production un prix encore plus considérable qu'au S. Michel. C'est à l'occasion de cette lutte généreuse que François I lui écrivait que les hommes d'un talent supérieur pouvaient traiter d'égal à égal avec les souverains. Raphaël, touché des bontés du Monarque, conçut alors l'idée de son tableau de la Transfiguration pour en faire hommage à ce juste appréciateur du mérite: c'était vouloir mettre à bout la générosité du Prince. Un autre motif non moins puissant portait Raphaël à se surpasser lui-même dans cet ouvrage: il avait peint les Salles, les Loges du Vatican, la Psyché Farnésine, dessiné ses fameux cartons; il avait achevé une foule d'autres chef-d'œuvres; mais il semblait alors laisser sommeiller son talent; et déja la critique s'exerçait sur ses dernières productions exécutées entièrement par ses élèves. Il voulut imposer silence à ses détracteurs, et entreprit le chef-d'œuvre de l'art. Dans le même temps Michel-Ange donna à Sébastien del' Piombo le dessin d'une Résurrection de Lazarre, dans l'idée d'opposer ce tableau à celui de Raphaël; ce fut un nouveau stimulant pour celui-ci qui dit à ce sujet,

Digitized by Google

qu'il eût été honteux pour lui de lutter avec Sébastien, mais qu'il était glorieux de se mesurer avec Michel-Ange. On allait jouir enfin d'un ouvrage accompli, lorsque la mort prématurée de Raphaël, le coup le plus terrible pour les arts, ne permit pas que ce tableau sortît parfait des mains de son auteur. Raphaël avait une passion violente pour les femmes; il ne lui était que trop facile de la satisfaire: son mérite l'avait rendu l'objet de toutes les complaisances, et ses amis mêmes ne rougissaient pas de favoriser ses passions: un Cardinal fut obligé, pour avoir de ses ouvrages, de lui permettre, en le logeant dans son palais, d'y instaler la maîtresse qu'il avait alors, et dont l'absence le rendait incapable de tout travail. Le cardinal Bibiane avait voulu, pour l'arracher à la dissipation, lui faire épouser sa nièce; mais Raphaël, qui n'avait consenti à ce mariage que par condescendance, et qui d'ailleurs avait reçu de Léon X l'assurance d'être fait cardinal lui-même, ne se pressait point d'épouser la nièce de son ami, et se livrait auprès de ses maîtresses à la vie la plus voluptueuse. Enfin ses imprudences ruinèrent sa santé, et un dernier excès alluma dans son sang une fièvre continue. La honte l'empêcha d'en découvrir la cause à ses médecins, et leur funeste ignorance rendit sa maladie mortelle. Raphaël sentit sa fin approcher et envisagea la mort avec une résignation chrétienne. Il éloigna de lui la femme qui avait partagé ses

Digitized by Google

dernières erreurs et lui assura assez de fortune pour la défendre contre de nouvelles séductions. Le nom de tous ses élèves eut place dans son testament. Jules-Romain, François Penni, et un prêtre d'Urbin son parent furent ses principaux légataires. Enfin, le vendredi saint, jour anniversaire de sa naissance, il expira, âgé de 37 ans. Sa mort fut un jour de consternation pour Rome entière; et à ses obsèques où assistèrent tant d'illustres personnages, on exposa la Transfiguration, dans l'état d'imperfection où il l'avait laissée; éloge funèbre bien touchant qui augmenta les regrets de sa perte! il fut enterré, comme il l'avait desiré, dans l'Eglise de Notre-Dame de la Rotonde.

« Raphaël, a dit Mengs, le plus réservé de ses admirateurs, mérite sans contredit le premier rang « parmi les plus grands peintres, non parce qu'il a « réuni le plus de parties de son art, mais parce « qu'il en a possédé les plus essentielles. La peinture « a, comme on sait, différentes parties; savoir, le « dessin, le clair-obscur, le coloris, l'imitation, « la composition et l'idéal. Or Raphaël s'est distingué dans le dessin, la composition et même « dans l'idéal; tandis que le Corrège n'a excellé « que dans le coloris seul; et que le Titien n'a bien « réussi que dans le coloris et dans l'imitation de « la nature. On ne peut donc refuser la palme à « Raphaël, puisqu'il a possédé les parties les plus « importantes et les plus sublimes de son art. »

L.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAYNAL.

NAPOLI

Cochin del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

RAYNAL.

Guillaume Thomas Raynal est un des écrivains du dix-huitième siécle qui a obtenu le plus de renommée de son vivant, qui a été le plus lu, et qui a exercé le plus d'influence. Mais il y a, dans ses ouvrages, dans son caractère, dans des circonstances publiques ou privées, des espèces d'énigmes, ou des difficultés qui embarrassent encore l'opinion sur Raynal. Nous nous proposons moins d'en établir une que de mettre nos lecteurs en état de former la leur. Il faut, pour cela, donner quelque étendue à son article.

G. T. Raynal, né à Saint-Geniez, en Rouergue, (aujourd'hui département de l'Aveyron) passa du collége des Jésuites de Toulouse, dans leur société. Il la quitta, avant qu'elle fût détruite, sans avoir rien laissé qui le distingue, comme Jésuite. Il écrivit tard. Ses premiers ouvrages furent l'*Histoire du parlement d'Angleterre* et l'*Histoire du Stathoudérat*. La première parut en 1748, la seconde en 1750: elles forment ensemble 3 petits volumes *in-12*.

Ce début n'annonçait pas un écrivain qui dût atteindre à une grande renommée. La critique l'attaqua vivement. Elle avait droit de lui reprocher de l'affectation, de la déclamation, de la sécheresse, le défaut de force et de libéralité

Digitized by Google

d'esprit qui doivent animer l'histoire, dans les siécles éclairés. Raynal y professait la doctrine du despotisme et de la servitude. C'est un contraste absolu avec l'*Histoire philosophique et politique du commerce des Européens dans les deux Indes.* On y remarque néanmoins du talent dans quelques portraits, et de ces touches fortes qui peignent en peu de mots les personnages ou les faits historiques.

En 1754, Raynal donna deux autres petits volumes, sous le titre d'*Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle.* Ce n'était, disait-il, que le commencement d'un ouvrage considérable, dont la suite ne tarderait pas à paraître, « si le public jugeait qu'il s'était corrigé « des défauts qu'on avait reprochés aux Histoires « du Stathoudérat et du parlement d'Angleterre. » On ignore quel motif l'empêcha de continuer. Si ce fut la prévention établie par ses deux premiers ouvrages, elle était injuste, car ce n'est ni la même emphase, ni la même roideur. On y remarque même un morceau que l'on peut comparer, sous tous les rapports de mérite, à la Conjuration de Venise et à celle de Portugal : savoir l'*Histoire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre et de Catherine d'Arragon.*

Il paraît que les critiques découragèrent Raynal,

Digitized by Google

car il s'écoula plus de 20 ans, sans qu'il parût rien sous son nom. Dans cet intervalle, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Helvétius et Condillac firent une révolution dans les idées. Le nom de Raynal n'était point cité parmi ces noms qui s'illustraient; mais il vivait avec ces mêmes philosophes; il s'échauffait à leur génie, participait à leurs projets. Le plan de l'Histoire philosophique et politique du commerce des Européens dans les deux Indes lui mérita une place à côté des maîtres. C'était en effet une grande et belle idée que le projet de présenter, en quelque sorte, le bilan des relations commerciales du monde, le recensement de sa population, le tableau de ses idées religieuses et politiques avec leurs résultats. Cet ouvrage n'avait point de modèle; les matériaux n'en étaient rassemblés nulle part: ils étaient disséminés dans les comptoirs de toutes les nations, dans les douanes de tous les pays, et dans les cabinets des princes. Partout ils étaient environnés d'entraves ou de mystère. Il était très-difficile de se les procurer, très-difficile de les vérifier, et non moins difficile de les rapporter à des principes généraux. C'est ce que tenta Raynal, et ce dont il s'occupa sans relâche.

La première édition de l'Histoire philosophique et politique parut en 1700, en 7 vol. *in-12*.

Digitized by Google

Par sa nature, par son mérite, par la manière dont elle était attendue, et avec l'appui des philosophes, elle ne pouvait manquer de réussir. Cependant on jugea qu'elle n'était pas assez riche de fond, et qu'elle manquait de dignité dans la forme.

D'un autre côté, quoique infiniment modérée, en comparaison de la seconde édition, le clergé menaçait l'auteur. Il crut devoir l'apaiser, en promettant de se corriger, dans une édition nouvelle et prochaine. Il s'occupa, en effet, de cette seconde édition dans laquelle il chercha à mettre plus de richesse, de variété et de dignité. Mais, au lieu de satisfaire le clergé, il ne garda aucun ménagement, ni envers le trône, ni envers l'autel. Jamais attaque n'avait été aussi directe, aussi violente, aussi attrayante à lire, et n'avait trouvé les esprits plus ouverts à son influence : aucune par conséquent ne devait être plus efficace. Elle parut en 1780, en 10 vol. *in-8.°* avec atlas. Le parlement et la Sorbonne fulminèrent contre elle, en 1781, leurs plus terribles censures: la Sorbonne déclarait le livre abominable, et le qualifiait de « délires d'une « ame scélérate qu'on ne pouvait assez con- « damner, détester, exécrer. » *Hæc scelestæ, si unquam fuerit, mentis deliria, nunquam sat damnanda, detestanda, execranda.* Les foudres

du parlement étaient plus redoutables : ils condamnaient le livre à être brûlé par la main du bourreau, décrétaient l'auteur de prise de corps, et ordonnaient de le poursuivre criminellement. Le bourreau brûla la nouvelle édition, et Raynal s'enfuit. Il fut accueilli avec la plus grande distinction en Prusse, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse. Frédéric II le combla de témoignages de bienveillance. La première fois qu'il assista à une séance de la chambre des communes, à Westminster, la délibération fut comme suspendue, et les membres les plus marquans allèrent le faire placer dans les tribunes, ou lui témoigner leur haute considération.

En 1787, M. Malouet, intendant de la marine, à Toulon, obtint qu'il pût rentrer en France. On y mit pour condition de ne point résider dans le ressort du parlement de Paris. Il vécut assez longtemps chez cet ami généreux, qui provoqua ensuite, dans l'assemblée constituante, un décret honorable pour l'auteur de l'Histoire philosophique. Ce fut après ce décret, qui annullait celui de sa proscription, que Raynal vint à Paris. La France entière était alors en fermentation pour ou contre la révolution qui commençait. Les plus ardens partisans de cette révolution se félicitèrent de l'arrivée de Raynal. L'écrivain qui avait attaqué avec le plus de violence

toute espèce de despotisme leur paraissait un coopérateur aussi certain que zélé. Il n'en fut pas ainsi. Soit qu'il prévît réellement les funestes résultats d'un bouleversement politique, entier et brusque, soit que son imagination facile à s'exalter, et son caractère très-susceptible d'indignation eussent été ébranlés par les désordres du Midi et les troubles du Comtat d'Avignon dont il avait été témoin, soit par l'influence de son ami, qui était aussi son bienfaiteur, et des hommes au milieu desquels il se trouva, et qui disaient vouloir arrêter le torrent de la révolution, Raynal se prononça fortement dans leur sens. Il remit une adresse au président de l'assemblée constituante par laquelle il abjurait les principes de l'Histoire philosophique et toutes leurs conséquences. On imagine bien l'effet que dut produire, dans ces temps d'effervescence, une démarche aussi inattendue. Les uns traitèrent Raynal de transfuge, les autres de sage : les premiers comparant ses premiers ouvrages et son dernier écrit, disaient qu'il ne s'était jamais appartenu, que sa gloire même était due au foyer de la philosophie qu'il avait fréquenté, que sa chaleur ne provenait pas de l'amour ardent de l'humanité qu'il avait affiché, mais d'une exaltation naturelle et de commande : les autres répondaient par leurs principes et leurs opinions. Ce n'est pas ici le

Digitized by Google

lieu de discuter à quel point, la raison était pour Raynal; mais l'expérience se trouve en sa faveur.

Au reste, il est une part d'estime que tout le monde doit s'accorder à lui faire: c'est celle qui lui est due pour une bienveillance vaste et éclairée. Il fit les fonds de quatre prix (de 1,200 fr. chacun) pour être distribués par les trois principales Académies de France et par la Société royale d'agriculture: les questions qu'il proposa pour sujets de ces prix étaient toutes dirigées vers le bien de l'humanité et la prospérité publique. Il mit à la disposition de l'Académie de Lyon une autre somme de 1,200 fr. pour être décernée à l'auteur de l'ouvrage le plus utile à l'humanité. Pareille somme devait être distribuée aux cultivateurs de sa province qui auraient le mieux cultivé leurs terres: en même temps il se proposait de fonder une rente perpétuelle de 600 fr. pour fournir de meilleurs outils aux ouvriers de la même contrée: il avait assuré des médicamens et du bouillon aux malades de la paroisse où il était né. Voilà, sans doute, le meilleur commentaire que l'on puisse faire des écrits de Raynal.

Il mourut, le 16 ventose an 4 (7 mars 1796), à Chaillot près Paris, à l'âge de 85 ans.

Il avait fait une Histoire de la révocation de l'édit de Nantes, et il paraissait lui donner la préférence

Digitized by Google

sur tous ses autres ouvrages. Il a probablement changé d'avis, car il a détruit son manuscrit, sans qu'on en sache le motif.

Jusqu'à ses derniers momens, il travailla à une nouvelle édition de l'*Histoire philosophique et politique du Commerce des Européens dans les deux Indes*. Il s'était surtout attaché à en lier mieux les diverses parties, à faire disparaître ce qui sentait trop la déclamation, et à mettre plus de correction dans le style. Ce travail est terminé, et produit, dit-on, un ouvrage presque nouveau.

J.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉAUMUR.

René Antoine Ferchault de Réaumur, né en 1683 à la Rochelle, et fils d'un magistrat de cette ville, a été l'un de nos plus ingénieux naturalistes. Il se distingua de bonne heure dans les sciences, et fut reçu de l'Académie à l'âge de 24 ans. Ses travaux eurent deux objets principaux ; la recherche et l'explication de ce que les productions de la nature offrent de plus curieux et de plus admirable, et le perfectionnement de ce que les arts ont de plus utile ; et l'on peut dire que, dans le premier genre surtout, il n'a encore été surpassé par personne.

Ses Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, en 6 volumes in-4.°, publiés depuis 1734 jusqu'à 1742, quoique diffus, sont clairs, élégans, pleins de cet intérêt qui vient de la curiosité sans cesse piquée par des détails nouveaux et singuliers. L'auteur porte au plus haut degré la sagacité dans l'observation, et rend à chaque instant la nature plus admirable par la sagesse et l'espèce de prévoyance de détail dont il trouve des preuves dans l'instinct et la structure des plus petits animaux. Il est fort à regretter que cet ouvrage n'ait pas été terminé ; mais le manuscrit du septième volume, laissé après sa mort à l'Académie des sciences, est si incomplet, qu'il n'a pas

Digitized by Google

été possible de le publier. Il avait donné auparavant plusieurs Mémoires détachés, sur des animaux marins de la classe des Mollusques et de celle des Zoophytes, sur la force de réproduction des Ecrevisses, et sur la faculté d'engourdir dont jouit la Torpille; il avait retrouvé l'animal qui fournissait la pourpre aux anciens; il avait reconnu que les Turquoises occidentales sont des dents pétrifiées d'un très-grand animal; que la matière la plus propre à teindre les perles fausses se tire d'un petit poisson nommé Ablette. Ces grandes couches de coquilles appelées Falun en Touraine; le Nostoc, cette plante singulière qui paraît et disparaît selon que l'humidité est plus ou moins abondante; la lueur que le coquillage appelé Dail répand dans l'obscurité, avaient été du nombre des objets de ses recherches.

Ses travaux les plus importans sur les arts furent l'établissement en France des fabriques de fer-blanc, le perfectionnement de l'acier, et l'invention d'un verre blanc semblable à la porcelaine, et qui porte encore aujourd'hui le nom de porcelaine de Réaumur. Il prépara aussi les Français à la fabrication de la véritable porcelaine par le soin qu'il eut de faire venir de la Chine les échantillons des matériaux qui doivent la composer; enfin, il réussit à faire éclore des œufs par une incubation artificielle, méthode

Digitized by Google

qui serait fort économique si elle n'exigeait pas des précautions si délicates. Mais la découverte qui a le plus contribué à rendre le nom de Réaumur célèbre est sans contredit celle de son thermomètre, parce qu'il eut le premier le mérite de découvrir les deux points fixes et constans de chaleur qui doivent servir de base à ces sortes d'instrumens.

Réaumur jouit, pendant sa vie, de toute la considération due à des travaux si utiles et si constans. On le regarda comme le premier naturaliste français, jusqu'à l'époque où la réputation de Buffon vint un peu éclipser la sienne, quoiqu'elle se fondât sur des titres d'un genre bien différent. Il a laissé un beau cabinet d'histoire naturelle qui a contribué à enrichir celui du Jardin des Plantes, et des manuscrits importans qui sont déposés aujourd'hui dans les Archives de l'Institut.

Réaumur mourut en 1757, le 17 octobre, des suites d'une chute, dans sa terre de la Bermondière : il avait 74 ans. On a de lui un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations ;* l'*Histoire naturelle des Insectes* dont on vient de parler; on y trouve l'histoire des *Chenilles*, des *Mouches à deux ailes* et des *Cousins ;* des *Teignes*, des *Galle-insectes*, des *Mouches à quatre ailes*, et surtout des *Abeilles ;* des autres *Mou-*

Digitized by Google

ches à miel ; des *Guêpes ;* du *Formicaleo ;* des *Demoiselles*, et de ces *Mouches éphémères* qui vivent trois ans sous la forme d'un poisson, et qui, métamorphosées en mouches, ne semblent prendre cette nouvelle forme que pour terminer leur existence au bout de quelques heures.

C. V.

Digitized by Google

Digitized by Google

REGNARD.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Busse del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

REGNARD.

Regnard est, après Molière, le premier de nos poètes comiques. *Longo sed proximus intervallo.* Sans doute, il est à une grande distance de Molière; mais le mérite distingué de plusieurs de ceux qui marchent après lui, rend sa place très-belle, et l'on peut croire qu'il la gardera toujours.

Jean François Regnard naquit à Paris en 1656. Aux avantages de la fortune, il joignit ceux de la nature; il était grand, bien fait, et d'une figure aimable. Maître, fort jeune encore, d'un bien considérable, il se mit à voyager. « Il eût été « célèbre par ses seuls voyages, a dit Voltaire. » Il alla deux fois en Italie : la première fois il gagna beaucoup d'argent au jeu; la seconde fois il fit connaissance d'une provençale fort jolie, et en devint amoureux. Comme il revenait en France par mer, avec cette femme et son mari, ils furent pris par un Corsaire barbaresque qui les conduisit à Alger. Regnard fut vendu au même maître que sa belle Provençale. Il aimait la table, et s'entendait en bonne chère : ce petit talent lui valut l'emploi de cuisinier. On ne dit pas quel fut celui de madame de Prade (c'est le nom de la dame provençale). Quoi qu'il en soit, leur maître les conduisit à Constantinople, où ils restèrent, pendant plus de deux ans, dans une captivité fort

Digitized by Google

dure. Au bout de ce temps, Regnard, qui avait fait savoir sa mésaventure à sa famille, toucha de l'argent, paya sa rançon et celle de sa maîtresse, et revint avec elle en France. Ils y reçurent la nouvelle de la mort du mari, resté à Alger; et ils étaient à l'instant de s'épouser, lorsque ce mari reparut tout-à-coup avec deux religieux mathurins qui l'avaient racheté. Regnard résolut de voyager encore pour se guérir de son amour. Il a composé, sur cette aventure, une petite nouvelle intitulée *la Provençale*. C'est une espèce de Roman : il n'y a que le fond de vrai; tout le reste est d'invention.

Regnard voulut parcourir le Nord. Il alla d'abord en Flandre et en Hollande, puis en Danemarck et en Suède. Le roi de Suède l'engagea à voir la Laponie, et à en faire la description. Il entreprit ce voyage avec deux gentilshommes français. Arrivés au bord de la mer Glaciale, ils gravèrent sur la pierre une inscription en vers latins, que M. de la Harpe a traduite ainsi en vers français :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers.
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

Regnard écrivit sa relation : on la trouve dans

Digitized by Google

ses œuvres. Revenu à Stockholm, il en partit bientôt pour aller en Pologne, de là en Hongrie, et ensuite en Allemagne. Après deux ans d'absence, il rentra dans sa patrie pour ne la plus quitter. Il acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et celle de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de Dourdan. Il se fit encore recevoir grand-bailli de la province de Hurepoix. Il passait l'hiver à Paris, et la belle saison à la campagne. A Paris, il habitait, au bout de la rue de Richelieu, une maison où sa bonne table et sa bonne humeur attiraient la meilleure compagnie. A la campagne, il tuait du gibier, et faisait des comédies. Il avait acheté la terre de Grillou, et n'avait rien épargné pour en faire un séjour agréable. Il y mourut, le jeudi 5 septembre 1710, âgé de 54 ans. On raconte diversement les causes de sa mort. Les uns disent qu'il prit une médecine comme celles qu'on donne aux chevaux, sans prévoir qu'elle le tuerait: les autres prétendent que ce ne fut pas de sa part une imprudence; que ce poète, jusques-là si gai dans le monde et dans ses écrits, prit tout-à-coup un grand dégoût de la vie, et se l'ôta. Voltaire semble partager cette dernière opinion.

Avant de travailler pour le Théâtre Français, Regnard avait fait, tantôt seul, tantôt avec Dufresny, plusieurs petites pièces pour le Théâtre

Digitized by Google

Italien. Il eut un démêlé avec ce même Dufresny, au sujet du *Joueur*, que celui-ci avait aussi traité de son côté. Ils s'accusèrent réciproquement de plagiat. Le public, sans trop examiner le fond du procès, décida que le sujet appartenait à celui qui l'avait le mieux traité. Ce fut Regnard qui gagna. *Le Joueur* passe pour son chef-d'œuvre. Quelques-uns préfèrent *le Légataire*. Ces deux pièces, ainsi que *les Ménechmes*, *les Folies amoureuses*, *le Distrait*, et même *Démocrite*, reparaissent de temps en temps sur la scène où elles font toujours plaisir aux trop rares amateurs de la bonne comédie. Son style est en général plein de verve et de gaieté. On disait à Boileau que Regnard était un *poète médiocre*. — *Il n'est pas médiocrement gai*, répondit le Satirique. Regnard avait fait une *Satire des Maris*, en réponse à la *Satire des Femmes* de Boileau, et une autre Satire contre Boileau lui-même, sous le titre de *Tombeau de Despréaux;* mais il se réconcilia avec lui, et lui dédia sa comédie des *Ménechmes*.

A.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉGNIER.

NAPOLI

Ingouf Jne del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

REGNIER.

Le plus redoutable des concurrens de Regnier dans la poésie satyrique, le seul qui eût pu le faire oublier, Boileau a parlé d'une manière honorable de son devancier; mais il lui reproche de n'avoir pas assez ménagé la pudeur. On souscrit généralement à ces éloges et à cette critique. Regnier possédant l'énergie, la verve, qualités essentielles au genre qu'il traitait:

Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

Par malheur, il vivait à une époque où le goût n'était pas encore formé. De là une sorte de monotonie dans ses tours de phrases, des plaisanteries souvent grossières et un oubli presque continuel des bienséances. Imitateur des Latins, Regnier crut pouvoir, à leur exemple, exposer le vice dans toute sa turpitude; ou plutôt (car il faut en convenir), peu réservé dans ses mœurs, peu délicat dans le choix de ses plaisirs, il a trop souvent transporté ses lecteurs dans les lieux qu'il aimait à fréquenter; et leur a présenté des tableaux d'une vérité dégoûtante. Il faut que son talent soit bien réel, puisque ces peintures trop fréquentes dans ses ouvrages n'ont pu les condamner à l'oubli.

Mathurin Regnier naquit à Chartres, le 21 décembre 1573. Ainsi que plusieurs écrivains célèbres,

Digitized by Google

il eut à lutter, dans son enfance, contre les obstacles que son père opposait à son goût pour la poésie. Regnier persévéra dans son amour pour cet art, et les succès qu'il y obtint lui acquirent des protecteurs puissans. Il posséda de riches bénéfices, et eut deux fois occasion de faire le voyage de Rome. Mais la société des personnages les plus distingués de la cour ne corrigea point le penchant qu'il avait eu dès sa jeunesse pour une vie licencieuse. Ses revenus furent dépensés dans des parties de débauche qui eurent enfin des suites cruelles. Regnier, vieux avant le temps, mourut d'épuisement à Rouen, le 22 octobre 1613 : il n'avait pas encore atteint sa quarantième année.

Quelque vigueur qu'ait montrée Regnier dans ses Satyres, on doit le compter parmi les censeurs de l'humanité qui ne furent que malins, et non méchans. On l'appelait *le bon* Regnier, et il s'honorait avec raison de cette épithète.

Outre ses Satyres, Regnier a composé des Elégies, des Odes et des Stances; mais il n'avait point un génie propre à ces sortes d'ouvrages; et tous ses essais, dans ces divers genres, ont été absolument nuls pour sa gloire.

D. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

REMBRANDT.

Rembrandt pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

REMBRANDT.

Rembrandt est le peintre le plus extraordinaire de l'école flamande. Son père, riche meunier d'un village voisin de Leyde, le mit au collège, où, malgré la vivacité de son esprit, Rembrandt apprit à peine à lire. Le dessin l'occupa plus que les sciences, et son père, attentif à deviner ses dispositions, le confia à un peintre d'Amsterdam. Au bout de trois ans, il avait pénétré tous les secrets de son art et fait des découvertes qui lui donnèrent dès-lors le caractère original qui le distingue. Il se retira dans le moulin de son père, et ferma son atelier de tous les côtés, à la réserve d'une seule ouverture d'où il tirait une lumière resserrée qu'il dirigeait à son gré, et, ne donnant le plus souvent à ses tableaux qu'un seul point lumineux, il usait de toute la magie du clair-obscur. Son coloris suave, la finesse de sa touche, l'ont fait surnommer *le Roi de la Couleur*. Pensée, bon goût, dessin, ordonnance, il a tout sacrifié à cette partie brillante. De vieilles armures, des étoffes délabrées furent ses antiques, c'est ainsi qu'il les nommait. Il ne savait ni l'Histoire ni la Mythologie, et ne voulut jamais apprendre la perspective. En se rendant inimitable, il semble avoir voulu perdre tous ceux qui seraient tentés de l'imiter. Ses portraits surtout sont admirables: comme ils sont lourdement empâtés, et touchés d'une manière

Digitized by Google

heurtée, il faut les voir d'un peu loin. Il a gravé comme il a peint; ses planches, qui semblent un assemblage de traits insignifians, offrent des masses séduisantes par la vigueur et l'harmonie.

Rembrandt eut une vogue étonnante; il avait l'amour du gain, et ne travailla que pour le satisfaire; tous les moyens lucratifs lui parurent bons; il ne voyait les honnêtes gens que pour en tirer parti, et recherchait, pour son agrément, les gens crapuleux. Il quitta son moulin pour s'établir à Amsterdam, mais il conserva ses vêtemens grossiers et sa bizarrerie. Il avait épousé une jolie paysanne qui lui servait de modèle; aussi avare que lui, elle l'engagea un jour à faire publier sa mort, afin de vendre plus chèrement ses ouvrages; l'expédient réussit, et Rembrandt se moqua ensuite de ceux qu'il avait ainsi trompés. Quoiqu'il n'ait jamais vu l'Italie, quelques-unes de ses gravures sont datées de Venise; mais c'était pour les faire rechercher davantage qu'il y mettait le nom de cette ville. Malgré toutes ces ruses, plusieurs historiens prétendent que le défaut d'ordre le contraignit de faire banqueroute; ressource assez singulière pour un peintre. D'autres assurent, au contraire, qu'il laissa une grande fortune à son fils. Il mourut à Amsterdam en 1674, âgé de 68 ans. La plupart de ses tableaux sont d'une petite dimension, et il a traité peu de sujets d'histoire. Gérard Dow est son élève le plus célèbre.

L.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CARDINAL DE RETZ.

Van Schuppen del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

Digitized by Google

LE CARDINAL DE RETZ.

Jean-François-Paul de Gondy, archevêque titulaire de Corinthe, coadjuteur, puis archevêque de Paris, cardinal de Retz, naquit à Montmirel en Brie, en 1614, de Philippe de Gondy, général des galères de France, et de Marie de Lannoy, dame de Folleville; il montra de bonne heure une rare facilité pour les affaires. Un génie hardi, intrigant et plein de ressources, un esprit plus libre et plus indépendant qu'il ne doit être sous un gouvernement monarchique, une grande pénétration jointe à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne, le décelèrent au cardinal de Richelieu, comme un jeune homme qui se ferait craindre un jour. Il avait naturellement l'humeur douce; il parlait avec force et sans méditation: mais, peu scrupuleux sur le choix des termes, il pensait plutôt à persuader, qu'à plaire à l'oreille. Sa mémoire était extraordinaire, et l'on assure qu'il récitait à ses amis l'histoire de sa vie, comme s'il l'eût composée et apprise ensuite par cœur. Dès son enfance, il parut plus propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique. Ses parens voulaient en faire un prélat; pour rompre leur dessein, il se battit plusieurs fois en duel. Par la force de son caractère, il s'assujettit enfin à l'état pénible de la prêtrise, et l'on au-

Digitized by Google

rait dit quelque temps qu'il était né pour être l'exemple du Clergé. Mais, sous cette apparence, il aima constamment le monde, excepté dans les dernières années de sa vie qu'il passa dans la retraite; et pour lors il sembla mériter la vénération.

Il admirait le courage des Romains, au point d'en être jaloux. Plutarque, Salluste, Tite-Live et quelques autres auteurs anciens avaient fortifié, dans le cardinal de Retz, une certaine disposition qui semblait tenir du Visionnaire. On remarquait, dans son admiration, un desir violent d'imiter l'ambition des grands hommes de l'antiquité. Il avait peu de piété et peut-être d'abord peu de religion; et, quoiqu'il prêchât souvent comme un simple pasteur pour charmer le peuple, il vivait comme le courtisan le plus mondain. On lui reprochait un jour ses dépenses excessives. « Eh bien! dit-il, j'ai bien supputé; « César, à mon âge, devait six fois plus que « moi. »

Le peuple, ébloui de la régularité extérieurement apostolique du Coadjuteur, ne faisait aucune réflexion sur les désordres réels de sa conduite, qu'il ne pouvait pas toujours cacher, quelque fût le desir qu'il avait d'être loué et de paraître ce qu'il n'était pas.

Enfin les guerres de la Fronde éclatèrent; il en fut un des premiers moteurs, et il avoue

qu'il arma seul tout Paris à la journée des Barricades. Il avait fait l'apprentissage des conspirations sous Richelieu qu'il détestait, et il trempa dans un complot contre la vie de ce Cardinal à la vengeance duquel il échappa. Sous la minorité de Louis XIV, il saisit avec avidité l'occasion de montrer son génie audacieux. Il souleva le Parlement et le Peuple contre la Cour qu'il força d'abandonner Paris aux intrigues qu'il y faisait jouer. L'on a dit qu'il avait toujours agi sans but; mais on peut croire que son dessein fut de renverser Mazarin, et de s'élever au rang de premier ministre; de là cette foule de tentatives séditieuses, de menées diverses, d'actions hardies et quelquefois ridicules. On le vit, à la tête d'un régiment, marcher contre les troupes royales, et puis, quittant le casque, paraître au Parlement avec un poignard sous sa robe: « voilà « le bréviaire de notre Archevêque, disait un « Plaisant à cette occasion. » Le peuple n'en avait pas moins de respect pour lui. Comme tous les chefs de faction qui parurent alors, le cardinal de Retz changea de parti quand il le crut nécessaire à son intérêt particulier, et il sacrifia sa popularité à l'ambition de diriger la Cour qui était le jouet de tous les meneurs. « Le Coadju- « teur, dit Voltaire, tantôt ami, tantôt ennemi « du prince de Condé, suscita contre lui une « partie du Parlement et du Peuple; il osa en

« même temps servir la Reine en tenant tête à « ce Prince, et l'outrager en la forçant d'éloigner « le cardinal Mazarin qui se retira à Cologne. La « Reine, par une contradiction trop ordinaire « aux gouvernemens faibles, fut obligée de rece- « voir à la fois ses services et ses offenses, et « de nommer au cardinalat ce même Coadjuteur, « l'auteur des barricades, etc. »

On croit qu'Innocent X ne fut pas fâché de mortifier le cardinal Mazarin par l'élévation du cardinal de Retz. Dans la suite, la Cour qui tremblait devant lui, en se servant de ses moyens, le fit arrêter au Louvre. Il souffrit sa captivité avec courage; enfin il fut forcé de se démettre de l'archevêché de Paris, pour se délivrer de sa prison. On lui avait promis sa liberté à ce prix; on le trompait, et la Cour le fit conduire à Nantes où il fut retenu dans le château: mais, secouru par ses amis, il eut le bonheur de se sauver, même en plein jour. Alors il révoqua sa démission, passa en Espagne, et de là à Rome, où il assista à l'élection d'Alexandre VII qui négligea les intérêts du Cardinal. C'est ce qui l'obligea de se retirer en Franche-Comté, d'où il erra pendant quelque temps en Allemagne, en Hollande, en Flandre et en Angleterre. Après la mort du cardinal Mazarin, il se rendit aux volontés de la Cour, et donna sa démission telle qu'on voulut. Ce fut alors qu'il se jeta aux pieds de Louis XIV

Digitized by Google

qui lui dit : « Monsieur le Cardinal, vous avez « les cheveux blancs. — Sire, lui répondit-il, on « blanchit aisément quand on est dans la dis- « grace de votre Majesté. » Dès ce moment, il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. La Cour ne le craignait plus, mais les souvenirs étaient encore récens. Il entra depuis dans divers conclaves ; mais enfin il prit le parti de la retraite, résolu d'y passer les jours qui lui restaient à vivre. Alors il retrancha considérablement de sa dépense, et, se réduisant au nécessaire, il acquitta ses dettes avec beaucoup de générosité. On jugea diversement de cette réforme ; les uns l'attribuèrent à ce dégoût salutaire, qui ramène sur le retour les principes de religion que les désordres du monde et la tyrannie des passions ont presque étouffés ; les autres l'attribuèrent à la faiblesse de l'âge et à des infirmités qui annoncent aux vieillards les approches de la mort.

Il demeura donc encore exposé à la malignité des jugemens du public ; mais, quoi qu'il en soit, sa retraite est l'action la plus extraordinaire de sa vie. Le cardinal de Retz mourut en 1679, âgé de 66 ans.

Bossuet a tracé de cet homme fameux un portrait plein de force et de grandeur, dans l'Oraison funèbre du chancelier Le Tellier ; il le termine ainsi : « Après que tous les partis furent

« abattus, il sembla encore se soutenir seul, et « seul encore menacer le Favori victorieux, de « ses tristes et intrépides regards. »

Le cardinal de Retz nous a laissé des Mémoires uniques dans leur genre; il s'y est peint lui-même avec toutes ses vertus et tous ses vices. Il ne cache aucune démarche; il montre, sans déguisement, les ressorts qui l'ont fait agir et par lesquels il a fait agir les autres, au dépend même de sa réputation. Voltaire a dit, de ces Mémoires, qu'ils sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. Le même auteur ajoute dans un autre endroit: « En lisant les Lettres « du cardinal Mazarin et les Mémoires du car- « dinal de Retz, on voit aisément que Retz était « le génie supérieur; cependant Mazarin fut tout « puissant, et Retz fut accablé. »

Nous avons aussi de lui la Conjuration de Jean de Fiesque, qu'il écrivit, comme il nous l'apprend dans ses Mémoires, à l'âge de 17 ans, et quelques Pièces sur les affaires de son temps.

Voilà l'épitaphe qu'on lui fit: *Ille inquietus hîc quiescit Gondius.* Ici se repose le turbulent Condy.

Cet homme, dont la vie fut un mélange d'événemens si singuliers, avait eu pour précepteur le vénérable S. Vincent de Paul.

B. A.

Digitized by Google

Digitized by Google

Reynolds pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

REYNOLDS.

Josué Reynolds, né le 16 juillet 1723, à Plimptown, petite ville du duché de Devonshire, où son père remplissait les fonctions de maître d'école, reçut une éducation plus soignée que ne semblait le permettre la médiocrité de sa fortune. Malgré la vive inclination qu'il sentait pour le dessin, il se destina à l'état ecclésiastique, et se livra à l'étude de la théologie. Mais un goût irrésistible maîtrisait toutes ses idées, et le hasard ayant fait tomber entre ses mains le livre de Richardson sur la peinture, il céda enfin au penchant qui l'entraînait vers cet art. Le jeune Reynolds obtint de son père la permission de se rendre à Londres, et se mit sous la discipline d'Hudson, peintre d'un talent ordinaire, plus recommandable par les élèves qu'il a formés, que par ses propres productions.

A l'âge de vingt-six ans, Reynolds accompagna en Italie le commodore Keppel, son protecteur. Ce fut-là qu'il s'appliqua à l'étude des grands maîtres, qu'il analysa leurs diverses manières, et parvint à se former des principes solides qu'il a propagés avec succès dans sa patrie. Il peut être regardé comme le fondateur de l'école britannique; elle lui doit une partie des progrès qu'elle a faits depuis un demi-siècle.

Fort en théorie, Reynolds ne s'éleva pas à la même hauteur dans la pratique de son art. Ces deux

Digitized by Google

parties dont se forme le talent d'un artiste semblent même, chez lui, se trouver en contradiction. Sévère dans ses principes, il en a souvent négligé l'application. Lorsqu'il recommande dans ses écrits le grandiose, la pureté de Raphaël, l'austérité, la fierté de Jules-Romain et autres peintres de cette trempe, on le voit imprimer à ses propres ouvrages une partie du goût et des effets de l'école flamande. Plus adonné au genre du portrait, qu'il a traité avec succès, qu'aux compositions historiques, où ses essais n'ont pas été heureux, il paraît souvent chercher la manière de Vandick, et ses compatriotes ont dû quelquefois le comparer à ce grand maître, quoique sur tous les points Reynolds soit incontestablement inférieur, et qu'on ne puisse raisonnablement établir entre ces deux peintres aucun parallèle. Jaloux de donner à son coloris un éclat mystérieux, une harmonie prématurée, Reynolds a usé, ou plutôt abusé, de certains procédés chimiques qui en ont détruit avant le temps la fraîcheur et la vivacité, et la plupart de ses tableaux sont méconnaissables aujourd'hui.

C'est donc à son goût, à son zèle, à sa vaste érudition, plutôt qu'aux productions de son pinceau, que Reynolds devra une célébrité durable. Ses *Discours sur la Peinture*, publiés à Londres, et traduits en France, sont au nombre des meilleurs ouvrages que l'on puisse mettre dans les mains des jeunes artistes. Ils sont remplis de notions saines, ingénieuses et fines. Ses principes sont simples,

Digitized by Google

clairs, et présentés avec tant d'ordre et de méthode, que les personnes les moins instruites peuvent, en les méditant, se former des idées précises de l'art, et des beautés qui distinguent les différentes écoles, particulièrement celle d'Italie. Ses notes sur l'*Art de peindre*, poëme latin de Dufresnoy, renferment des observations précieuses sur les diverses parties de la peinture, sur ce qui constitue véritablement le bon, le grand goût, et l'on ne peut trop en recommander la lecture aux jeunes gens qui se destinent à la profession des beaux-arts.

En 1769, Reynolds fut nommé président de l'académie royale de peinture, et remplit cette place avec honneur pendant vingt-deux ans. Il est mort à Londres en 1792. Son corps fut exposé pendant quelques jours dans une des salles de l'académie, tendue de noir. Ses obsèques furent célébrées avec pompe, et les premiers seigneurs de l'Angleterre s'empressèrent d'y assister.

Reynolds, l'un des hommes qui ont le plus servi et honoré la peinture dans un pays où l'art peut acquérir un jour cet éclat, cette grandeur qui distinguent les autres écoles, jouissait de l'estime générale, de la considération et même du respect qu'inspirent les vertus unies aux talens. Il fut également recherché des étrangers et de ses concitoyens. Pendant plusieurs années, sa maison fut le rendez-vous des personnes les plus distinguées par leur mérite, et lui-même s'y faisait remarquer par une instruction agréable et solide. On peut ajouter à l'éloge

Digitized by Google

de Reynolds qu'avec tant d'avantages, et quoiqu'il fût, si l'on peut s'exprimer ainsi, le centre et l'aimant de la société la plus brillante, il ne perdit jamais sa tranquille modestie : jamais, dans ses discours ni dans sa conduite, on n'aperçut la plus légère trace d'orgueil ou de vanité.

L.

Digitized by Google

Digitized by Google

RICHARD
CŒUR DE LION.

NAPOLI

Vertue del.t. Landon direx.t

Digitized by Google

RICHARD CŒUR DE LION.

Richard, né à Londres, l'an 1156, était fils de Henri II, roi d'Angleterre, et lui succéda sous le nom de Richard I. Impatient de monter sur le trône, il se révolta plusieurs fois contre son père dont cette ingratitude abrégea la vie : Richard en témoigna du regret ; mais bientôt il ne songea plus qu'à son couronnement qui fut marqué par un événement affreux. Quelques juifs ayant eu l'imprudence de s'y trouver, malgré la défense qui leur en avait été faite, ils y furent massacrés par le peuple à qui la religion servit de prétexte pour les dépouiller des richesses que l'usure leur avait procurées. Poursuivis dans les provinces comme à Londres, cinq cents de ces malheureux se réfugièrent au château d'Yorck, égorgèrent leurs femmes et leurs enfans, en jetèrent les cadavres aux Chrétiens, mirent le feu au château, et se précipitèrent dans les flammes. Le nouveau roi ne put ni arrêter cette horrible persécution, ni en punir les auteurs : l'audace et la licence de la bourgeoisie étaient au dessus du pouvoir et des lois.

Cependant, Richard brûlait de combattre ; et, persuadé que la gloire l'attendait en Palestine, il résolut d'y passer, bien moins par dévotion que dans l'espoir de signaler sa valeur. Pour s'en

Digitized by Google

convaincre, il suffit de se rappeler le propos qu'il tint à Foulques, curé de Neuilly et prédicateur de la croisade : « Je vous exhorte, lui dit un jour « ce Curé, à vous défaire de vos trois filles favo- « rites, *l'impureté*, *l'avarice* et *la superbe*; elles « vous damneront. — Vous avez raison, lui ré- « pondit le Monarque ; et, pour suivre vos con- « seils, je donne *la superbe* aux Templiers, *l'ava- « rice* aux Moines, et *l'impureté* aux Prélats de « mon royaume. »

Richard, apprenant que les Croisés se disposent à partir, ne rougit pas, pour les suivre, de sacrifier à la fois et l'intérêt de son peuple, et celui de sa couronne. Non content d'engager Boxborough et Berwick, les deux plus belles acquisitions de son père, de faire des emprunts considérables, d'exiger des impôts exorbitans, il vend les offices et les dignités; donne celle de grand justicier pour la somme de mille marcs, et en reçoit dix mille du roi d'Ecosse que, pour jamais il affranchit du droit de suzeraineté. Ayant nommé régens les évêques de Durham et d'Ely, il quitta l'Angleterre, et fut joindre Philippe Auguste en Bourgogne.

Ces deux souverains se distinguèrent au siége d'Acre dont ils s'emparèrent; mais la jalousie réveilla les différends qu'ils avaient eus ensemble, et, pressé de retourner en France, Philippe laissa dix mille hommes à Richard qui, peu de temps

Digitized by Google

après, remporta une victoire mémorable sur le brave Saladin. Malgré cet avantage, le temps et les fatigues refroidirent la ferveur des Croisés. Richard apprit que l'Angleterre était divisée par ses deux ministres, et sentit qu'il devait se hâter d'y reparaître. Aussitôt il conclut une trève avec le Soudan, et partit seul; il fit naufrage à Aquilée, et fut contraint de prendre la route de l'Allemagne, déguisé en pélerin; mais, ayant été reconnu, il tomba entre les mains du duc d'Autriche qui, pour se venger d'une querelle qu'il avait eue avec lui, s'empressa de le livrer à l'empereur Henri VI. Celui-ci se crut tout permis envers l'allié de Tancrède qui s'était emparé des royaumes de Naples et de Sicile; et, sans droit comme sans égard, un prince de la chrétienté chargea de fers le héros de la croisade. Richard fut obligé de comparaître à la diète de l'Empire où, avec autant de fermeté que d'éloquence, il demanda raison du procédé de l'empereur qui fut sommé par le pape de rendre le prisonnier.

Richard n'en paya pas moins une rançon de 150,000 marcs d'argent. Son premier soin, dès qu'il eut sa liberté, fut de reconquérir les villes que le prince Jean, son frère, lui avait enlevées d'accord avec Philippe Auguste. Cette guerre ne produisit rien de remarquable.

Quelque temps après, Richard assiégea le château de Chalus, dans le Limosin, où le seigneur

Digitized by Google

du lieu cachait un trésor qu'il avait découvert, et que Richard prétendait avoir. Les soldats qui le gardaient offrirent de se rendre, mais le monarque rejeta toutes les conditions : « J'ai pris la peine « de venir attaquer la place, dit-il, je veux y « entrer de force, et les faire tous pendre sur la « brèche. » Il tint parole, et n'excepta qu'un archer nommé Gourdon qui lui avait percé la cuisse d'un coup de flèche, et qu'il réservait au plus cruel supplice. « Misérable, lui dit Richard, « que t'ai-je fait pour avoir voulu me donner la « mort ? — Ce que vous m'avez fait ? répartit cet « homme intrépide, vous avez tué mon père et « mes deux frères, vous avez juré de me faire « pendre ; je suis prêt, et ce sera un bonheur « pour moi de quitter la vie, si je puis me flatter « de l'avoir ôtée à un monstre tel que vous. » Cette réponse étonna le Roi qui lui fit grâce ; mais, malgré ses ordres, le malheureux fut écorché vif. Les courtisans espéraient se faire un mérite de cette barbare exécution, mais ils n'en eurent pas le temps, et Richard mourut de sa blessure le 6 avril 1199, âgé de 42 ans.

Sa valeur l'avait fait surnommer *Cœur-de-Lion ;* mais cette valeur tenait moins à l'élévation de son ame, qu'à la violence de son caractère. Entraîné par toutes les passions, il s'y livra sans réserve. Ses sujets l'imitèrent ; et, sous son règne, les habitans de Londres se permettaient, en plein jour, et le vol et l'assassinat. P.

Digitized by Google

Digitized by Google

RICHARD III.

K. pinx.t

London direx.t

Digitized by Google

RICHARD III.

Edouard IV mourut à Londres, en 1483. La cour, divisée en deux partis, se ressentait encore des troubles excités par *la rose rouge* et *la rose blanche;* Edouard V n'avait que douze ans, et le duc de Glocester, frère du feu roi, obtint la régence du royaume dont bientôt il se fit nommer le *protecteur*. Son but était de régner; et, par les manœuvres les plus perfides, il parvint à s'emparer des trois enfans de la reine; celui du premier lit fut sa première victime; il renferma les deux autres dans la tour de Londres; et, sous le règne d'Elizabeth, on y découvrit une porte murée qui fermait une chambre au fond de laquelle on trouva leurs squelettes étendus sur un lit, avec une corde au cou. Glocester les avait fait étrangler, et avait fait mettre à mort le comte de Rivers, gouverneur de l'aîné.

Quoique le duc de Buckingham fût le beau-frère de la reine, il était à la tête des partisans du protecteur qui l'avait séduit par les promesses les plus brillantes; mais rien ne pouvait corrompre la fidélité du grand chambellan, milord Hastings. Sa vertu effrayait Glocester, et Glocester s'en défit par un crime.

« Quel doit être, demanda-t-il un jour en plein « conseil, quel doit être le châtiment de ceux

« qui ont osé attenter à la vie du protecteur? —
« Le châtiment que méritent les traitres, répon-
« dit Hastings. — Eh bien! répliqua Glocester,
« ces traitres sont la sorcière de reine, veuve de
« mon frère, Jeanne Shore sa maîtresse et leurs
« complices. Voyez, ajouta-t-il, en découvrant
« son bras desséché, voyez en quel état ils m'ont
« réduit par leurs sortiléges. »

Cet accident lui était arrivé dans son enfance, on le savait; mais, trop modéré pour confondre l'imposture, Hastings se contenta de lui dire que les auteurs d'un pareil attentat devaient être punis, si l'on pouvait en acquérir les preuves. « Vous
« êtes le premier coupable, reprit Glocester, et
« je jure, par S. Paul, de ne pas dîner que l'on
« ne m'ait apporté votre tête. » En prononçant ces mots, il frappa sur la table, et la tête de Hastings tomba sous la hache des bourreaux apostés pour cette horrible exécution.

Cette atrocité ne suffisait pas à Glocester; et, pour perdre ou pour éloigner tous ceux qui lui portaient ombrage, il osa semer des doutes sur la légitimité de la naissance d'Edouard IV et sur celle de son frère le duc de Clarence qui avait laissé deux fils dont il redoutait les prétentions. Cette calomnie était d'autant plus odieuse qu'elle déshonorait sa mère encore vivante; mais il voulait être le véritable, le seul héritier; et le docteur Shauw eut la hardiesse d'en faire le sujet de

Digitized by Google

l'un de ses sermons, dans lequel il prit pour texte : « Les rejetons bâtards ne pousseront point de « racines. » L'auditoire resta muet ; le même silence fut observé dans une assemblée à laquelle Buckingham demanda si elle ne voulait pas avoir pour souverain l'excellent duc de Glocester ; celui-ci feignait de s'y refuser, poussait l'hypocrisie au point de répéter que la nation devait obéissance et fidélité aux descendans de ses anciens maîtres ; le barbare savait qu'ils n'existaient plus ; et, malgré sa prétendue résistance, malgré l'opposition générale, quelques artisans payés le proclamèrent sous le nom de Richard III.

Sans foi comme sans reconnaissance, il mécontenta jusqu'au duc de Buckingham auquel il devait son élévation ; et, furieux d'en être si mal récompensé, le duc passa dans le pays de Galles où le parti de Lancaster avait rassemblé des troupes en faveur du comte de Richemond, héritier du trône par les femmes de la maison de Somerset. Battu par la tempête, ce nouveau prétendant retourna en Bretagne ; et Buckingham, abandonné des siens, arraché de l'asile dans lequel il s'était réfugié, fut remis aux mains de Richard qui, à l'instant même, le fit conduire à l'échafaud ; digne punition de celui qui, pour un vil intérêt, n'avait pas rougi d'oublier à la fois et son devoir et son honneur.

Cependant Richard s'était fait reconnaître par le parlement qui n'avait osé résister à la force ; et,

Digitized by Google

depuis deux ans, l'Angleterre gémissait sous la loi de l'usurpateur, lorsque Richemond obtint des secours de Charles VIII, roi de France, qui lui donna deux mille hommes. A peine était-il débarqué qu'un grand nombre d'Anglais se rangea sous ses drapeaux, entre autres, un corps de royalistes dont le lord Stanley avait le commandement. La bataille fut livrée à Bosworth, en 1485; et Richard qui s'était paré de sa couronne, dans l'espoir qu'elle rallierait ses combattans, Richard y périt les armes à la main; mort glorieuse que ne méritait pas le plus fourbe et le plus sanguinaire des tyrans.

La nature lui avait donné de l'esprit et de la valeur; il y joignait une constance inaltérable dans ses entreprises, une dissimulation profonde dans ses vues; mais, né avec tous les vices, il se permit tous les crimes, et la noirceur de son ame surpassa encore la difformité de sa taille et de sa figure.

Les historiens ne disent point quelle fut l'année de sa naissance. C'est à sa mort que la race de Plantagenet cessa de régner: elle avait occupé le trône d'Angleterre pendant deux cent trente ans.

C.

Digitized by Google

Digitized by Google

RICHARDSON.

Samuel Richardson vécut pendant long-temps dans le monde comme s'il eût vécu dans la solitude. On prétend qu'il passa plusieurs années sans parler. Il employa ce temps a observer les hommes et à jeter les fondemens de ces admirables compositions qui le recommandent à la postérité. Richardson était né avectoutes les qualités nécessaires pour bien saisir toutes les nuances des passions, pour suivre leur marche et leurs progrès. La nature lui avait donné ce talent si rare de pénétrer dans tous les replis du cœur humain, et d'en deviner tous les mystères. Au mérite d'observateur il joint, dans un degré éminent le mérite de peintre ; nul n'a porté plus haut l'art de la composition et le charme du coloris ; aussi l'a-t-on placé au premier rang parmi les romanciers les plus parfaits, et la postérité sans doute confirmera le jugement de ses contemporains, et même de ses rivaux. Richardson fut quelque temps sans connaître son génie ; il commença par imprimer les ouvrages des autres avant que d'en composer lui-même : c'était de ses presses que sortaient la plupart des pamphlets que l'opposition publiait contre le ministère. Sa vie n'est point remplie d'événemens ; elle est tout entière dans ses ouvrages. Il fut enlevé aux lettres en 1761, à l'âge de soixante-douze ans, étant né en 1689.

Les romans de Richardson ont eu des admira-

Digitized by Google

teurs outrés et des critiques injustes : Diderot figure parmi les premiers, et la Harpe et Voltaire parmi les seconds. La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, traite *Clarisse* avec une sévérité qui approche de l'injustice ; il regarde Lovelace comme un être de raison, parce qu'il allie dans un même moment les sentimens qui s'excluent. Il blâme l'auteur du grand nombre de ses personnages, dont la plupart sont inutiles, et prétend que quelques-uns d'entre eux tombent à tout moment dans le jargon, le galimathias et la déraison. Il y a quelque chose de vrai dans tout cela ; mais pour un petit nombre de taches, que de beautés dans cet admirable roman ! Quelles vives images ne laisse-t-il pas dans l'esprit ! Comme les caractères en sont vrais ! Quel talent dans le développement des passions ! et comme l'auteur sait diversifier une seule et même situation ! Sous le rapport de la moralité, il mérite les plus grands éloges. Il est impossible, après l'avoir lu, de ne pas abhorrer le désordre et le libertinage, et de ne pas adorer la vertu au milieu même des rudes épreuves auxquelles la Divinité la livre quelquefois ici-bas.

Grandisson est un ouvrage de beaucoup de mérite et de peu d'effet, dit M. de la Harpe. Il faut avouer que Richardson n'y montre pas le même talent que dans *Clarisse*, et que cette diminution de talent est encore plus sensible dans *Pamela*.

PH. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

RICHELIEU.

Ph. Champagne pinx.t

Landon direx.t

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE

Digitized by Google

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Armand Jean Duplessis Richelieu, ministre fameux de Louis XIII, naquit en 1585. Son père avait été capitaine des gardes de Henri IV.

Armand fut nommé évêque de Luçon en 1607, secrétaire d'état en 1616, cardinal en 1622, premier ministre en 1629, et mourut en 1642.

Monté, de la protection d'une des femmes de Marie de Médicis, à la faveur intime de cette reine, alors régente, nommé surintendant de sa maison, soutenu conséquemment par le maréchal d'Ancre qui gouvernait le royaume, sous le nom de la Régente, l'évêque de Luçon était tout ce qu'on peut être, sous un premier favori.

Mais Louis XIII ayant fait assassiner le maréchal d'Ancre, pour se saisir du pouvoir (qu'il remit aussitôt à un favori plus méprisable encore que celui de la Régente, à son gentilhomme Albert de Luynes), Richelieu, créature de Marie de Médicis et du Maréchal, ne devait pas obtenir la confiance du Roi, au moment où ce prince secouait aussi décidément le joug de sa mère et de ceux qui la dirigeaient. Le monarque, au contraire, était fortement prévenu contre le caractère de Richelieu qu'il disait fourbe, et contre ses mœurs qu'il savait déréglées. Sur un prince bigot, ce dernier motif était d'une grande in-

Digitized by Google

fluence. L'arrestation et la fuite de la Reine mère avaient suivi l'assassinat du maréchal. L'évêque de Luçon fut pour sa part exilé à Avignon.

Dans un raccommodement entre Marie de Médicis et Louis XIII, Richelieu sut se faire valoir auprès du roi ; et Marie qui avait déja, en quelque sorte, forcé son fils à accorder l'entrée du conseil au Prélat, obtint pour lui, comme récompense, la promesse du chapeau de cardinal.

Le favori, de Luynes, étant mort, vers cette époque (1621), Richelieu put prétendre à s'emparer de l'esprit du Roi. Il n'avait point de rivaux capables de lui disputer cette conquête. Restaient les préventions du Monarque, l'embarras des bienfaits de la Reine-mère et des hommes en place qu'elle avait employés à son élévation. Mais les caractères, tels que celui de Louis XIII, sont subjugués avec leurs opinions et même avec leurs ressentimens. Pour la reconnaissance, on sait combien peu elle retient les ambitieux. Ainsi, Richelieu, arrivé au ministère, n'eut plus qu'un but, celui d'être le maître, et, trouvant dans les circonstances, plus encore dans son caractère, les moyens de se faire craindre, il prit le parti de régner par la peur.

D'abord il écarta les ministres qui l'avaient servi, et s'empara de leurs attributions, pour attirer tout à lui. Au lieu d'être le tempérament, le lien entre la Reine mère sa bienfaitrice et le

Roi, il s'interposa comme obstacle à leur rapprochement, envenima les actions et les intentions de Marie. Devenu l'objet de la haine de toute la famille royale et de tous les grands, il transforma en conspirations contre l'Etat et la personne du Roi les inimitiés, les projets dont lui seul était l'objet. Longtemps avant d'avoir le titre de premier ministre, il avait une compagnie de gardes-du-corps, tant il était haï et puissant !

Parmi les grands, il fit périr sur l'échafaud ceux qu'il redoutait le plus et quelquefois aussi ceux qu'il haïssait, sans les redouter. Il mit le reste à ses pieds ou dans les prisons. Parmi la famille royale, la Reine mère mourut bannie et presque dans l'indigence. La femme de Louis XIII, Anne d'Autriche, subit en criminelle un interrogatoire, devant le chancelier ; ses papiers furent examinés ; en un mot, elle éprouva tous les outrages des polices secrètes, et, pour ne pas courir de plus grands dangers, se soumit au pardon. Son crime d'état était d'avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, alors ennemie du premier ministre : mais le délit véritable, était de s'être amusées l'une et l'autre des prétentions amoureuses du Cardinal, qui les avait portées jusqu'à cette Reine, prétentions qui l'avaient rendu le jouet de la Duchesse.

Pendant tout le ministère de Richelieu, le frère unique du roi, Gaston, duc d'Orléans, conspira

impuissamment contre lui, et reçut chaque fois d'humilians pardons pour prix de soumissions encore plus humiliantes, et du lâche abandon qu'il faisait toujours de ses complices. Les autres princes furent emprisonnés, bannis, opprimés.

Il n'était pas nécessaire de haïr Richelieu, pour encourir sa persécution; il suffisait du soupçon de n'être pas pour lui. L'on était perdu, si l'on parvenait à se faire aimer du Monarque. Ainsi, les dévotes amours de Louis XIII pour mademoiselle de La Fayette, obligèrent cette jeune personne à se jeter brusquement dans un cloître, à s'y faire religieuse, et valurent la disgrace et l'exil au Jésuite confesseur du Roi. Tels furent, en abrégé, les moyens par lesquels le cardinal de Richelieu se rendit le maître et la terreur de la France. « La Bastille fut toujours remplie sous son mi-« nistère.... Il établit une chambre de justice où « tous les partisans de la mère et du frère du « Roi sont condamnés. La liste des proscrits est « prodigieuse: on voit chaque jour des poteaux « chargés de l'effigie des hommes ou des femmes « qui avaient suivi, conseillé Gaston et la Reine. « On rechercha jusqu'à des médecins et des ti-« reurs d'horoscopes qui avaient dit que le Roi « n'avait pas longtemps à vivre, et deux furent « envoyés aux galères.» *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Il reste à apprécier cette manière de gouver-

Digitized by Google

ner et ses résultats ; à juger si c'était l'intérêt de l'Etat ou l'ambition personnelle du Cardinal et son caractère qui le dirigeaient.

L'on a épuisé le panégyrique et la satyre sur le cardinal de Richelieu, ainsi que sur quelques autres personnages historiques. C'est ce qui a donné une sorte de sanction publique à cette épigramme dite devant son tombeau : « Voilà « un grand sujet de disputer : *magnum disputandi argumentum.* » Il y aurait peu de ces énigmes dans l'histoire, si elle avait été écrite avec bonne foi et sous l'influence de la raison.

La renommée a traité le cardinal de Richelieu, comme la plupart des héros, en présentant les faits extraordinaires de manière à agir sur l'imagination, sans tenir compte des motifs ni des moyens. Il a été proclamé grand homme, grand ministre. Mais ceux qui ne reconnaîtraient pour véritable mesure de la grandeur des hommes d'état que des vertus, servant de base aux talens, la justice, la droiture, l'humanité, la raison, seraient fondés à regarder le cardinal de Richelieu comme un homme affreux. Le genre humain n'est point assez malheureux pour que l'équivoque puisse subsister.

Les panégyristes du cardinal de Richelieu relèvent en lui la force, l'audace, la souplesse même du caractère, l'habileté à démêler les intrigues, à prévenir et à déjouer ses ennemis, à

Digitized by Google

se maintenir à la tête du gouvernement, malgré le poids immense et toujours croissant de la haine de la famille royale et des grands, et sans avoir l'affection du Roi. On ajoute qu'il se proposa de soumettre les grands à la couronne, d'abaisser la maison d'Autriche qui opprimait l'Europe, d'accabler les protestans qui avaient ébranlé le trône, sous les précédens règnes, et qu'il réussit dans chacune de ces fortes et hasardeuses entreprises. Enfin, qu'il protégea les lettres, et établit l'Académie française.

Tous ces faits sont plus ou moins vrais, et le dernier est vraiment glorieux. Mais ils n'empêcheraient point de soutenir que le cardinal de Richelieu fut un homme affreux, et qu'il aurait pu faire les mêmes choses et de plus grandes encore, sans mélange de crimes. Enfin, presque tous ces faits sont exagérés ou privés du vrai jour qui peut les éclairer, savoir le rapport des effets aux causes. Ces rapprochemens sont nécessaires pour connaître ce personnage imposant, mais équivoque et sur lequel on n'a qu'une opinion vague et peu réfléchie. Il faut étudier, et non pas lire seulement l'histoire, pour bien juger le cardinal de Richelieu.

Il n'est point exact de dire qu'il soumit les grands à la couronne : il les mutina au contraire. La preuve en est que depuis 1626 qu'il commença à répandre du sang, jusqu'à sa mort

Digitized by Google

(c'est-à-dire dans l'espace de 16 années), il n'y en eut peut-être pas une seule sans proscriptions ou supplices, pour conspirations, et que les supplices et les conspirations furent toujours croissant, comme les haines contre ce ministre.

Ce fut le 12 septembre 1642, trois mois avant la mort du cardinal de Richelieu, et lorsqu'il était lui-même condamné par les médecins, que le grand écuyer Cinq-Mars et le président de Thou eurent la tête tranchée. « On le vit alors, « dit Voltaire, traîner le grand Ecuyer à sa suite, « de Tarascon à Lyon, dans un bateau attaché « au sien, frappé lui-même à mort, et triomphant de celui qui allait mourir du dernier « supplice. De là, le Cardinal se fit porter à « Paris sur les épaules de ses gardes, dans une « chambre ornée où il pouvait tenir deux hommes « à côté de son lit. Les gardes se relayaient. On « abattait des pans de muraille, pour le faire « entrer plus commodément dans les villes. C'est « ainsi qu'il alla mourir à Paris, à 58 ans, et « qu'il laissa le Roi satisfait de l'avoir perdu, « et embarrassé d'être le maître. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Voici la chronologie des principaux supplices pour crimes d'état, sous Richelieu : depuis 1626 jusqu'en 1642 (trois mois avant sa mort), on trouve les supplices — du jeune Taleyrand Chalais, haché à Nantes, de 30 coups, par un prison-

Digitized by Google

nier, au défaut du bourreau (août 1626); — du maréchal de Marillac, décapité à Paris (mai 1632); — du maréchal de Montmorency, décapité à Toulouse (octobre 1632); — du brave Saint-Preuil, décapité à Amiens (novembre 1641); — du grand écuyer Cinq-Mars et du président de Thou, décapités à Lyon (septembre 1642).

Les détails de ces condamnations capitales dévoilent un caractère sanguinaire et vindicatif, bien plus qu'ils n'attestent l'homme d'état: ceux qui suivent rappellent les Annales de Tacite.

Le maréchal de Marillac, traduit d'abord devant une commission, à Verdun, est admis par elle, malgré les promesses et les menaces, à se justifier par les voies régulières. Le Cardinal casse cet arrêt, forme une autre commission dans laquelle il fait entrer un ennemi public de l'accusé, et qu'il fait présider par celui auquel il avait remis les sceaux enlevés au frère du Maréchal. « Jamais on n'avait méprisé davantage les « formes de la justice et les bienséances. Le « Cardinal leur insulta au point de transférer « l'accusé, et de continuer le procès à Ruel, « dans sa propre maison de campagne. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

C'est de là qu'il fut à l'échafaud. Après la condamnation, Richelieu railla les juges à la manière de Tibère: « *Il faut avouer*, leur dit-il, *que Dieu « donne aux juges des lumières qu'il n'accorde*

Digitized by Google

« *pas aux autres hommes, puisque vous avez* « *condamné le Maréchal à mort! Pour moi, je* « *ne croyois pas que ses actions méritassent un* « *si rude châtiment* (*).

En effet, ce vieux guerrier, couvert de blessures honorables et d'une considération acquise par 40 années de services, était si peu criminel que, malgré la manière expéditive du Cardinal, ce ne fut que deux ans après son arrestation que sa tête tomba. Les prétextes furent quelques anciens profits illicites, ordinaires dans les gouvernemens militaires, et qu'on déterra: profits des domestiques plutôt que du maître; il ne fut question dans tout le procès, comme l'accusé l'observait avec indignation, que *de foin, de paille, de chaux*. La vraie cause, était que Louis XIII ayant promis à la Reine mère et à sa femme de renvoyer le Cardinal, les Marillac, créatures de Marie de Médicis, avaient laissé paraître leur joie, et s'étaient flattés de recueillir sa dépouille. Le garde des sceaux, frère du Maréchal, mourut en prison. On n'accuse point le cardinal de l'avoir fait empoisonner, ainsi que le maréchal d'Ornano.

(*) Il y a des historiens qui varient ainsi les expressions: *Pour moi, je ne croyais pas qu'il y eût de quoi fouetter un page.*

Digitized by Google

Quelques détails sur les condamnations de Saint-Preuil et du président de Thou sont nécessaires encore pour faire connaître le cardinal de Richelieu. On doit concevoir maintenant qu'il fallait quelques développemens, et dépasser nos limites ordinaires.

Il n'y avait pas très-longtemps que le Cardinal avait écrit à Saint-Preuil : *si je n'étois pas Richelieu, je voudrois être Saint-Preuil*, quand il le fit juger par une commission. La cause apparente fut une inadvertence qui étant reconnue involontaire fit place au grief d'exactions. Saint-Preuil non-seulement ne s'était permis que celles tolérées chez tous les gouverneurs, mais il produisit une autorisation qui aurait couvert beaucoup d'excès. Il avait fait au gouvernement une demande d'argent, pour tenir un état convenable, et on lui avait répondu : *Brave et généreux Saint-Preuil, vivez d'industrie ; plumez la poule, sans la faire crier ; faites ce que font beaucoup d'autres dans leurs gouvernemens, coupez, tranchez*, etc. A l'appui de cette autorisation, il montrait encore plusieurs lettres du Roi et du secrétaire d'état Desnoyers. Il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Son procès est celui dont les détails révoltent et touchent davantage. La cause vraie de la perte de ce loyal homme est incertaine : on sait seulement qu'après avoir fait prisonnier le maréchal de Montmorency, il avait sollicité sa

Digitized by Google

grâce auprès du Roi directement, et que le Cardinal, qui voulait se débarrasser du Maréchal, dit alors à Saint-Preuil, *que si le Roi lui rendoit justice à lui-même, il auroit la tête où il avoit les pieds!* Mais il y avait environ dix ans de cette terrible apostrophe, quand Saint-Preuil fut arrêté; depuis, il s'était signalé à la défense de Corbie et à la prise d'Arras. Il semblait n'avoir plus à craindre que l'inimitié personnelle du maréchal de La Meilleraye, causée par une rivalité d'amour: mais le Maréchal était le principal ministre des violences du Cardinal.

Le dernier échafaud que la mort permit à Richelieu de dresser fut celui du grand écuyer Cinq-Mars et du président De Thou. Le premier avait réellement conspiré avec le frère du Roi. Mais son plus grand délit était l'intime faveur du monarque, et d'avoir voulu entrer au conseil. Ses torts avaient été de croire aux plaintes amères et journalières que Louis XIII lui faisait du Cardinal, et qui étaient telles que Cinq-Mars put proposer à ce prince de l'en débarrasser par un assassinat; enfin, il avait eu l'imprudence de compter sur Gaston, après le sort de Chalais et de Montmorency. Mais il fut démontré que De Thou avait désapprouvé la conspiration, et essayé d'en dissuader Cinq-Mars, son ami. Le tribunal, quoique dévoué au Cardinal, ne trouvait pas matière à condamner ce vertueux

Digitized by Google

magistrat; et le chancelier Seguier, non moins dévoué au Ministre, fit implorer sa clémence par le prince Condé, auquel l'implacable répondit : *M. le Chancelier a beau dire, il faut que M. De Thou meure.* Le motif, selon les Mémoires historiques, était que De Thou l'historien, père du condamné, avait parlé, avec un juste mépris, d'un oncle du Cardinal, et l'on cite à ce sujet ce mot bien digne effectivement de Richelieu : *Son père a mis mon nom dans son histoire, je mettrai celui du fils dans la mienne.*

On peut donc contester au cardinal de Richelieu d'avoir soumis les grands : l'on pourrait dire, au contraire, que s'il s'était trouvé parmi eux des hommes d'un fort caractère, tels que du temps de la ligue, il aurait succombé ou causé la plus violente guerre civile : et ce succès dont on lui fait un titre de gloire fût-il vrai, serait-il vraiment glorieux de le devoir aux moyens sanguinaires et désordonnés de la tyrannie, après que Henri IV et Sully avaient non-seulement soumis ces grands par la clémence, la générosité, la loyauté, mais se les étaient attachés? Qui eut plus de sujets de ressentimens que l'un et l'autre contre les principaux ordres de l'état? Cependant ils n'employèrent, pour prévenir tout désordre, que la vigilance, une prudence journalière et de détail, et l'autorité acquit graduellement de la force entre leurs mains, parce qu'ils

Digitized by Google

la firent aimer et respecter. En comparant les moyens du cardinal de Richelieu et de Sully, l'on demeure convaincu que les différences essentielles des deux gouvernemens viennent du caractère dur, impérieux, et de l'ambition du Cardinal, bien plus que de l'état des choses et de la dissemblance des monarques.

Louis XIII, faible quoique ombrageux, et qui fut dominé, à toutes les époques de sa vie, par des caractères divers, aurait pu être maintenu par un ministre sage, ferme et habile dans les limites d'un gouvernement modéré, exempt de faiblesse, comme de tyrannie. Il y aurait eu plus de vraie gloire à le tenter par les moyens de Sully, qu'à persuader à ce monarque, comme le faisait Richelieu, que les deux reines, le duc d'Orléans, toute la famille royale et les grands l'accusaient d'être mari impuissant, et prince trop faible, et, qu'à ces deux chefs, ils voulaient lui ôter le sceptre et sa femme. Louis XIII n'aurait point eu à trembler de ces terreurs et de celles causées par les proscriptions qu'il autorisait, pour le compte du Cardinal. Marie de Médicis, ambitieuse sans caractère, inconséquente, tracassière, et le pusillanime Gaston auraient-ils renversé un ministre de la force de Richelieu, qui eût été en même temps juste, humain, généreux, puisqu'ils ne purent pas le déplacer

Digitized by Google

après tant d'injustices et d'atrocités, avec tant de haines auxiliaires?

Comme il est incontestable que Richelieu retint l'autorité par les moyens qui viennent d'être exposés, on a peine à concilier avec eux des prétentions à la gloire.

Mais le cardinal de Richelieu protégea les lettres en homme d'état, quoiqu'il ne les cultivât qu'en pédant. On connaît les petitesses de ses prétentions à ce sujet, et l'odieux de sa conduite envers le grand Corneille. Cependant, c'est le beau côté de son ministère : il a préparé la gloire littéraire du siècle de Louis XIV.

Quant aux protestans, on n'a plus besoin de prouver que la persécution n'était pas le meilleur moyen de les réduire et surtout de les calmer; mais il ne faut pas exiger de ces temps la sage tolérance, fruit tardif des lumières. L'exemple de Henri IV et de Sully ne s'applique plus ici: ils étaient nés calvinistes, et Louis XIII était catholique bigot, sa mère croyait aux devins, Urbain Grandier et la maréchale d'Ancre avaient été brûlés comme sorciers. En regrettant les 40 millions que le Cardinal dépensa pour réduire la Rochelle, nous laisserons retomber cette erreur déplorable sur les circonstances; et sur la faiblesse humaine, dont il faut aussi tenir compte, les désordres de mœurs, l'excès du faste et les dépenses du Car-

Digitized by Google

dinal : les dernières ont été évaluées à mille écus par jour. C'est contre la tyrannie, l'oppression des loix et des hommes, contre l'orgueil et l'ambition qui s'immolent les peuples qu'il faut être sévères. Or il est impossible de ne pas reconnaître que Richelieu mérite tous ces reproches. Il voulait le dépôt de l'autorité bien plus que la prospérité de l'Etat.

Si la prospérité publique eût été son premier mobile, il n'aurait pas entravé la paix, pendant plusieurs années, lorsque le but de la guerre était atteint; quand la maison d'Autriche abaissée la demandait. Cette guerre, qui épuisa la France, depuis 1731 jusqu'en 1748, aurait été terminée au plus tard en 1740 ou 1741, si le cardinal de Richelieu n'avait pas mis toute son habileté à l'empêcher, pour continuer d'être nécessaire au roi qui était las de lui. Toutes les annales déposent de ce fait. Quand il était forcé d'entrer en négociations, c'était, selon l'expression de Mably, « un combat de ruses et d'artifices. »

L'on a vanté, avec raison, la fierté, l'élévation de cette réponse du Cardinal : *le Roi a changé de conseils, et le Ministère de maximes*, l'énergie et l'activité qu'il déploya, en portant subitement cinq armées aux frontières. Mais, dès 1637, la France était épuisée; on avait recours aux plus misérables expédiens, et Richelieu ne

Digitized by Google

pouvait payer ni ses armées, ni ses alliés. Quel eût été le succès de la guerre, si la France n'avait pas trouvé pour auxiliaire Gustave Adolphe ? et ce guerrier qui devint si redoutable, ce n'était pas Richelieu qui l'avait fait ennemi de la maison d'Autriche : Gustave avait tout soumis, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et cherchait des alliances qui l'aidassent à supporter le fardeau de la guerre, quand le Cardinal traita avec lui. Richelieu ne créa donc point les principales circonstances ; quant au projet d'abaisser la maison d'Autriche dont on l'a tant loué, il avait été celui de Louis XI, et la passion de François I. Le grand Henri en allait commencer l'exécution, après avoir préparé ses alliances et tous ses moyens avec une sagesse admirable, quand il fut assassiné. Le succès paraissait immanquable et prompt. Il fut longtemps douteux dans l'entreprise de Richelieu ; la France eut à craindre pour elle-même, et la guerre dura 30 ans. Voilà le plus imposant des titres politiques du cardinal de Richelieu fort réduit !

Il est bien différent de commander en maître, et de faire trembler un royaume ou de l'administrer ! Richelieu fit presqu'en tout l'inverse de ce qu'exige une bonne administration. « Avec la « passion la plus immodérée de gouverner, il « n'avait, dit Mably, aucune des vertus, ni même

Digitized by Google

« des lumières qu'on doit desirer dans ceux qui « sont à la tête d'un grand royaume.... Son luxe « fut contagieux pour tous les ordres de l'état.... « Des hommes obscurs firent, aux dépens du « peuple, des fortunes scandaleuses.... L'amour « de l'argent ne laissa subsister aucune élévation « dans les ames.... Il intervertit l'ordre de tous « les tribunaux; à l'exemple de Louis XI, il eut des « magistrats toujours prêts à servir ses passions, « et la France n'oubliera jamais les noms odieux « de ces juges iniques qui prononçaient les arrêts « qu'on leur avait dictés. »

Condillac dit aussi *que le cardinal de Richelieu était ignorant en finances;* que Sully avait détruit presque tous les abus; qu'ils se reproduisirent et se multiplièrent. On a peine à croire que Richelieu ait gouverné entre Sully et Colbert; il semblerait plutôt un visir transporté de l'histoire ottomane dans la nôtre. Il s'est peint lui-même assez fidèlement, en disant au marquis de la Vieuville : *Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé; mais quand une fois j'ai bien pris ma résolution, je vas à mon but, je renverse tout, je fauche tout et je couvre tout de ma soutane rouge.*

Veut-on classer le cardinal de Richelieu parmi les personnages signalés dans les fastes de l'ambition? Il nous semblerait être de l'espèce d'am-

Digitized by Google

bitieux auxquels la nature a refusé les affections douces, auxquels l'humanité n'inspire rien. C'est une espèce particulière, heureusement assez rare. Elle n'a que des talens et des vices : le bien qu'elle fait est ordinairement équivoque et toujours mêlé de grands maux : elle n'aspire qu'à l'admiration ; mais le prestige s'évanouit bientôt pour ceux dont la mémoire n'est point chérie.

De tout ce qui précède résulte une vérité plus utile au monde que les louanges prodiguées au cardinal de Richelieu et aux héros de nos annales : c'est qu'il faut à ceux qui gouvernent de grandes vertus pour rester grands dans l'histoire.

J.

Digitized by Google

Digitized by Google

RICHELIEU.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Dessiné del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Peu d'hommes eurent une carrière plus longue et plus brillante que Richelieu; il vécut sous trois règnes; il obtint des succès éclatans à la guerre; il fut le favori de deux princes, le compagnon de leurs plaisirs, le dispensateur de leurs grâces: on pourrait le placer au rang des hommes les plus heureux, si l'ami de la morale pouvait concevoir le bonheur sans la vertu.

Il vit dans son enfance le déclin de la gloire et de la grandeur de Louis XIV. La dévotion, la tristesse avaient remplacé, dans la cour de ce prince, les plaisirs et la galanterie; la régence vint tout changer; on vit, dans la personne du chef de l'état, le pouvoir sans grandeur, des talens sans dignité, des voluptés sans décence.

Richelieu était fait pour figurer à la cour d'Orléans. De l'esprit, des grâces, le talent de plaire et celui de séduire devaient le rendre le digne favori d'un prince qui était assez malheureux pour ne se plaire qu'avec le vice; mais les filles du Régent devinrent les objets de ses vœux; ils ne furent point dédaignés; et Philippe, qui éprouvait pour elles un sentiment moins pur et heureusement beaucoup plus rare que la tendresse paternelle, envoya l'amant à la Bastille. Ce châtiment ne fit que donner plus d'éclat à ses galanteries, et le rendre plus cher

Digitized by Google

à un sexe qui a souvent la faiblesse d'estimer ceux qui le deshonorent. La rue S. Antoine était continuellement remplie de voitures, et il eut la plaisante idée de faire appeler la Bastille, hôtel de Richelieu. Enfin le Régent s'aperçut que les corrections étaient infructueuses, qu'elles ne servaient au contraire qu'à étendre la réputation du héros qui en était l'objet.

Si Richelieu ne se fût fait connaître que par des actions de ce genre, il n'occuperait point une place dans cette Galerie; mais, par un privilége qui n'appartient peut-être qu'aux seuls Français, il passa du sein de la mollesse et des plaisirs au milieu des hasards et des combats. Il déploya les talens du politique et la valeur du guerrier. Chargé de présider les états de Languedoc en 1754, il pacifia les troubles qui allaient s'élever dans les Cévennes, en faisant accorder aux Protestans une tolérance secrète; mesure d'autant plus sage que l'on parlait de renouveler ces dragonnades qui avaient deshonoré la fin du règne de Louis XIV. En 1756, il s'empara de Minorque, et la défaite de l'amiral Byng lui facilita la prise de Mahon, conquête qu'il dut à la manœuvre la plus savante et à l'intrépidité de soldats trop braves pour calculer les dangers. Les Anglais, comme les Carthaginois, punissant le malheur, Byng fut sacrifié à la politique d'un gouvernement qui aimait mieux supposer un traître que de laisser penser que la marine natio-

Digitized by Google

nale pût éprouver des revers. Richelieu écrivit pour la justification de l'Amiral. Cette démarche l'honora et ne sauva point une victime dévouée. Sa conduite en Hanovre ne fut point aussi généralement approuvée : il avait succédé dans le commandement au maréchal Destrées, et il avait chassé le duc de Cumberland du duché de Verden ; il avait enfermé les Anglais et les Hanovriens sous les murs de Stade, les avait serrés de si près que l'armée ennemie, forte de 50,000 hommes, se serait rendue à discrétion, si le général français avait eu la patience ou la volonté de la réduire à cette extrémité. La convention de Closter-Severn, rédigée d'une manière obscure et ambigue, fit perdre à la France les avantages d'une brillante campagne. Lorsque cette convention fut rompue par l'Angleterre, le maréchal de Richelieu écrivit au prince Ferdinand, qui lui en donnait avis, une lettre où il dit que pour se venger de l'infidélité des Hanovriens, il mettrait en cendres les palais, les maisons royales et jardins, saccagerait les villes et les villages, sans épargner la plus petite cabane. Cette lettre n'a pas besoin d'autre commentaire que l'indignation qu'elle excite dans toutes les ames sensibles : d'ailleurs la conduite du Maréchal répondit à ces affreuses menaces. L'électorat d'Hanovre fut le théâtre de ses dévastations ; et, malgré le peu d'intérêt que Louis XV pre-

Digitized by Google

nait à la gloire de la nation, il fut obligé de rappeler son favori.

La conduite qu'il tint à Gènes lui valut le titre de noble Génois, et cette république lui fit élever une statue : il était entré dans la ville sous le feu de la flotte anglaise ; il avait battu les ennemis, mis les côtes en sûreté, et délivré la république du joug autrichien.

Richelieu eut une grande influence à la cour de Louis XV, et jamais influence ne fut plus funeste ; au lieu d'employer son esprit à inspirer au Monarque le sentiment de sa dignité, l'amour du travail, il fortifia son goût pour l'indolence ; il ne le tira de son apathie que pour le plonger dans de honteuses voluptés.

Richelieu avait vu les derniers jours du règne de Louis XIV, et il vécut presque jusqu'à la fin du règne de Louis XVI.

Il fut membre de l'Académie française, honneur dont il n'était pas plus indigne que Dubois ; mais le Cardinal-Ministre ne fut point loué par Voltaire, et ce grand poète eut la faiblesse de vanter autant Richelieu que s'il avait été un Turenne ou un Catinat.

L....e

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RIENZI.

Lorsque les papes fixaient leur séjour à Avignon, leur autorité presque nulle dans Rome, était confiée à un vicaire. Les princes et les barons romains, divisés en deux partis, à la tête desquels étaient les Colonnes et les Ursins, se partageaient la ville, et l'ensanglantaient par leurs querelles, lorsqu'un homme de la lie du peuple forma le projet de rendre à Rome son ancienne splendeur, et d'en faire de nouveau la capitale du monde entier.

Nicolas Gabrino de Rienzi avait reçu une éducation soignée; la lecture des anciens et l'étude de l'histoire l'avaient élevé au dessus de son état; son éloquence et ses talens le firent mettre au nombre des députés des communes, dans une ambassade des trois ordres, que la ville de Rome envoyait à Avignon au pape Clément VI. Rienzi y fit la connaissance de Pétrarque, et revint a Rome avec le titre de notaire apostolique.

Les malheurs dans lesquels cette ville était plongée, l'impunité dont les assassins et les bandits y jouissaient sous la protection de la noblesse et par la corruption des magistrats, firent naitre dans l'ame de Rienzi le projet d'amener un autre ordre de chose et d'établir un meilleur gouvernement, sous le nom de *bon état*. Loin de cacher ses desseins, il les annonce par des discours prononcés en

Digitized by Google

public, et tandis que les nobles le traitaient avec mépris et riaient de ses harangues, le peuple se laissait séduire par l'espoir du bonheur qui lui était présenté, et desirait de le voir se réaliser.

Tout-à-coup, le 20 mai 1347, le son de la trompette se fit entendre, et tous les citoyens furent invités à s'assembler sans armes devant l'église S. Ange. Une foule innombrable s'y rendit; et Rienzi, accompagné du vicaire du pape, qu'il avait entraîné par ses discours, conduisit le peuple en procession jusqu'au Capitole. Là il le harangua, se fit donner le titre de tribun, proposa et fit adopter les loix pour le rétablissement du *bon état;* presque toutes tendaient au retour de l'ordre et de la justice, et à l'abaissement de la noblesse.

Tous les membres de ce corps furent obligés de sortir de Rome, et rendus responsables de tous les délits qui pourraient se commettre dans l'étendue de leurs domaines. Le Tribun exigea peu de temps après qu'ils comparussent individuellement au Capitole, pour y prêter serment de fidélité au nouveau gouvernement. Rienzi affectait toujours la plus grande soumission envers le pape dont il avait associé le vicaire à son autorité; il augmenta considérablement les revenus de la chambre apostolique, les appliqua au soulagement des pauvres, et au maintien de son autorité; Clément VI approuva ses actes, et confirma son pouvoir.

Bientôt l'ordre fut rétabli, les voyageurs par-

Digitized by Google

coururent avec sûreté les grands chemins; l'abondance et la bonne foi reparurent dans les marchés; le Tribun inspira le respect; ses nombreux messagers, une baguette blanche à la main, traversaient avec sûreté les forêts et les montagnes, et portaient aux divers états, et aux souverains de l'Italie, l'invitation de se réunir en un seul corps fédératif, dont Rome devait être la capitale. Quelle que fût l'opinion qu'on avait du Tribun, toutes les réponses furent respectueuses et amicales, et plusieurs souverains lui envoyèrent des ambassadeurs. Louis, roi de Hongrie, frère d'André, roi de Naples, accusa devant le tribunal de Rienzi, Jeanne, sa belle-sœur, d'avoir fait assassiner le roi son mari, et la reine de Naples comparut devant ce révolté.

Mais tant de prospérités ne tardèrent pas à enivrer Rienzi. Son zèle pour la justice se changea en cruauté, et sa passion pour la gloire en une ostentation puérile; il voulut s'associer au corps de la noblesse et se fit armer chevalier avec une pompe et une magnificence extraordinaires; mais ce qui dut plus que tout le reste étonner les spectateurs, ce fut de voir, à la fin de la cérémonie, le Tribun se lever sur son trône, et sommer à haute voix le pape Clément et le Sacré Collége de venir résider à Rome; citer devant son tribunal Charles de Luxembourg et Louis de Bavière qui se disputaient l'empire; et ordonner aux électeurs de déclarer de quelle autorité ils avaient usurpé le droit

Digitized by Google

inaliénable du peuple romain de se choisir lui-même des magistrats et des souverains.

L'orgueil, le faste et les débauches de Rienzi, ouvrirent enfin les yeux de ses compatriotes; un parti s'éleva contre lui, et lui résista ouvertement; à la faveur de ces divisions, un membre de la noblesse rentra dans Rome à la tête d'un petit nombre de soldats, et s'y fortifia; en vain la cloche d'alarme se fit entendre, le peuple ne fit aucun mouvement; et Rienzi, après avoir abdiqué le tribunat, fut contraint de sortir de Rome à la fin de 1347. Il erra quelque temps en Italie; en 1350, il osa même reparaître à Rome, confondu dans la foule des pélerins que le jubilé y attirait. Obligé de fuir, il parcourut l'Allemagne, et fut enfin reconnu et arrêté à Prague par ordre de l'empereur Charles IV qui le fit conduire à Avignon et remettre entre les mains du pape. Une commission de cardinaux instruisait son procès, lorsqu'Innocent VI crut devoir le tirer de sa prison, et l'envoyer à Rome avec le titre de Sénateur, pour s'opposer aux factions qui déchiraient cette ville. Rienzi y fit une entrée triomphale; mais les Romains cessèrent bientôt de voir en lui leur libérateur; ils ne le regardèrent plus que comme l'agent de la cour d'Avignon; et quatre mois après son retour, en 1354, il fut massacré par le peuple, dans l'endroit même où il avait autrefois rendu ses arrêts sanguinaires.

M.

Digitized by Google

Digitized by Google

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

RIGAUD.

Hyacinthe Rigaud a été surnommé le Van Dyck de l'école française : sa touche n'est point aussi variée et aussi légère que celle du maître flamand, mais elle est franche et hardie ; ses mains ont une grâce admirable, et l'on ne pense point à lui reprocher le fracas de ses draperies, tant l'illusion qu'elles produisent est parfaite. C'était plus par la connaissance des habitudes morales que par la seule inspection des traits, qu'il parvenait à rendre la physionomie de ses modèles ; aussi toutes ses têtes ont-elles une expression vraie et animée. Son esprit pénétrant manqua rarement le but qu'il s'était proposé. Rigaud étudia de même toutes les parties de l'art avec une scrupuleuse attention, comme l'attestent la correction élégante de son dessin et la vigueur harmonieuse de son coloris ; mais souvent on desirerait plus de simplicité dans ses attitudes.

Il naquit à Perpignan en 1659, selon les uns, et 1663, selon d'autres. La beauté de ses premiers ouvrages le fit bientôt sortir de l'obscurité. Le Brun, qui les vit, le détourna de faire le voyage de Rome, et l'engagea à se fixer uniquement au genre du Portrait : Rigaud le crut, et les plus grands personnages de la cour de Louis XIV et les plus illustres étrangers occupèrent

Digitized by Google

son pinceau. En vain, il doubla le prix de son travail, le nombre des amateurs s'accrut sans cesse. Rigaud se plut à donner la préférence aux hommes d'un mérite éminent, et la postérité lui doit les portraits de Bossuet, La Fontaine, Boileau, etc. Heureux le peintre né dans un pareil siècle! Il peignit plusieurs fois Louis XIV, le Dauphin, les enfans du Dauphin, et Louis XV, arrière-petit-fils de ce grand roi. En 1700, il fut reçu à l'Académie, et fit hommage à cette Société des portraits de plusieurs de ses membres. La ville de Perpignan usa en sa faveur du droit qu'elle avait de créer un noble tous les ans: Louis XIV et Louis XV confirmèrent les lettres de noblesse, et Rigaud fut fait chevalier de Saint-Michel en 1727. Ces faveurs étaient dues à son mérite, et ses vertus seules servirent à recommander ses talens. Il fit le voyage de Perpignan, pour peindre sa mère, et ce portrait qu'il copia plusieurs fois, resta constamment sous ses yeux: en mourant, il légua à l'Académie cette preuve de sa piété filiale. On cite de lui plusieurs traits qui annoncent un grand désintéressement, et beaucoup de mots qui montrent la finesse de son esprit.

Rigaud mourut en 1743. Il a laissé quelques tableaux d'histoire, moins estimés que ses portraits.

L.

Digitized by Google

Digitized by Google

RIQUET.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

De la Mare Richart pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

RIQUET.

Parmi les travaux célèbres qui ont illustré le siècle de Louis XIV, le canal de Languedoc tient sans contredit le premier rang ; mais c'est au règne de François Ier qu'il faut remonter pour trouver la première idée de cet immortel ouvrage, dont on s'était alors contenté de reconnaître la possibilité ; c'était à Pierre-Paul Riquet, seigneur de Bonrepos qu'était réservé l'honneur de l'entreprendre et de l'achever. Cet homme, d'un génie si étonnant, naquit à Béziers, d'une famille noble et originaire de Provence. On l'avait d'abord destiné à suivre la carrière de la finance ; mais la nature, qui l'avait fait géomètre, lui indiqua bientôt à quoi il devait appliquer plus particulièrement ses méditations. Propriétaire d'un bien au pied de la montagne Noire, ce fut en observant les eaux de cette montagne et leur direction qu'il conçut la première idée du canal de Languedoc. On en voit encore à Bonrepos les essais en petit, exécutés de sa main ; essais informes sans doute, et tels qu'on les pouvait attendre d'un homme de gabelle (c'est le titre qu'il se donne naïvement dans sa première lettre à Colbert), n'ayant aucune connaissance des mathématiques, et ne possédant pour tout instrument qu'un mauvais compas de fer. Il y a telle idée vaste qui remplit seule tous les momens d'un homme de génie. Aussi le canal du midi fut pour Riquet l'affaire

Digitized by Google

principale et presque unique de sa vie. Il paraît d'abord qu'avant d'en avoir arrêté le plan définitif, cette idée le suivait en tous lieux, puisque ce fut à Saint-Germain qu'il découvrit par où devait passer le canal ; découverte trouvée juste sur le terrain et confirmée par le niveau. Restait ensuite les difficultés d'exécution, Riquet les surmonta toutes. Au milieu des travaux, on se trouva arrêté par une montagne à traverser, c'était celle du Malpas. Déja l'on désespérait de la percer, et l'intendant avait donné l'ordre de suspendre l'opération jusqu'à son arrivée. Riquet met l'ordre dans sa poche, réunit tous les ouvriers, perce la montagne en six jours, et fait passer l'intendant par le souterrain, pour lui prouver que la difficulté était vaincue.

Ce canal, commencé en 1666, fut achevé en 1680, l'année de la mort de Riquet. Il n'eut point la satifaction d'en faire le premier essai ; ce ne fut qu'au mois de mai de l'année suivante que ses deux fils jouirent de tous les travaux de leur père, et que l'on pût s'écrier avec le poète :

J'entends déja frémir les deux mers, étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

L.....x.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROBERTSON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Reynolds pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

WILLIAMS ROBERTSON.

Williams Robertson, docteur en théologie, principal du collége d'Edimbourg, et historiographe de sa majesté britannique pour l'Ecosse, naquit dans ce royaume, en 1721. Il y fit d'excellentes études, et appelé par son goût à écrire l'histoire, il devint un des hommes remarquables de son siècle, par le caractère de sagesse, de droiture et d'impartialité qui distingue ses ouvrages.

Son *Histoire de Charles-Quint* est un morceau précieux, plein de réflexions sages et de pensées profondes. L'introduction de cet ouvrage est excellente: on ne peut répandre plus de lumières sur un sujet plus obscur et plus embarrassé. Robertson y indique et y développe de la manière la plus satisfaisante les événemens et les causes dont l'action a opéré toutes les révolutions successives qui ont eu lieu dans l'état politique de l'Europe, depuis la révolution de l'empire romain jusqu'au commencement du seizième siècle, et il y décrit avec le plus grand ordre la constitution des principaux états, au moment où Charles-quint monta sur le trône.

Une diction pure, jointe à la fidélité la plus scrupuleuse, caractérise son *Histoire d'Ecosse*. Cet ouvrage eut la plus grande célébrité dès sa naissance. Robertson peint sa patrie asservie à l'Angleterre par l'artifice et la mauvaise foi d'Edouard Ier,

Digitized by Google

qui détruisit les archives de l'Ecosse et ses titres de liberté et d'indépendance, ce qui fut le fondement de cette antipathie qui a régné si long-temps entre les deux nations. Les portraits qu'il fait des souverains, de leurs ministres, et des chefs de parti, sont d'une vérité, d'une force de coloris qui ne se trouvent que dans les beaux modèles de l'antiquité; l'ensemble de cet ouvrage est admirable et les détails en sont frappans.

Robertson ne borna pas à ces deux écrits sa carrière historique; une *Histoire d'Amérique* suivit les deux premières : il y décrit la découverte du Nouveau monde, les progrès des armes des Espagnols et ceux des colonies qu'ils y ont fondées; et c'est principalement de l'Espagne qu'il a tiré les renseignemens qui lui ont servi à composer cette histoire. Il est encore auteur des *Recherches historiques sur les Indes orientales.* Après avoir fait long-temps les délices de ses amis par sa douceur et son esprit aimable, il mourut regretté de tous ceux qui l'avaient connu, dans l'année 1793, à l'âge de soixante-douze ans.

AN.

Digitized by Google

ROBESPIERRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Bonneville del.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

ROBESPIERRE.

De tous les hommes que la révolution a mis en scène, aucun n'a laissé un nom aussi abhorré que Robespierre. Tyran sans caractère, barbare sans nécessité, son règne, qui a enfanté de si douloureux souvenirs, fut celui de tous les crimes et de toutes les cruautés. Il dépeupla la France de tout ce qui en faisait l'honneur et la gloire, et sa sombre et sanglante tyrannie parut sans but, comme elle était sans exemple. Robespierre n'eut aucun de ces avantages qui placent l'homme hors de la multitude, et qui sont comme des titres à la domination. Il n'avait ni cette force d'ame qui fait les destinées extraordinaires, ni ces talens qui remplacent le génie. Il ne savait ni créer les circonstances, ni profiter de celles que le hasard lui présentait; ses irrésolutions attestaient son défaut de courage, et son défaut de courage précipita sa chute. Dur, sec, sans imagination, il n'eut que le talent de savoir profiter de celui des autres. On remarquera que ce ne fut point aux époques où les diverses législatures brillaient d'orateurs éloquens que Robespierre acquit sa funeste influence; il l'obtint lorsque le tourbillon révolutionnaire eut englouti les hommes à talens, et porté sur la scène politique des scélérats jusqu'alors obscurs, dont le seul génie fut d'oser tous les crimes. Robespierre se distingua au milieu d'eux,

Digitized by Google

plus par son adresse que par son audace. Il profita des fautes de ses rivaux, et eut toujours soin de leur ouvrir la voie des honneurs et des richesses, afin d'avoir un moyen de plus pour les perdre. Ambitieux par caractère, il couvrit ses projets d'un voile impénétrable. Ses amis les plus intimes n'avaient pas le secret de son ame; il était parvenu à n'en faire que des valets assassins. Il comprima ceux qu'il ne put séduire; il arma les factions les unes contre les autres, et fut toujours au milieu d'elles pour détruire le parti victorieux. Voilà le secret de ses succès, et celui de sa chute est dans son peu d'énergie, et non dans le talent de ses adversaires.

Nous allons essayer de tracer rapidement les traits principaux de sa vie : nous laisserons parler les faits; ils disent plus que toutes les réflexions de l'historien.

Maximilien-Isidore Robespierre naquit à Arras en 1759, d'un père, avocat au conseil supérieur d'Artois, et qui, ruiné par ses dissipations, avait quitté la France long-temps avant la révolution. Orphelin dès l'âge de neuf ans, et sans fortune, il dut à la bienveillante protection de l'évêque d'Arras, M. de Conzié, une place de boursier au collége de Louis-le-Grand. On assure que dès sa jeunesse il montra un caractère sombre, cruel et timide, et un ardent amour de l'égalité et de l'indépendance. Après avoir fait d'assez bonnes études, et obtenu l'honneur d'être choisi par ses

Digitized by Google

condisciples pour haranguer Louis XVI lors de l'entrée de ce prince à Paris, il revint à Arras, où, devenu avocat du conseil d'Artois, il composa des mémoires contre les magistrats de sa province. Novateur ardent, en 1789, il mérita, pour ses principes révolutionnaires, d'être envoyé par le tiers-état de l'Artois siéger à la constituante. Nous ne le suivrons pas en détail dans cette assemblée; nous remarquerons seulement qu'il y parla beaucoup sans pouvoir y acquérir d'influence, et qu'il s'y montra constamment le courtisan de la populace. Robespierre, dans tous ses discours, sembla devancer les événemens. Ennemi acharné de la maison royale, on le vit tourner autour de la république, et n'oser en prononcer le nom le jour où l'assemblée décréta la France monarchie. On le vit encore, après l'arrestation du roi à Varennes, reprendre ses projets de détruire cette monarchie, préparer les mouvemens qui eurent lieu au Champ-de-Mars les 14, 16 et 17 juillet 1791, et attaquer le 14, à l'assemblée le principe d'inviolabilité du monarque, espérant le faire mettre en jugement; mais à la fin de la séance, voyant que son opinion était rejetée, il commença à craindre pour lui, et demanda « qu'au moins on ne provoquât pas la perte « des personnes qui se trouvaient engagées dans « cette affaire. »

Si Robespierre ne put se distinguer parmi les orateurs de l'assemblée constituante, si ses principes parurent exagérés aux novateurs honnêtes de 1789,

Digitized by Google

s'ils lui valurent souvent le mépris et le dédain de ses collègues, ils lui servirent d'un autre côté à acquérir aux jacobins ce crédit, cette faveur, qui, allant toujours en croissant, le rendirent enfin l'idole de la populace et le maître du gouvernement. Le jour de la clôture de l'assemblée, le peuple vint le prendre au sortir de la salle, lui mit une couronne de chêne sur la tête, le plaça dans un carrosse, dételа les chevaux, et le traîna jusque chez lui, en criant : « Voilà l'ami du peuple, le grand « défenseur de la liberté » ! Robespierre sentit tout le parti qu'il pouvait tirer des jacobins ; il se livra entièrement à la direction du club de ce nom, et se démit, pour lui consacrer tous ses momens, de la place d'accusateur près le tribunal criminel de Paris, à laquelle il avait été appelé au sortir de la législature. Jusqu'à sa nomination à la convention, on ne le voit point figurer personnellement dans les émeutes qui portèrent une atteinte si criminelle à la majesté royale, ni dans les horribles massacres qui, en septembre 1792, couvrirent Paris de deuil et de sang, et le nom français d'un opprobre éternel. Il refusa même de présider le tribunal du 10 août, parce que, dit-il, il avait dénoncé depuis long-temps et accusé les conspirateurs que ce tribunal était chargé de juger. Mais à peine fut-il entré à la convention, qu'il résolut d'élever sa faction sur les débris de toutes les autres, et sa puissance sur les débris des factions qu'il pourrait employer. Pour parvenir à ce but,

Digitized by Google

on le vit d'abord resserrer les liens qui déja l'unissaient à Marat et à Danton, et se servir particulièrement des talens du dernier pour renverser les girondins, qui, dès la cinquième séance, signalèrent son ambition, et l'accusèrent d'aspirer à la dictature. C'est dans cette lutte que Louvet prononça contre lui un discours très-éloquent, que Mme Roland appelait la *Robespierride*. Secondé par son frère et Danton, Robespierre, dans la séance du 5 novembre, l'emporta sur les girondins, et fut jouir de sa victoire aux jacobins, où Merlin de Thionville l'assura qu'il était un aigle, et Barbaroux un reptile. Depuis ce moment il ne cessa de poursuivre la mort de Louis XVI avec un acharnement et une persévérance incroyables. Enfin, jusqu'au jour du supplice de ce prince, il assiégea continuellement la tribune pour y prononcer (suivant les expressions d'un de ses collègues) *des vociférations de Cannibale* et des préjugemens atroces. Il est inutile d'ajouter qu'il vota la mort le jour de l'appel nominal.

Constant dans sa haine contre les girondins, il les attaqua sans relâche jusqu'au 31 mai, qu'il en triompha entièrement. Ses ennemis les plus dangereux parmi les hommes de ce parti furent mis hors la loi, et les autres arrêtés. Le succès de cette journée le rendit maître absolu de la convention, et fonda cet empire tyrannique qui ne finit qu'avec sa vie.

On peut remarquer qu'immédiatement après le 31 mai sa conduite politique parut éprouver quel-

Digitized by Google

ques modifications, et qu'il signala dès-lors des vues ultérieures en se déclarant le protecteur des soixante-treize députés exclus de la convention, et s'opposant à ce qu'ils fussent décrétés d'accusation. Le 7 février 1794, il défendit de nouveau aux jacobins les restes de ce parti, appelé le marais de la convention; il dit que ces députés, autrefois égarés par des chefs perfides, prenaient en ce moment part aux décisions salutaires de l'assemblée, et fit chasser des jacobins l'individu qui les avait attaqués. Peu de temps après il parla pour que les ennoblis par possession de charges fussent exempts des mesures générales de police. Plusieurs autres traits donnent lieu de croire que, s'il eût triomphé au 9 thermidor an 2, il eut fait comme le parti réacteur, et sacrifié à sa puissance les jacobins, en invoquant la justice, la modération, l'humanité etc., etc., etc.

Parmi les factions qui lui avaient prêté leur appui, celle des hébertistes ou de la commune fut la première à se séparer de sa cause: elle crut pouvoir régner seule, mais le bonheur ou l'adresse de Robespierre sut lui opposer à-la-fois les jacobins et les cordeliers, et elle succomba en mars 1794, sous leurs efforts réunis. Danton, qui l'avait si puissamment servi dans cette occasion, Danton dont l'énergie lui avait été si utile, qui avait aidé à balayer devant lui les autres factions, Danton enfin qu'il pouvait regarder comme l'instrument de sa puissance, devint un ennemi redoutable, après

Digitized by Google

avoir été long-temps un ami dévoué et un allié fidele. Les deux partis étaient en présence, il fallait nécessairement que l'un ou l'autre succombât. L'astuce de Robespierre triompha de l'ardeur inconsidérée de son rival, qu'il avait eu soin de dépopulariser, en l'envoyant s'enrichir dans la Belgique; quelques jours lui suffirent pour le faire accuser, arrêter et envoyer à l'échafaud avec Desmoulins, Lacroix, Fabre etc. Dans le courant du même mois (avril 1794), il livra encore au tribunal révolutionnaire les restes du parti de la commune et de celui des cordeliers, qu'il affubla du nom d'*athées*, et depuis cet instant jusqu'à sa chute son pouvoir ne trouva plus de concurrens. Ce fut alors que sortirent de sa bouche ces mots: *je veux*, il est *nécessaire*, il *faut*, etc., et que la convention ne fut plus, comme il l'appelait lui-même, *que sa machine à décrets*. Ce qui est digne de remarque, dit un historien, c'est que la France entière, gémissant sous les luttes des différens partis, applaudit un instant au coup que leur porta Robespierre, espérant être moins malheureuse sous un seul tyran. Son nouveau plan de religion, tout ridicule qu'il était, lui attira encore quelques suffrages; mais il dut prouver à tout homme réfléchi que Robespierre se croyait enfin maître du gouvernement, puisqu'il songeait à réédifier, lui qui n'avait voulu jusque-là que détruire. On ne peut pas dire combien de temps aurait duré sa puissance s'il eût épargné ses collégues et s'il n'eût pas forcé à la ré-

Digitized by Google

sistance des hommes qui avaient jusqu'alors exécuté ses ordres aveuglément, et qui n'auraient pas demandé mieux, sans doute, que de continuer à servir et à commander sous lui; mais en sacrifiant les chefs du gouvernement révolutionnaire, Robespierre cherchait à se faire un appui dans le parti modéré. Cette politique le perdit : ceux dont il avait résolu la ruine préparaient en secret la sienne. Le danger leur donna du courage. Dès le 10 juin, Ruamps et surtout Bourdon de l'Oise osèrent témoigner quelque défiance contre le comité de salut public, ce qui occasionna une discussion dans laquelle Robespierre parla avec despotisme, et parvint à les réduire au silence. C'était le moment de terrasser le parti qui redoublait d'intrigue pour le renverser, et à la tête duquel Tallien se faisait remarquer. Saint-Just, son ami, son Séide, lui conseillait de porter les premiers coups. Robespierre passa plusieurs jours dans la retraite, occupé à projeter, tandis qu'il aurait dû agir. Quand il reparut le 26 à la convention, ses partisans l'avaient abandonné; en vain il essaya de gagner *la plaine* en lui rappelant qu'il l'avait toujours défendue: tous ses efforts furent inutiles. Sentant alors tout le danger qui le menaçait, il convoqua ses amis intimes dans la nuit du 26 au 27. Saint-Just le pressa d'agir sur-le-champ; il remit à vingt-quatre heures, et ce retard fut son arrêt de mort. Le lendemain Billaud-Varennes acheva de déchirer le voile, et Robespierre s'étant élancé à la tribune pour lui répondre, des cris *A bas le*

Digitized by Google

tyran l'en chassèrent aussitôt. Il fut peu d'instans après décrété d'arrestation, avec son frère, Saint-Just, Couthon et Lebas. *Les brigands triomphent*, s'écria-t-il en se tournant du côté des vainqueurs. Il fut de suite conduit au Luxembourg, et bientôt après enlevé de cette maison, et conduit à la commune par ceux qui l'avaient délivré. Il eut quelques instans l'espoir de triompher; la garde nationale, commandée par Henriot, se rassemblait pour le défendre. Mais la convention l'ayant mis hors la loi avec la commune insurgée, les Parisiens l'abandonnèrent, et à trois heures du matin il se trouva avec ses complices au pouvoir des commissaires de la convention. Au moment où il allait être saisi il se tira un coup de pistolet, qui ne fit que lui fracasser la machoire inférieure; d'autres ont dit qu'il avait été tiré par le gendarme Medal, qui s'était élancé pour l'arrêter, et contre lequel il se défendait. Il fut aussitôt conduit dans les couloirs de la salle des séances, enfermé ensuite à la conciergerie, et exécuté le même jour 10 thermidor (28 juillet 1794). Ses derniers momens furent affreux. La bouche pleine de sang, les yeux à moitié fermés, la tête enveloppée d'un linge ensanglanté, il fut jeté dans le même cachot qu'avaient successivement habité Hébert, Danton et Chaumette. Lorsqu'il en sortit pour aller au supplice, les détenus obstruant le passage, le guichetier s'écria: Place, place donc, à monsieur l'incorruptible. Il fut conduit sur une charrette entre Henriot et Couthon. Le peuple l'ar-

Digitized by Google

rêta devant la maison où il logeait ; des femmes dansèrent devant la voiture, et une d'elles lui cria : « Ton supplice m'enivre de joie ! descends aux en-« fers avec les malédictions de toutes les épouses, « de toutes les mères ». Le bourreau, pour l'exécuter, lui arracha brusquement l'appareil mis sur sa blessure ; il jetta un cri horrible : sa machoire inférieure se sépara de la supérieure, le sang rejaillit, et sa tête offrit le spectacle le plus hideux. Il mourut âgé de trente-cinq ans.

Robespierre fut un monstre : sa vie l'atteste ; mais fut-il seul coupable des forfaits qui signalèrent son règne ? Non sans doute. Sa chute le fit charger de toutes les iniquités que, triomphant, il eut reportées sur ses ennemis. Ceux qui avaient partagé sa puissance, en se purifiant à ses dépens, consentirent à passer pour plus lâches qu'ils ne l'étaient, afin de paraître moins coupables. Mais les faits ont parlé, et personne n'ignore que ce fut pendant que Robespierre s'était éloigné des comités que le sang coula à plus grands flots. Cette remarque ne tend point à le justifier, mais à prouver que les proconsuls de l'an deux doivent partager sa condamnation, et que rien ne pourra les garantir des reproches de leur siècle et du jugement de la postérité.

Ph. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

RODOLPHE

DE HAPSBOURG,

N... fecit London direx.t

NAPOLI

Digitized by Google

RODOLPHE DE HAPSBOURG.

Les démêlés sanglans de l'empereur Frédéric II et des souverains Pontifes, livrèrent l'Italie et l'Allemagne aux horreurs de l'anarchie ; la mort de ce prince, arrivée en 1251, n'en fut point le terme, et pendant 22 ans on vit tous les ordres divisés, et presque toujours deux prétendans au trône impérial : Conrad, fils de Frédéric, Guillaume de Hollande, Richard, frère du roi d'Angleterre, et Alfonse de Castille, élus par différens partis et à différentes époques, aggravèrent plus ou moins les malheurs de l'empire, selon qu'ils firent valoir les droits que leur donnait leur élection. Les princes allemands profitaient de ces troubles pour étendre leurs usurpations, et il fallut que le pape Grégoire X les forçât de donner enfin un chef à l'empire. Pour ne pas dépendre de celui qu'ils allaient placer au dessus deux, ils convinrent d'élire quelque pauvre gentilhomme; c'était vouloir qu'il fût dépendant. La couronne impériale fut déférée à Rodolphe de Hapsbourg dit *Le Roux* qui avait été maréchal de la cour d'Ottocare, roi de Bohême, et qui, dans les guerres de seigneur à seigneur, s'était rendu célèbre à la tête d'une petite armée d'aventuriers; cette armée et son château de Hapsbourg situé près de Zurich, étaient à peu près toute sa fortune : tel fut d'abord le fondateur de la

Digitized by Google

maison d'Autriche dont la puissance menaça, sous Charles Quint, d'asservir l'Europe entière.

Ropolphe était dans sa cinquante-sixième année, lorsqu'en 1273 il fut élevé à l'empire ; sa prudence et son courage étaient connus ; sa fermeté parut dès le jour de son couronnement : le sceptre révéré de Charlemagne manquait pour la cérémonie, et quelques seigneurs mécontens s'empressaient d'en tirer un augure défavorable ; Rodolphe saisit un Crucifix, et s'écrie : *voilà mon sceptre !* Ce trait de présence d'esprit imposa le respect à la malveillance.

Les troupes qu'il leva, avec le consentement des grands de l'empire, lui servirent d'abord à ramener l'ordre dans plusieurs parties de l'Allemagne en proie à de faibles usurpateurs ; mais une guerre plus difficile ne tarda pas à s'allumer : le roi de Bohême, qui ne voyait dans Rodolphe qu'un ancien domestique, le traita avec mépris et forma une ligue dans l'empire ; l'empereur, à la tête des troupes que lui-même a disciplinées, le prévient, dissipe ses partisans, et le contraint, par son activité et son courage, à lui céder l'Autriche, la Stirie et la Carniole, et à lui faire hommage pour le royaume de Bohême. C'est alors que la puissance de Rodolphe fut réelle et dut le faire redouter de ceux qui l'avaient élu. Ottocare, qu'une épouse altière poussait à sa perte, lève de nouvelles armées pour reconquérir ses provinces perdues ; mais l'empereur

Digitized by Google

se hâte de marcher à sa rencontre, et défait ce rebelle qui perd la vie dans le combat. Le vainqueur traita son fils avec bonté et lui laissa le royaume de Bohême, action qui sans doute lui mérita le surnom de *Clément* qui lui est resté. Après cette victoire, il établit sa résidence dans la capitale de l'Autriche, malgré le duc de Bavière qui avait des prétentions sur ce duché, et qui ayant voulu les faire valoir par les armes, fut battu, et fournit ainsi à l'empereur de nouveaux moyens d'agrandissement.

Dans tout le cours de son règne, on voit ce sage politique pratiquer le système des alliances si heureusement suivi par ses successeurs: le jeune roi de Bohême, le petit-fils de Charles de Sicile, le fils du duc de Bavière, le comte de Tirol, et le duc de Saxe, deviennent ses gendres; il fait épouser à son fils Albert, une héritière de la fameuse maison de Souabe; et lui-même, à l'âge de 65 ans, se marie en secondes noces à la fille du comte de Bourgogne.

Tandis qu'en Allemagne il consolidait ainsi la grandeur de sa maison, il négligeait de soutenir les droits de l'empire en Italie; c'est un reproche que lui font les historiens. Cependant lorsqu'on se rappelle que sous ses prédécesseurs, ces droits furent toujours combattus et méconnus par les papes, qu'on réfléchit à toutes les ressources que l'ignorance de ce temps fournissait à ces derniers,

Digitized by Google

à la haine que les Italiens portaient à la domination allemande, et à tout ce qu'il eût fallu répandre de sang après tout le sang déja répandu, on juge que cet empereur manqua des moyens nécessaires pour s'établir solidement en Italie. Il ne voulut pas l'essayer, et préféra vendre à plusieurs villes de ce pays la liberté qu'il n'aurait pu leur disputer; il céda même au Saint-Siége les domaines qui, sous les autres règnes, avaient été la cause de tant de calamités.

Enfin, après avoir réprimé plusieurs vassaux séditieux, rétabli l'ordre dans l'administration judiciaire; après avoir investi ses fils de riches principautés et donné à ses filles des maris puissans ou qui pouvaient le devenir, Rodolphe mourut près de Spire, en 1291, âgé de 73 ans.

S'il n'eut pas de ces qualités brillantes qui forcent l'admiration, il montra toujours une sagesse qui leur est préférable. On l'accuse d'avoir terni les dernières années de son règne par l'avarice et l'ambition; mais ne serait-ce point là le cri de ceux qu'il réduisit à l'impuissance? Ce qu'il y a de certain, c'est que si la politique lui conseilla quelques injustices envers les grands, le peuple n'eut jamais qu'à se louer de sa douceur et de son équité.

B.

Digitized by Google

HENRI DE ROHAN.

Perbus pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

HENRI DE ROHAN.

L'édit de 1620 qui réunissait le Béarn à la couronne de France, et restituait aux Catholiques les biens possédés depuis près de soixante ans par les Réformés, avait remis à ceux-ci les armes à la main. Parmi les chefs du parti était Henri de Rohan, deuxième du nom, né en 1579, et qui s'était signalé dès l'âge de 16 ans au siége d'Amiens. Demeuré seul fidèle aux Calvinistes par la défection des maréchaux de Lesdiguières et de Bouillon, il devint leur unique espoir, et ils l'élurent pour leur général. Il défendit d'abord Montauban contre Louis XIII, en jetant par deux fois du monde dans la place, et força le roi d'en lever le siége. Il s'empara ensuite de Montpellier, et ne le rendit qu'à la paix de 1622 qu'il avait lui-même négociée, et pour gage de laquelle il reçut le duché de Valois. La guerre recommença en 1625, et se soutint des deux côtés avec un avantage égal. C'est alors que Rohan, cherchant à mettre à profit, pour son parti, la division qui régnait entre le cardinal de Richelieu et le ministre anglais Buckingham, obtint de celui ci l'armement d'une flotte de cent vaisseaux de transport, et une descente de sept mille hommes dans l'île de Rhé. Le plan échoua et ne servit qu'à faire briller le courage des Rochellois et le génie opiniâtre de Richelieu qui soumit la ville. La mère et la sœur du

Digitized by Google

duc de Rohan y étaient demeurées pendant le siége, souffrant comme les autres la plus dure disette, et encourageant les citoyens. Quant à lui, sans se laisser abattre, il traita avec le roi d'Espagne et en obtint un secours d'hommes et d'argent : mais, voyant le reste de son parti écrasé par de nouvelles défaites, il parvint encore à lui ménager une paix aussi bonne qu'il pouvait l'espérer, et traita avec le roi, pendant que le parlement le condamnait comme rebelle. Toutefois après cette paix de 1629, Rohan se retira à Venise où il composa divers ouvrages qui attestent la profondeur de ses vues. On lit dans un Mémoire écrit par la duchesse de Rohan, sa femme, qu'il y eut, entre le Grand-Seigneur et lui un traité de vente de l'île de Chypre, moyennant cent mille écus, et vingt mille écus par an de tribut : ce traité n'eut point son exécution. En 1635, Rohan, envoyé avec un commandement dans la Valteline, battit les Espagnols sur les bords du lac de Côme ; mais il ne put empêcher les Grisons de s'accommoder avec l'Espagne, et se vit forcé de retirer ses troupes. C'était le tort du ministère qui ne lui avait pas envoyé les subsides promis ; craignant qu'on ne voulût le lui imputer, il demeura en Suisse ; et, l'année d'après, il alla servir dans l'armée du duc de Saxe Weymar, son ami, qui faisait la guerre contre les Impériaux, et assiégeait Rhinfeld. Le duc de Rohan y fut blessé, et mourut à l'abbaye de Kœnigfelden, près de Berne, en 1638.

L....x.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROLLIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Coypel pinx.t Landon direx.t

Digitized by Google

ROLLIN.

Charles Rollin écrivait à un de ses amis, en lui envoyant un couteau : « C'est de l'antre des Cy-« clopes que j'ai pris mon vol au Parnasse. » En effet, dans son enfance, il avait été reçu maître coutelier, c'était le métier de son père; mais heureusement, le jeune Rollin avait coutume de servir la messe à un bénédictin qui lui trouva des dispositions, et lui obtint une bourse à l'aide de laquelle il fit ses humanités au collége Duplessis. Il y remplaça son professeur de seconde en 1683, celui de rhétorique en 1687, et l'année suivante il occupa la chaire d'éloquence au Collége Royal. En 1694, l'université le nomma recteur, et le maintint deux ans dans cette place, témoignage éclatant de la vénération qu'elle avait pour son mérite. Rollin substitua les exercices aux tragédies, ranima l'étude du grec, et celle de l'Ecriture sainte qu'il voulut que les écoliers apprissent par cœur. Sur ces entrefaites, l'abbé Vittement, co-adjuteur de la principalité du collége de Beauvais, fut appelé à la cour, Rollin lui succéda, et gouverna le collége jusqu'en 1712 qu'il se retira, pour ne plus songer qu'à écrire : cependant, il fut recteur une seconde fois en 1720; il y avait dix-neuf ans qu'il était membre de l'Académie des belles-lettres.

La nature l'avait doué de toutes les vertus; et,

Digitized by Google

malgré son extrême simplicité, il avait de ses ouvrages la haute opinion que ses partisans lui en avaient donnée; mais il faisait son éloge si bonnement, qu'on le lui pardonnait; son amour propre n'humiliait personne.

Il n'existe point de bibliothèque où l'on ne trouve le *Traité des études*, l'*Histoire romaine*, et l'*Histoire ancienne* de Rollin, dont la plus belle édition forme 16 vol. in-4.°; et l'on a imprimé séparément ses *Opuscules* contenant Lettres et Harangues latines, ses *Poésies* dans la même langue, enfin sa *Traduction de Quintilien*, à l'usage des écoliers.

Chacun de ses ouvrages inspire l'amour du bien public, le respect pour la religion, les mœurs et les lois. Si, de temps en temps, on peut lui reprocher des réflexions déplacées, des récits minutieux, de l'inexactitude dans les dates, de l'inégalité dans le style, on ne lui trouvera ni pathos, ni afféterie: c'est pour cela, sans doute, que nos modernes beaux esprits le traitent de bon homme; mais il n'en sera pas moins compté parmi nos meilleurs historiens. Quelquefois Rollin manque de goût, mais il a toujours le même naturel. Les lettres l'ont perdu, en 1741, à l'âge de 80 ans.

D. F.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROTROU.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

ROTROU.

Jean Rotrou, né à Dreux en 1609, est un des poètes dont les mœurs ont le plus honoré les talens. Rotrou fut le disciple de Hardi. On a dit, sans aucun fondement, que Corneille avait été le sien. Tout ce que fit Rotrou, jusqu'au moment où parurent *le Cid*, *Horace* et *Cinna*, n'était que de faibles imitations du théâtre espagnol et de mauvaises copies des auteurs latins; mais lorsqu'il eut entendu les chefs-d'œuvre de Corneille, il conçut une idée plus juste de l'action théâtrale, et apprit à mettre en usage les ressorts du pathétique. On s'aperçoit déja de ses progrès dans Iphigénie en Tauride, qu'il fit jouer en 1640, et dans laquelle on trouve des scènes presque entières que Racine seul pouvait faire oublier. Mais c'est sur-tout par son *Venceslas*, sujet plus tragique peut-être que tous ceux de Corneille, que Rotrou acquit la gloire, non pas de l'égaler, mais d'en approcher de plus près qu'aucun poète de son temps.

Si Rotrou eut le bon esprit d'imiter Corneille, il eut le mérite de rendre au génie de ce grand homme l'hommage qui lui était dû; dans sa tragédie de *S. Genet*, il trouva moyen de le louer en plein théâtre d'une manière très-ingénieuse. Quelque temps auparavant, le cardinal de Richelieu, qui lui faisait une pension de six cents livres, n'avait jamais pu le porter à se joindre à la foule

Digitized by Google

de *nains* qu'il avait ligués contre *le Cid* du grand Corneille.

Mais ce qui est encore au-dessus de ces nobles sentimens, c'est le trait sublime qui couronne la vie de Rotrou, et qui place ce poète au rang des héros citoyens.

Rotrou ne demeurait pas à Paris, et c'est pour cela qu'il ne fut pas du nombre de ceux dont se forma l'académie; il remplissait à Dreux, sa patrie, la charge de lieutenant-criminel et civil. En 1650, Dreux fut affligé d'une maladie épidémique, dont il mourait vingt-cinq à trente personnes par jour. Le maire de la ville était mort, le frère de Rotrou lui écrivit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, et de quitter le séjour de Dreux. Rotrou répondit à son frère, que sa conscience ne lui permettait pas de suivre ce conseil, qu'il était le seul qui pût veiller aux besoins de la ville. Il terminait sa lettre par ces mots : « Ce n'est pas que le péril ne soit fort grand, « puisqu'au moment où je vous écris, les cloches « sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est « morte aujourd'hui : ce sera pour moi quand il « plaira à Dieu ». Peu de jours après il se sentit frappé de la maladie, et il en mourut.

Quant au mérite littéraire, Rotrou fut ce que pouvait être dans ce temps-là un homme de talent sans beaucoup de génie. Sa fécondité fut prodigieuse. Il a laissé quarante tragédies ou comédies. Son théâtre complet est très-rare aujourd'hui.

Ph. L. R.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROUELLE.

Cet homme célèbre, qui tira la chimie du chaos où elle se trouvait plongée au commencement du dernier siècle, naquit au village de Mathieu, à deux lieues de Caen, le 15 septembre 1703.

Rouelle, dès son enfance, donna les espérances les plus flatteuses : le souvenir de Malherbe, qu'une tradition du pays assure être né au même endroit, exaltait son imagination, et l'enthousiasme dont il était pénétré annonçait dès-lors à son pays l'homme de génie qui devait un jour contribuer si éminemment à son illustration. Après avoir étudié à Caen, et avoir épuisé les ressources que cette ville pouvait fournir, il en vint chercher de nouvelles dans la capitale, sacrifiant son aisance au desir d'apprendre, et par un travail assidu se mettant bientôt à même de choisir entre les différentes branches de la médecine, qu'il avait également bien cultivées. La chimie, pour laquelle Rouelle se trouvait un goût plus décidé, le détermina pour la pharmacie, et ses progrès furent tels, qu'en peu d'années il se trouva en état d'ouvrir des cours particuliers qui fixèrent bientôt l'attention générale, et qui, servant de base à sa réputation, lui valurent, en 1742, la place de démonstrateur en chimie au Jardin du Roi, et en 1744, l'honneur d'être compté au nombre des membres de l'Académie des sciences.

C'est dans le sein de cette société qu'il lut diffé-

Digitized by Google

rens mémoires qui nous restent de lui, et qui, en prouvant l'étendue de ses connaissances, ne donnent cependant qu'une faible idée des services importans qu'il a rendus à la science, et des grands progrès qu'il lui a fait faire.

Dès 1740, c'est-à-dire plusieurs années avant que personne eût écrit sur les grands phénomènes de la géologie, Rouelle en développait les principes à un grand nombre d'auditeurs avec cette chaleur, cet enthousiasme presque divin qu'inspirent les grandes choses à l'homme de génie qui s'en est pénétré. Ces idées sublimes ouvrirent une nouvelle carrière, et sont devenues un germe fécond qu'il a transmis comme héritage à ses nombreux disciples, et c'est sur-tout par ce qu'ils ont fait qu'on peut juger de la reconnaissance que les sciences naturelles lui doivent.

C'était l'opinion de Vic-d'Azir, lorsqu'après avoir fait l'histoire des premiers pas de la chimie, et avoir rappelé ce que cette science doit aux travaux de Becher et de Stahl, ce professeur célèbre s'exprimait ainsi : « L'impulsion donnée s'affaiblissait « de jour en jour, lorsqu'un génie bouillant et hardi « réchauffa toutes les têtes du feu de son enthou- « siasme, et devint le chef d'une école dont le sou- « venir honorera son siècle et sa patrie. On venait « de toutes parts se ranger parmi ses disciples. Son « éloquence n'était point celle des paroles; il pré- « sentait ses idées comme la nature offre ses pro- « ductions, dans un désordre qui plaisait toujours,

« et avec une abondance qui ne fatiguait jamais. « Rien ne lui était indifférent : il parlait avec in- « térêt et chaleur des moindres procédés, et il était « sûr de fixer l'attention de ses auditeurs, parce « qu'il l'était de les émouvoir. Lorsqu'il s'écriait : « *Ecoutez-moi, car je suis le seul qui puisse vous* « *démontrer ces vérités*, on ne reconnaissait point « dans ce discours les expressions de l'amour- « propre, mais les transports d'une ame exaltée par « un zèle sans bornes et sans mesure..... Il écri- « vit peu; mais il inspira des écrivains : on recueillit « ses pensées; il fit jaillir de toutes parts les étin- « celles de l'émulation; il féconda, il multiplia le « germe des talens, et fut le père de tous les chi- « mistes modernes. »

Telle fut en effet l'influence que Rouelle exerça sur l'esprit de son siècle. Nommé successivement à des places importantes, chargé de missions délicates, il vit constamment accroître sa réputation. Sa vie entière était consacrée à l'avancement de la science; mais la faiblesse de son tempérament ne put résister long-temps aux nombreux travaux qui lui étaient confiés; le zèle ardent dont il était animé épuisa bientôt ses forces : ses dernières années furent languissantes, et sa santé s'altérant de plus en plus, il se vit obligé de suspendre ses cours, et se retira au village de Passy, où il succomba aux maux qui l'accablaient, le 3 août 1770, à l'âge d'environ soixante-sept ans.

Rouelle eut un frère qui suivit avec distinction

Digitized by Google

la même carrière que lui : l'analyse animale et végétale lui doit quelques découvertes et de nombreux travaux ; il est connu dans les sciences sous le nom de *Rouelle le jeune*. Ses contemporains l'eussent peut-être placé à un rang plus élevé, si le génie de son frère n'avait, pour ainsi dire, éclipsé sa carrière, et fait oublier que l'on peut aussi contribuer à l'avancement des sciences en les empêchant de rétrograder, en augmentant le nombre des faits connus, et en fournissant ainsi aux hommes de génie les élémens qui leur sont nécessaires, et qu'ils n'ont plus qu'à coordonner.

Hilaire Marin Rouelle succéda à son frère dans la place de démonstrateur en chimie au Jardin du Roi, et mourut à Paris le 7 avril 1779, à l'âge de soixante-un ans. C. T.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Digitized by Google

J. B. ROUSSEAU.

J. B. Rousseau, fils d'un cordonnier de Paris, naquit dans cette ville le 6 avril 1671, fit ses études dans les meilleurs colléges, s'y distingua par des poésies pleines de verve et d'esprit, fut d'abord page de M. de Bonrepeaux, ambassadeur de France en Danemarck; ensuite, secrétaire du maréchal de Tallard qui l'emmena en Angleterre où bientôt il devint l'ami particulier de Saint-Evremont. De retour à Paris, il accepta le logement que lui offrit M. Rouillé, directeur des finances, ne cultiva plus que les Muses, et refusa d'aller en province exercer, dans la ferme générale, une place importante à laquelle Chamillart le nomma en 1708.

Rousseau jouissait de sa gloire; mais, médisant et caustique, il aimait à répandre des épigrammes qu'il appelait les *Gloria Patri* de ses pseaumes, et tout Paris lui attribua l'examen de l'opéra d'*Hésione*, critique amère en cinq couplets auxquels il en succéda plusieurs autres qui réunissaient tout ce que la vengeance et la débauche peuvent enfanter de plus monstrueux.

Les personnes immolées dans ces diatribes étaient précisément celles que Rousseau haïssait; elles se plaignirent et l'attaquèrent devant les tribunaux qui pourtant n'auraient pu prononcer sa condam-

nation, s'il avait simplement affirmé qu'il n'était pas coupable du délit qu'on lui imputait; mais il mit en avant un jeune Savetier qui en accusa le géomètre Saurin; celui-ci comparut, et prouva son innocence d'une manière si positive, que, le 7 avril 1712, par une sentence affichée en place de Grève, Rousseau fut banni du royaume, à perpétuité, non seulement comme auteur des couplets, mais comme suborneur de témoins. Réfugié en Suisse, avant sa condamnation qu'il avait prévue, il y fut accueilli par le comte Du Luc, ambassadeur de France près du Corps Helvétique, et le suivit à Bade où se trouvait alors le prince Eugène qui, au nom de Rousseau, dit à l'ambassadeur que ce grand poète lui avait donné l'occasion de faire une réflexion bien juste: « Ce fut, « ajouta-t-il, quelques jours après mon échec à « Dénain que je lus son Ode à la Fortune; j'y « trouvai mon portrait au naturel dans cette « strophe: »

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu.....

Aussitôt le prince voulut voir l'auteur, prit beaucoup de plaisir à l'entendre, se l'attacha, et le conduisit à Vienne; mais, au bout de trois ans, Bonneval se permit de faire des chansons sur la maîtresse du héros, Rousseau fut soupçonné d'y avoir eu part, et, contraint de se retirer, il revint

Digitized by Google

au lieu de son exil où le hasard lui fit trouver Voltaire avec lequel il se brouilla.

Ennuyé de vivre loin de Paris, il sollicita la cassation de la sentence qui l'en éloignait, ne put l'obtenir; fut à Londres, y publia ses ouvrages qui lui valurent trente mille francs; et, de retour à Bruxelles, il s'empressa de les placer sur la compagnie d'Ostende, dont bientôt la banqueroute le força de recevoir les 1500 l. de pension que lui assura le duc d'Aremberg. Il en jouissait à peine que de méchans propos le brouillèrent avec ce nouveau bienfaiteur qui pourtant voulut qu'on le payât exactement; mais Rousseau s'y refusa.

Réduit à vivre des secours que Boutet, notaire à Paris, ne cessa de lui faire passer, Rousseau essaya encore d'obtenir son rappel; et, pour y parvenir, non content d'employer le crédit du comte Du Luc et celui de M. de Sénozan, il imagina d'intéresser en sa faveur et les Jansénistes et les Molinistes: ce fut le but de son Epître au P. Brumoy sur la Tragédie, et de celle à Rollin sur l'Histoire: ensuite, il revint secrètement à Paris, mais de grands personnages prétendirent qu'il les avait désignés dans son allégorie intitulée *le Jugement de Pluton;* ses ennemis se réveillèrent, et Rousseau fut contraint de retourner à Bruxelles où, le 17 mars 1741, après avoir communié devant témoins, il rendit le dernier soupir en protestant qu'il n'était pas l'auteur des couplets.

Digitized by Google

Ceux qu'il en avait accusés ont fait la même protestation à l'article de la mort.

Que penser du caractère de Rousseau d'après la manière dont on en a parlé? Les uns lui donnent tous les vices; les autres toutes les vertus; et, probablement, ni les uns, ni les autres n'ont raison. Rousseau rougit de sa naissance, et cette petitesse, ses épigrammes, son procès lui attirèrent une foule d'ennemis : la haine de quelques-uns fut irritée par l'envie, Rousseau avait trop de talent pour lui échapper.

On dit que ses protecteurs eurent à se plaindre de lui. Mais ne furent-ils pas trompés par la calomnie? On ajoute que Rousseau s'est brouillé avec tous ses amis; mais il n'a pas cessé d'être celui de La Fosse, de Duché, de Racine le fils, de d'Olivet, de Rollin; l'on sait qu'aucun d'eux ne prodiguait ni son attachement, ni son estime.

Sublime dans ses Odes, inimitable dans ses Pseaumes; doux et touchant, vif et impétueux dans ses Cantates, genre dont il est le créateur, Rousseau a déparé quelques-unes de ses Epîtres par l'abus qu'il y a fait du genre *marotique*. Quant à ses comédies, elles sont oubliées et devaient l'être.

F. D.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

J. J. ROUSSEAU.

Des 66 années que vécut J. J. Rousseau, il en passa environ la moitié dans l'obscurité ; et, malgré ce qu'ont appris ses Confessions du dénuement et des incidens d'une situation si longtemps précaire, cette époque obscure pourrait bien avoir été pour lui la plus heureuse. A 40 ans, lorsqu'il commença sa célébrité par son premier écrit (le Discours couronné à l'Académie de Dijon), il n'avait encore qu'une modique place de 1200 l. chez un financier de Paris.

Mais cette grande portion de sa vie, qui semble vide au premier aperçu, est loin de l'être réellement : l'existence entière de J. J. Rousseau, son talent, son génie, son caractère lui-même furent dans ses sensations, et, dès l'enfance, il les eut vives, profondes, abondantes. L'on connaît, par ses Confessions, le développement de toutes ses facultés ; c'est, depuis l'extrême jeunesse jusqu'à ses derniers jours, celle de sentir qui domine toutes les autres : soit qu'il expose des faits simples, domestiques, soit qu'il peigne des passions ou la nature, qu'il analyse les principes de la société, de la morale ou des gouvernemens, c'est toujours le *sensitif* Rousseau qu'on retrouve.

Une notice aussi limitée que le sont les nôtres ne

Digitized by Google

peut pas embrasser toute l'histoire des sentimens, pensées et des événemens de la vie de J. J. Rousseau. Elle ne peut point discuter le procès ouvert entre lui et des gens de lettres ses contemporains. Quant à ses ouvrages, il suffirait de dire qu'il fit le Discours couronné par l'Académie de Dijon, celui sur l'Inégalité des conditions, qui est un corollaire du premier; qu'il fit la Lettre à Dalembert, celle à l'archevêque de Paris, les Lettres de la Montagne, la Nouvelle Héloïse, l'Emile, le Contrat Social, etc. Cette seule nomenclature rappelle le plus éloquent de nos écrivains en prose, celui dont le charme entraîne ses lecteurs plus irrésistiblement.

De toutes les personnes qui ont publié leurs opinions sur Rousseau, madame de Staël nous paraît celle qui l'a mieux apprécié (*). Peut-être n'y avait-il qu'une femme, jeune, d'une imagination élevée et naturellement passionnée, qui pût caractériser une partie des écrits de J. J. Rousseau. Madame de Staël a été plus loin : elle a porté l'examen sur tous ses ouvrages et sur son caractère; et, quoique ce soit avec le sentiment d'une tendre admiration qu'elle en parle le plus souvent, c'est peut-être la

---

(*) **Dans les Lettres sur les Ouvrages et le Caractère de J. J. Rousseau. Paris, 1789.**

Digitized by Google

peinture la plus fidèle qu'on ait encore faite de Jean-Jacques. En voici quelques traits :

« Rousseau remplit souvent, par des pensées « ingénieuses, les intervalles de son éloquence, « et retient ainsi toujours l'attention et l'intérêt « des lecteurs. Une grande propriété de termes, « une simplicité remarquable dans la construction « grammaticale de sa phrase, donnent à son style « une clarté parfaite : son expression rend fidèle- « ment sa pensée ; mais le charme de son expres- « sion, c'est à son ame qu'il le doit. M. de Buffon « colore son style par son imagination ; Rousseau « l'anime par son caractère : l'un choisit les expres- « sions ; elles échappent à l'autre. L'éloquence de « M. de Buffon ne peut appartenir qu'à un homme « de génie ; la passion pourrait élever à celle de « Rousseau. Mais quel plus bel éloge peut-on lui « donner, que de lui trouver, presque toujours et « sur tant de sujets, la chaleur que le transport de « l'amour, de la haine ou d'autres passions peuvent « inspirer, une fois dans la vie, à celui qui les « ressent? Son style n'est pas continuellement « harmonieux ; mais, dans les morceaux inspirés « par son ame, on trouve, non cette harmonie « imitative dont les poètes ont fait usage, non « cette suite de mots sonores, qui plairait à ceux « même qui n'en comprendraient pas le sens ; « mais, s'il est permis de le dire, une sorte d'har-

Digitized by Google

« monie naturelle, accent de la passion, et s'ac-
« cordant avec elle, comme un air parfait avec les
« paroles qu'il exprime. »

La même a tracé d'imagination, mais comme d'après nature, le portrait physiognomonique suivant :

« Rousseau, dit-elle, devait avoir une figure
« qu'on ne remarquait point, quand on le voyait
« passer, mais qu'on ne pouvait jamais oublier
« quand on l'avait regardé parler; de petits yeux
« qui n'avaient pas un caractère à eux, mais rece-
« vaient successivement celui des divers mouve-
« mens de son ame; ses sourcils étaient fort avan-
« cés; ils semblaient faits pour servir sa sauvage-
« rie, pour le garantir de la vue des hommes. Il
« portait presque toujours la tête baissée, mais ce
« n'était point la flatterie ni la crainte qui l'avait
« courbée; la méditation et la mélancolie l'avaient
« fait pencher comme une fleur que son propre
« poids ou les orages ont inclinée. Lorsqu'il se tai-
« sait, sa physionomie n'avait point d'expression;
« ses affections et ses pensées ne se peignaient sur
« son visage, que quand il se mêlait à la conversa-
« tion; lorsqu'il gardait le silence, elles se reti-
« raient dans la profondeur de son ame; ses traits
« étaient communs; mais quand il parlait, ils
« étincelaient tous; il ressemblait à ces dieux qu'O-
« vide nous peint quelquefois quittant par degrés

Digitized by Google

« leur déguisement terrestre, et se faisant recon-
« naître enfin aux rayons éclatans que lançaient
« leurs regards.

« Son esprit était lent, et son ame ardente : à
« force de penser, il se passionnait ; il n'avait pas
« de mouvemens subits, apparens, mais tous ses
« sentimens s'accroissaient par la réflexion. »

Ce n'est point sur l'admirable talent de Jean-Jacques Rousseau, ni sur ses originalités qu'il y a dissentiment ; c'est sur son caractère, sur quelques actions qu'il confesse et qui répugnent aux ames nobles, sur les torts dont il se plaint, ou le degré de délire qui lui faisait voir une nuée fantastique d'ennemis conspirant partout pour le perdre dans l'opinion publique, et celle-ci recevant sans résistance toutes les impressions les plus noires. Il suffirait de lire Rousseau sur cet article pour ne pas l'en croire, et même pour juger que son exagération est l'effet d'un esprit aliéné. Pourtant il est vrai qu'à Motier-Travers où il s'était retiré pour éviter les poursuites du Parlement et de l'archevêque de Paris contre l'auteur de l'*Emile*, le Pasteur prêcha contre lui et excita une fermentation dans la populace ; qu'on lui jeta des pierres ; que le canton de Berne, comme allié de Genève qui l'avait proscrit, lui refusa un asile. Ces faits et quelques autres ne sont point chimériques : il faut les déduire,

Digitized by Google

avant d'imputer à l'aliénation de son esprit ou de son caractère les exagérations non croyables. Il serait juste encore d'examiner si ce ne fut point le malheur joint aux tracasseries de la république littéraire qui produisit ce déplorable effet sur Rousseau; car alors la commisération et l'indignation de ses lecteurs s'armeraient contre les causes. Heureusement, pour la décharge des contemporains et du siècle, l'on peut aussi s'en prendre à la nature qui ne voulut pas être complètement libérale envers J. J. Rousseau, et qui lui fit acheter, par des infirmités organiques, la sensibilité, le génie, le beau talent dont elle le doua.

« Rousseau n'était pas fou, dit encore madame « de Staël, mais une faculté de lui-même, l'imagi- « nation, était en démence; il avait une grande « puissance de raison sur les matières abstraites, « sur les objets qui n'ont de réalité que dans la « pensée, et une extravagance absolue sur tous « ceux dont la mesure est prise au dehors de nous; « il avait de tout une trop grande dose; à force « d'être supérieur, il était près d'être fou. C'était « un homme fait pour vivre dans la retraite avec « un petit nombre de personnes d'un esprit borné, « afin que rien n'ajoutât à son agitation intérieure, « et qu'il fût environné de calme. Il était bon; les « inférieurs l'adoraient; ce sont eux qui jouissent

Digitized by Google

« surtout de cette qualité; mais Paris l'avait troublé.
« Il était né pour la société de la nature, et non
« pour celle d'institution. Tous ses ouvrages ex-
« priment l'horreur qu'elle lui inspirait; il ne lui
« fut possible, ni de la comprendre, ni de la sup-
« porter; c'était un sauvage des bords de l'Oréno-
« que, qui se fût trouvé heureux de passer sa vie à
« regarder couler l'eau. Il était né contemplatif, et
« la rêverie faisait son bonheur suprême; son
« esprit et son cœur, tour-à-tour, s'emparaient de
« lui. Il vivait dans sa pensée; le monde passait
« doucement sous ses yeux; la religion, les hommes,
« l'amour, la politique, l'occupaient successive-
« ment; après s'être promené seul tout le jour, il
« revenait calme et doux. Les méchans gagnent-ils
« à rester avec eux-mêmes? On ne peut pas dire
« cependant que Rousseau était vertueux, parce-
« qu'il faut des actions et de la suite dans ces
« actions, pour mériter cet éloge; mais c'était un
« homme qu'il fallait laisser penser, sans en rien
« exiger de plus, qu'il fallait conduire comme un
« enfant, écouter comme un oracle; dont le cœur
« était profondément sensible, et qu'on devait
« ménager, non avec les précautions ordinaires,
« mais avec celles qu'un tel caractère exigeait; il
« ne fallait pas s'en fier à sa propre innocence.
« Rousseau avait moins que personne le divin
« pouvoir de lire dans les cœurs; il fallait s'occuper

« de se montrer ce qu'on était, de mettre en de-
« hors ce qu'on sentait pour lui. Je sais qu'on dira
« que ce n'est pas là la plus noble manière d'ai-
« mer; mais moi, je trouve qu'en sentiment, il
« n'y a qu'une règle : c'est de rendre heureux
« l'objet de nos affections ; toutes les autres sont
« plutôt inventées par la vanité que par la délica-
« tesse. »

Il nous paraît difficile de ne pas convenir de l'induction suivante :

« Quand on trouve dans la vie d'un homme
« des mouvemens et des actions d'une bonté par-
« faite, lorsque ses écrits respirent les sentimens
« les plus nobles et les plus vertueux ; lorsqu'il
« possède un langage dont chaque mot porte l'em-
« preinte de la vérité, on lui doit de chercher le
« secret de ses torts, de tenir à l'admiration qu'il
« avoit inspirée, de la retirer lentement. Enfin les
« caractères vertueux, comme les caractères vi-
« cieux, se reconnaissent mieux par des traits de
« détails, que par des actions d'éclat. La plupart
« des hommes, en bien comme en mal, peuvent
« être une fois différens d'eux-mêmes.

« Soit qu'on entende parler de Rousseau à ceux
« qui l'ont aimé, soit qu'on lise ses ouvrages, on
« trouve dans sa vie, comme dans ses écrits, des
« mouvemens, des sentimens, qui ne peuvent ap-
« partenir qu'aux âmes pures et bonnes. Quand on

Digitized by Google

« le voit aux prises avec les hommes, on l'aime « moins ; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, « tous ses mouvemens répondent à notre cœur, et « son éloquence développe tous les sentimens de « notre ame. »

Des détails instructifs et pleins d'intérêt sur la personne de J. J. Rousseau et sur sa manie de croire à une coalition de haines, furent insérés, en l'an 6, dans le journal de Paris, en une suite d'articles recueillis ensuite en une petite brochure très-précieuse. L'auteur, M. Corancez, qui a vécu dans une constante intimité avec J. J., pendant les 12 dernières années de cet homme célèbre, y donne des preuves irrécusables de l'infirmité physique et en même temps de l'aliénation morale de Rousseau, ainsi que de leur correlation et progression. Il pense, comme madame de Staël, qu'accablé du poids de la vie, Rousseau y mit fin, en s'empoisonnant dans une tasse de café, et il appuye cette présomption de quelque probabilité.

Voici les époques principales de l'histoire de J. J. Rousseau : il naquit à Genève, le 28 juin 1712, d'un horloger assez habile et qui avait le goût de la lecture. A côté des instrumens de son état se trouvaient de bons livres, entre autres Plutarque qui devint bientôt la lecture favorite du jeune J. J. Dès son enfance, il tomba dans une sorte d'égarement de méditation. Sa complexion était faible, et dès-

Digitized by Google

lors aussi le moral parut devoir s'accroître aux dépens du physique. « Je naquis infirme et malade, « dit-il; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance « fut le premier de mes malheurs. »

Placé successivement chez un greffier et chez un graveur, il répugna au premier apprentissage qu'il abandonna bientôt, sans être regretté. Il suivit assez longtemps le second, mais sans y prendre goût. Un dimanche qu'il avait été promener dans la campagne avec des camarades, ils arrivèrent le soir aux portes de Genève, au moment où l'on venait de les fermer. Ses compagnons couchèrent sur le glacis, sans en être plus tristes, et rentrèrent le lendemain à l'ouverture des portes. J. J. avait pris son parti pendant la nuit, et il déclara qu'il ne rentrerait plus dans Genève, par la crainte des réprimandes et des mauvais traitemens que son maître ne lui épargnait pas. L'instinct de l'indépendance eut peut-être plus de part encore à sa résolution que tout autre motif. Quoi qu'il en soit, le voilà errant, au gré de son destin, sans ressources, car à peine avait-il fait la moitié de son apprentissage, et il était trop peu habile encore pour vivre du métier de graveur. Il erra pendant quelques jours autour de Genève, vivant et logeant chez les paysans. « A force de voyager, dit-il, et de parcourir « le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de « Savoie, à deux lieues de Genève. » Ce fut le

Digitized by Google

curé de Confignon qui, au lieu de renvoyer l'apprenti graveur chez son maître, l'excita à poursuivre sa fuite, et à commencer la carrière d'aventurier, dans la vue de le faire abjurer le calvinisme. Le zélé curé lui conseilla d'aller à Annecy, et lui donna une lettre de recommandation pour madame de Warens, jeune femme de condition, et du pays de Vaud, qui, après avoir quitté un vieux mari avec lequel elle vivait mal, était venue se réfugier sous la sauve-garde du roi de Sardaigne et de la religion catholique. Avec la sécurité, elle y avait trouvé une pension de 2,000 liv. On connaît l'accueil et la manière d'exister que J. J. trouva à son tour auprès de l'aimable convertie. Ce fut le dimanche des Rameaux 1728 qu'il remit sa lettre de recommandation à madame de Warens : il était alors âgé de 16 ans et demi. Cette première fois, Rousseau ne resta que peu de jours auprès de sa protectrice. On l'envoya faire son abjuration du calvinisme à Turin. Le néophyte s'y trouva bientôt réduit à être domestique. Cependant ses maîtres s'occupaient de le relever de cet état d'abjection, lorsqu'il les quitta pour revenir à Annecy, environ quatre ans après en être parti pour Turin. Madame de Warens était alors à Paris; ce fut en 1732 que Rousseau la rejoignit à Chambéry. Dans l'intervalle, il fut conduit lui-même,

Digitized by Google

par les circonstances d'une vie aventurière, à venir à Paris où ses lettres de recommandation ne lui ayant point procuré de place, il ne resta pas longtemps. Ici commencent les huit ou neuf années de séjour chez madame de Warens, pendant lequel J. J. reprit son éducation, meubla son esprit, et exerça le plus sa sensibilité. Ce fut alors qu'il commença d'être homme, et que la santé le quitta. « Je m'accoutumais à languir, « dit-il, à ne pas dormir, à penser au lieu « d'agir..... »

Après cette époque il fut précepteur, à Lyon, des enfans de M. de Mably, frère de l'abbé de ce nom et de l'abbé de Condillac; mais le contraste de cette existence avec l'indépendance de sa vie *aux Charmettes*, auprès de madame de Warens, l'y ramena au bout d'un an. Vainement il s'était flatté d'y retrouver son premier bonheur qui déja n'existait plus, lorsqu'il en était parti pour Lyon. Alors il se détermina à revenir à Paris pour soumettre à l'Académie des sciences un moyen nouveau de noter la musique et pour faire fortune avec cette découverte. Il y arriva dans l'automne de 1741, avec 15 louis, sa comédie de Narcisse, sa Notation nouvelle, et des lettres de l'abbé de Mably pour Fontenelle et le comte de Caylus. M. de Réaumur le fit admettre, au mois d'août 1742, à lire à l'Académie son système de *Notation*. Des commis-

Digitized by Google

saires furent nommés pour l'examiner, mais il n'en retira que l'avantage d'étendre ses relations parmi les savans et les gens de lettres et même dans la société. Cependant sa situation ne cessait pas pour cela d'être très-gênée : il écrivait, en 1743, *tout est cher ici et surtout le pain !*

Cette même année, on lui procura une place de secrétaire auprès du nouvel ambassadeur de France à Venise, avec 1000 liv. d'appointemens. J. J. Rousseau abandonna cette place, qui n'était pas tenable en effet, et il revint à Paris, après dix-huit mois de secrétariat, loger à son ancien hôtel garni, près la Sorbonne, l'hôtel S. Quentin. C'est là qu'il connut Thérèse Le Vasseur, ouvrière en linge, alors âgée d'environ 20 ans.

Après des démarches pour faire jouer un opéra de sa composition, après des espérances d'y parvenir, il fallut y renoncer. Alors M. Dupin, fermier général et homme d'esprit, lui donna une place de commis-secrétaire, aux appointemens de 900 liv. qui furent élevés à 1200 liv. deux ans après.

En 1750 J. J. Rousseau apparut subitement et avec éclat sur la scène littéraire, par le Discours couronné à l'Académie de Dijon. Ce succès le décida à renoncer à sa place de commis, et à changer cette dépendance contre celle moins absolue de copier chez lui de la musique, pour de l'argent. En 1752, le Devin du Village fut

Digitized by Google

donné, et ajouta à la célébrité de Rousseau. En 1753, la même Académie de Dijon proposa pour sujet de prix la question *sur l'Origine et l'Inégalité des Conditions*. J. J. concourut, mais n'eut pas le prix cette fois, quoiqu'il y ait et plus de talent et beaucoup plus de mérite dans le second que dans le premier discours.

Pour se rendre plus indépendant encore, il accepta, en 1756, la jolie retraite de l'Hermitage, près Montmorency, que lui offrit madame d'Epinay, et qu'il a rendue fameuse. C'est ici l'époque la plus féconde de la vie de J. J. Rousseau. Depuis 1756 jusqu'en 1761 qu'il habita l'Hermitage et Montmorency, il fit la Lettre à d'Alembert sur les spectacles, la Nouvelle Héloïse, le Contrat Social, et l'Emile. Ce fut dans les deux premières années de cette retraite qu'il éprouva, pour madame d'Houtetot, un délire d'amour si singulier, mais qui l'inspira pour la Nouvelle Héloïse. Cet espace de temps trop court, surtout trop tôt troublé, est celui où J. J. a probablement le plus senti, et très-certainement où il a le plus pensé, et plus mérité du genre humain.

En 1762, le décret du parlement contre l'Emile et son auteur força J. J. Rousseau de sortir de France. Genève, sa patrie, le repoussa, et sévit, 9 jours après le parlement de Paris, contre l'Emile, avec plus de violence encore. L'auteur se retira à Neufchâtel d'où il écrivit, en 1763, sa Lettre à

Digitized by Google

l'archevêque de Paris, pour la défense de l'Emile. Le fanatisme des pasteurs ayant ameuté la populace contre J. J., il lui fallut quitter son asile de Mottier-Travers, au mois de septembre 1765; et Berne lui en ayant refusé un, malgré son état de maladie, malgré la demande qu'il fit d'être gardé en prison jusqu'au printemps, il revint à Paris, avec un sauf-conduit, rejoindre Hume l'historien qui devait l'emmener en Angleterre et avec lequel il partit en effet au commencement de 1766.

Mais avant six mois, sa malheureuse manie de croire à une coalition de persécuteurs secrets qui le poursuivaient partout, manie que la persécution réelle qu'il venait d'éprouver avait exaltée, persuada à J. J. que Hume lui-même était devenu l'agent de ses ennemis. Rousseau était alors digne de commisération, et Hume en manqua : c'était une vraie folie. Après avoir été un bienfaiteur délicat, Hume ne put pas s'élever à une générosité plus magnanime, celle de supporter l'injustice d'un proscrit aliéné.

J. J. Rousseau se sauva d'Angleterre, en 1767, dans un véritable délire. M. Corancez en a donné la preuve. Sa rentrée en France fut tolérée. En 1769, il épousa sa gouvernante, *Thérèse Le Vasseur*. L'on conçoit combien lui étaient nécescaires les soins domestiques que lui donna cette

Digitized by Google

femme, et l'indépendance d'esprit où il restait auprès d'elle : mais l'on reconnaît de même qu'elle lui fit beaucoup de mal moral, en l'isolant de plus en plus, en fortifiant tous les soupçons qui troublèrent sa vie. Diderot avait épousé sa *Nannette*, comme J. J. sa *Thérèse*, et Rousseau dit que la *Nannette* était une méchante décidée : mais on ne voit pas qu'elle ait nui à Diderot, tandis que les soupçons contre *Thérèse* ont été jusqu'à diminuer la plus grande faute de J. J. Rousseau, celle d'avoir mis ses enfans aux *Enfans trouvés ;* jusqu'à faire craindre que quelques traits d'une tardive lumière n'ayent enfin persuadé à Jean-Jacques, à la fin de sa vie, que sa compagne était trop indigne de lui, et n'ayent contribué à le faire chercher la mort. Cependant ce ne sont que des soupçons.

J. J. Rousseau se montra en public, à Paris, au café de la Régence, en 1770. Quelque temps après, il accepta la retraite champêtre que lui offrit M. de Girardin, à Ermenonville où il mourut subitement, le 2 juillet 1778, d'une espèce d'apoplexie, selon le témoignage des chirurgiens appelés, et, selon d'autres indices, qui malheureusement ne sont point improbables, d'une mort non naturelle.

M. de Girardin lui érigea un monument funéraire d'une convenance parfaite : au milieu d'une petite île du parc, l'on voyait le tom-

Digitized by Google

beau de J. J., entouré de peupliers, avec cette épitaphe : *à l'homme de la nature et de la vérité.* Un grand nombre d'autres inscriptions, inspirées à ceux qui visitaient l'Ile des Peupliers par l'admiration ou par une tendre commisération, attachaient l'ame et y reproduisaient les mêmes sentimens. C'est une espèce de sacrilège d'avoir enlevé les restes de J. J. Rousseau de cet asile plus religieux que quelque temple que ce soit où l'on puisse les replacer. Là J. J. semblait exister encore pour le repos et la contemplation de la nature : là se faisaient mieux sentir la présence de son génie, le caractère de son talent ; là ses travers, qui ne furent nuisibles qu'à lui-même, inspiraient une pitié plus pure. Dans les temples tout est factice et d'une solennité froide. A la ville, l'ame s'épanouit moins, l'esprit est rigide et exigeant : c'est le champ de bataille des vanités. J. J. y paraîtra ramené de force au milieu de la ville et des hommes qu'il fuyait, au milieu des gens de lettres qui se tourmentent les uns les autres, et qui sèment du poison sur les fleurs dont ils se repaissent. L'image de J. J. Rousseau ornerait sans doute le Panthéon ; mais c'est Ermenonville qui devait posséder sa cendre.

Parmi les éditions des Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, la plus belle est celle donnée par Defer de Maison-Neuve, en 18 volumes grand in-4.° : elle a aussi le mérite de la correction. Le libraire

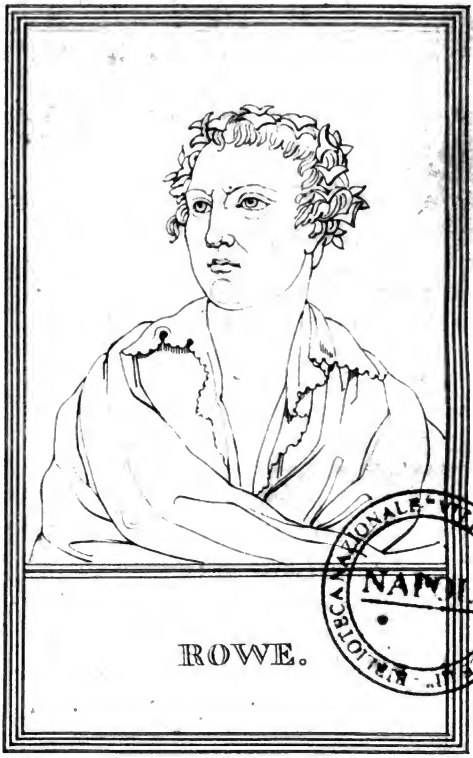
Digitized by Google

Poinçot en a donné une plus complète, d'après des manuscrits de J. J. Rousseau, recueillis pendant la révolution; mais la correction et le soin manquent à cette édition qui forme 38 volumes in-8.°. Didot aîné en a publié une au moins aussi complète que la précédente, également de format in-8.°, et qui est très-correcte, comme tout ce qui sort de ses presses; mais le caractère est trop fin pour convenir à tous les yeux. Il reste donc encore à faire une bonne édition des Œuvres de J. J. Rousseau pour les bibliothéques usuelles et soignées.

J.

Digitized by Google

Digitized by Google



ROWE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

ROWE.

L'histoire des premières années de Rowe, né en 1673, est celle d'un jeune homme poussé vers la carrière dramatique par l'impulsion de son génie, et qui dirige vers ce but toutes ses études et toutes ses pensées. *L'Ambitieuse Belle-mère* commença sa réputation, *Tamerlan* et *la Belle Pénitente* l'augmentèrent encore, et *Jane Shore* y mit le comble. En travaillant pour la gloire Rowe eut le bon esprit de ne point négliger la fortune; il remplit auprès du duc de Queensbury la place de secrétaire, et lorsqu'il eut perdu cette place il s'adressa au comte d'Oxford, qui l'engagea à apprendre l'espagnol. Rowe suivit ce conseil, et se présenta quelque temps après au comte, qui se contenta de lui répondre : « Je vous félicite, monsieur, de pouvoir lire Don Quichotte en original. »

Après la mort de la reine Anne, le parti des whigs ayant pris le dessus, Rowe fut fait poète lauréat et secrétaire de la chancellerie. Les émolumens de ces deux places, joints à sa fortune personnelle, le mirent dans l'aisance. Il entreprit alors la traduction en vers de la *Pharsale de Lucain*. Il venait de terminer ce grand ouvrage, qu'il se disposait à publier, lorque la mort l'enleva aux lettres et à ses amis, dans le mois de novembre 1718.

La renommée de Rowe, comme poète tragique et comme traducteur, est brillante et méritée. John

Digitized by Google

son lui reproche d'avoir quelquefois négligé la régle des unités ; mais il faut avouer que l'élégance et la douceur de son style, que la force et l'énergie de sa pensée, et sur-tout que l'intérêt qu'il a su répandre dans ses compositions, rachètent bien ce défaut. Quelques-unes des pièces de Rowe sont ce que nous appelons des tragédies bourgeoises. Dans la plupart d'entre elles le pathétique est poussé jusqu'au dernier degré ; *Jane Shore*, qui se joue souvent à Londres, y produit le plus grand effet : des femmes ne peuvent en soutenir la représentation, et les armes des spectateurs décèlent leur émotion profonde.

Comme traducteur, Rowe a droit aux plus grands éloges. Johnson regarde sa *Pharsale* comme un des plus beaux monumens de la poésie anglaise. Elle mérite plus d'attention qu'elle n'en obtient, dit-il ; et elle sera plus estimée lorsqu'on la lira davantage.

Des poésies légères d'un style agréable, des odes, des épigrammes, et une romance intitulée la *Complainte de Colin*, forment les œuvres diverses de Rowe, auquel on doit encore une assez bonne édition de Shakespeare. DE. L.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Digitized by Google

RUBENS.

Rubens est le chef de l'école flamande et l'égal des premiers peintres de France ou d'Italie, dont le goût est le plus en opposition avec le sien. Il l'emporte même sur la plupart d'entre eux par la fougue de l'imagination, l'abondance des idées, l'énergie et la vérité des caractères, la fraîcheur et la variété du coloris, la franchise des lumières, et par cette touche fière, vive et moelleuse qui anime les détails, et les met en harmonie. On peut dire de Rubens que pour être le premier peintre du monde, ou plutôt pour être un peintre parfait, il ne lui a manqué qu'un dessin plus pur et des formes plus élégantes. Il naquit, en 1577, à Cologne; ses parens, originaires d'Anvers, s'y étaient retirés pendant les troubles des Pays-Bas. De retour dans cette dernière ville, où ils jouissaient d'une grande considération, ils placèrent leur fils en qualité de page, chez la comtesse de Lalain; mais il y resta peu de temps. Le jeune Rubens, qui témoignait une vive inclination pour la peinture, reçut d'abord des leçons de Van-Oost, et se fortifia ensuite chez Otto-Vænius.

A l'âge de 23 ans, Rubens passa en Italie, entra au service du duc de Mantoue, et eut ainsi l'occasion d'étudier les peintures dont Jules

Digitized by Google

Romain avait orné le palais du prince. Il alla ensuite à Rome où son talent prit un nouvel essor, et de là à Venise. Il puisa, dans les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse, les règles du coloris et du clair-obscur. Formé sur ces modèles, et soutenu par l'étude de la nature, il parvint à se créer une manière originale. Ayant appris, lorsqu'il était à Gênes, que sa mère était dangereusement malade, il quitta l'Italie après un séjour de sept années, et se rendit dans sa patrie : sa mère n'existait plus. Le chagrin qu'il en conçut l'engagea à se retirer à l'abbaye de Saint-Michel, et il ne s'y occupa que de la peinture. Sa réputation le fit rechercher de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, son épouse, qui lui assurèrent une riche pension; Rubens s'établit en Flandre et se maria.

La célébrité de ses talens augmentait chaque jour; la reine Marie de Médicis le fit venir en France, et le chargea de peindre la galerie du Luxembourg. Rubens exécuta les tableaux à Anvers, et vint à Paris, en 1625, les faire placer dans le palais de la reine. Ils représentent, en vingt-quatre sujets, l'histoire de cette princesse traitée dans le style allégorique. Quelques-uns sont presque entièrement de la main de Rubens : les autres ont été faits d'après ses esquisses et retouchés par lui, selon sa coutume.

Rubens avait observé que les peintres qui s'at-

Digitized by Google

tachent servilement à l'antique donnent à leurs figures l'aspect du marbre ou de la pierre; qu'ils se répètent dans leurs contours, dans leurs attitudes et même dans la marche de leurs compositions. Si la crainte de tomber dans ce défaut le tint trop éloigné des restes précieux de l'antiquité, vrais types du beau idéal, du moins il sentit que la nature, toujours riche et variée dans ses productions, n'était pas un champ trop vaste pour un génie tel que le sien; et, s'élançant au delà des bornes d'une froide imitation, il prouva que c'est obéir aux règles que de savoir quelquefois s'en affranchir.

Doué d'un génie actif, et d'un esprit orné, affable dans ses manières, circonspect dans sa conduite, Rubens se montra également propre aux affaires et aux travaux de son art. L'infante le choisit, en 1628, pour aller en Espagne informer le roi de ce qui se passait en Flandre, et lui faire connaître les mesures les plus urgentes pour les intérêts de ce prince. Quelque temps après, il reçut une mission secrète auprès de Charles I, pour négocier la paix entre ce monarque et le roi d'Espagne. Rubens se conduisit avec habileté dans ces diverses occasions, et fut comblé par les deux souverains de témoignages d'estime et de récompenses honorables.

Comme il avait amassé une fortune considérable, il vivait avec une sorte d'éclat, mais sans osten-

Digitized by Google

tation : modeste et obligeant envers tous ceux de sa profession, il se fit souvent un plaisir d'acquérir leurs ouvrages.

Rubens, marié deux fois, eut plusieurs enfans. Il mourut le 30 mai 1640, âgé de 64 ans. L'énumération de ses tableaux ne peut entrer dans cet article. Il n'y a point de cabinet un peu considérable en Europe qui ne possède quelque ouvrage de sa main. Son œuvre est d'environ 400 pièces. Les conquêtes de la France ont enrichi le Musée Napoléon des principaux chef-d'œuvres de ce maître, parmi lesquels on distingue la fameuse Descente de croix de la cathédrale d'Anvers, l'Assomption, le Christ mort sur les genoux de la Vierge, et le Christ foudroyant l'Hérésie. Il eut un grand nombre d'élèves dont la plupart le secondèrent dans ses travaux; entre autres, Vandyck, Diépenbeck, Wildens, Sneyders, Van-Mol, Van-Tulden, Jacques Jordans, Erasme Quellinus, et Gérard Séghers.

Rubens a laissé quelques écrits sur la peinture; ils étaient en latin, et n'ont pas été imprimés.

Aucun peintre n'a été gravé avec plus de succès que lui, surtout par les graveurs de son temps, dont il retouchait souvent les estampes. Les principaux sont Lucas Wosterman, les frères Bolswert, Paul Pontius, Vischer, et Van-Schuppen.

Digitized by Google

Digitized by Google

RUYSCH.

NAPOLI

Pool pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

FRÉDÉRIC RUYSCH.

Frédéric Ruysch, né à la Haye en 1638, et mort à Amsterdam en 1731, s'est rendu célèbre par la perfection extraordinaire qu'il a donnée aux moyens artificiels que l'anatomie emploie pour découvrir la structure intime des diverses parties du corps humain.

Son principal secret fut celui des injections fines, dans lesquelles il n'a point été égalé: il savait faire pénétrer les liqueurs colorées dans les vaisseaux les plus déliés, qu'il parvenait ainsi à rendre visibles. Un corps ainsi injecté reprenait toutes les apparences de la vie, et était pour toujours à l'abri de la putréfaction.

Ruysch s'était fait ainsi un magnifique cabinet qui fut acheté et transporté à Pétersbourg, par les ordres de Pierre le Grand. On l'y conserve encore. Il en fit ensuite un autre, qui fut dispersé après sa mort. Son fils et ses trois filles le secondèrent dans ces préparations, mais il fut sur-tout favorisé par la protection des magistrats d'Amsterdam, qui l'appelèrent, dès l'âge de vingt-quatre ans, pour enseigner l'anatomie et la botanique dans leur ville. Il y travailla sans interruption pendant tout le reste de sa longue vie, et il y vit au nombre de ses élèves la plupart de ceux qui se sont distingués en anatomie dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

Son principal mérite est d'avoir prouvé que la structure des organes sécrétoires, tels que le foie, le pancréas, est entièrement composée de vaisseaux, et d'avoir réfuté les petites glandes que les anatomistes y supposaient, d'après l'autorité de Malpighi.

Sa doctrine à cet égard est aujourd'hui généralement reçue, quoiqu'elle ait été combattue de son temps par de fort habiles gens, et sur-tout par Boerhave.

Ruysch n'était point lettré, il écrivait mal, il ne mettait point d'ordre ni de clarté dans son exposition, ce qui lui donnait du dessous dans les disputes, même lorsqu'il avait la vérité pour lui. Il a mieux réussi dans ses gravures, qui sont fort belles, et qui rendent nettement une foule de choses intéressantes. Ses œuvres ont été réunies en trois volumes in-4°, et sont indispensables aux anatomistes.

Frédéric-Henri Ruysch, fils du précédent, mort avant son père, est connu des savans par une édition de l'*Histoire Naturelle* de Jonston, qu'il a publiée sous le titre de *Theatrum Animalium*. Le nom de ces deux savans doit se prononcer *Reuche*.

C. V.

Digitized by Google

RUYTER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Van Somer del.t Landon direx.t

Digitized by Google

RUYTER.

Michel Adrien de Ruyter, lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, naquit le 24 mars 1607, à Flessingue en Zélande, province féconde en marins habiles. Fils d'un bourgeois de cette ville; il quitta la maison paternelle dès l'âge de 11 ans, pour satisfaire le goût dominant qui le portait vers la navigation. Ruyter, sans fortune et sans protections, passa par tous les grades de son état; il parvint, par ses grands talens, aux premières dignités de la marine; commença par être mousse, et finit par être lieutenant-amiral-général. Presque toujours en mer, il fit dans sa jeunesse dix voyages en Amérique. Après avoir montré sa valeur à Dublin, lors de la surprise de cette place par les Irlandais, ainsi que devant Salé contre les corsaires d'Alger, il se distingua encore dans l'expédition qui eut lieu en 1641, sur les côtes de Portugal; ce fut à la suite de cette expédition qui fit éprouver de grandes pertes aux Espagnols, que Ruyter obtint le grade de vice-amiral.

Ruyter, quoique jeune encore, desirant se reposer des fatigues qu'il avait éprouvées dans ses campagnes, avait résolu de se retirer du service; mais il ne put résister aux pressantes sollicitations des états de Zélande, qui, lors de la première guerre contre l'Angleterre, lui confièrent le com-

Digitized by Google

mandement de l'escadre de cette province; il seconda vaillamment, l'amiral Tromp, dans les trois combats qui se donnèrent près des côtes d'Angleterre en 1653. Deux ans après, envoyé dans la Méditerranée pour châtier les puissances barbaresques, il leur prit un grand nombre de vaisseaux. Chargé par les Etats, en 1659, de porter des secours au roi de Danemarck alors en guerre avec la Suède, il remplit sa mission si glorieusement que ce prince l'anoblit lui et sa famille, et le gratifia d'une pension considérable. En 1661, Ruyter, envoyé une seconde fois pour punir les Algériens et les Tunisiens des brigandages qu'ils exerçaient sur les vaisseaux de la république, sut les contraindre à la paix par de nouveaux succès.

La guerre s'étant rallumée contre l'Angleterre, en 1665, il alla ravager les établissemens de cette puissance sur les côtes de Guinée, sur celles de Terre-Neuve, s'empara dans cette expédition d'un grand nombre de vaisseaux. L'amiral D'Opedam ayant perdu la vie dans l'un des combats qu'il livra au prince Robert, amiral d'Angleterre, Ruyter fut nommé au commandement de la grande flotte. Ce fut dans les deux mémorables campagnes de 1666 et 1667, qu'il remporta plusieurs victoires signalées sur les Anglais, porta la terreur jusques dans la capitale de l'Angleterre, en brûlant et détruisant un grand nombre de vaisseaux, à Rochester, à Chatam, et dans les autres ports de la Tamise.

Digitized by Google

Louis XIV ayant déclaré la guerre à la Hollande en 1672, et joint sa flotte à celle d'Angleterre, Ruyter eut encore la gloire de triompher des efforts réunis des deux nations. Ainsi, tandis que Louis XIV faisait la conquête de la Hollande, Ruyter soutenait dignement l'honneur du pavillon hollandais, et lui assurait l'empire de la mer. Le maréchal d'Estrées, commandant la flotte française, en écrivant à Colbert les détails de cette journée, s'exprimait ainsi : « *Je voudrais avoir* « *payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'ac-* « *quérir.* »

Ruyter, au comble de la prospérité, trouva la mort au milieu des combats ; blessé dangereusement le 21 avril 1676, près d'Agosta, en Sicile, dans une bataille navale contre les Français commandés par Duquêne, ce grand homme expira huit jours après. Cette perte causa un deuil général en Hollande. Louis XIV, juste appréciateur des talens et des vertus de ses ennemis même, eut la grandeur d'ame de donner des témoignages publics de regrets à sa mort.

Le corps de Ruyter, transporté en Hollande, y fut reçu avec les plus grands honneurs, et les Etats lui firent élever un monument qui rappelle encore aujourd'hui le souvenir de ses victoires. Peu de temps avant sa mort, le roi d'Espagne l'avait créé duc ; mais sa famille, jalouse de conserver dans toute son intégrité un nom illustré par tant

Digitized by Google

de travaux glorieux, n'accepta aucun des titres dont les rois de Danemarck et d'Espagne avaient récompensé ses services.

Ruyter réunissait toutes les qualités morales aux talens d'un grand capitaine ; toujours heureux, jusqu'à l'instant où la mort vint l'enlever sur le théâtre de sa gloire ; Ruyter s'était trouvé dans 50 combats, sans jamais avoir été blessé, que très-légèrement. Plusieurs fois en mer, pendant les plus furieuses tempêtes, il eut le bonheur d'échapper à tous les dangers.

L'on doit regretter, sans doute, que les relations que Ruyter nous a laissées de ses exploits, ne soient pas écrites d'une manière plus instructive pour ceux qui suivent la même carrière ; mais on se rappelle qu'à cette époque, la grande habitude de l'élément sur lequel on combattait, le courage, l'audace même, étaient les premières qualités d'un marin. L'art des signaux, encore dans l'enfance, ne permettait pas d'exécuter ces évolutions savantes, qui sont devenues en usage depuis qu'elles ont été perfectionnées. D'ailleurs, comme la construction des vaisseaux était favorable à l'abordage, on se battait ordinairement de plus près : le combat une fois engagé, les lignes se rompaient, les navires se mêlaient et se battaient corps à corps. Alors la valeur et souvent même la témérité décidaient seules la victoire.

N. P.

C10611

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google